R de Villette

ARSÈNE HOUSSAYE

Souvenirs de Jeunesse

1850—1870

* *



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

SOUVENIRS DE JEUNESSE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ARSÈNE HOUSSAYE

SOUVENIRS

DE JEUNESSE

1850-1870

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

SOUVENIRS DE JEUNESSE

1850-1870

I

LA VERTU AU THÉATRE

I

Qu'est-ce que la vertu ? Un philosophe me répondra ceci ou à peu près : c'est la dignité humaine.

Chez les Grecs, c'est la fille de la Vérité. Chez les Romains, c'est une déesse vêtue de lin blanc, assise sur un cube, tenant à la main tantôt une palme, tantôt une branche de laurier, tantôt un sceptre. Chez les Chrétiens, la vertu a des ailes et s'envole au ciel; voilà pourquoi nous la connaissons si peu.

Les sages de la Grèce n'ont pu écrire le catéchisme de la vertu. Selon Zénon, c'est la vie harmonique; mais la vie harmonique est-elle dans le refrènement des passions ou dans leur épanouissement? Sénèque est plus vague encore : vouloir et ne pas vouloir constamment la même chose. Selon Socrate, la vertu est le fruit suprême de la raison. Selon Cléanthe, c'est la fleur suprême de la nature. Les Païens avaient quatre vertus cardinales : l'Héroïsme, la Sagesse, la Justice, la Prudence; c'était une de trop : si l'Héroïsme est une vertu, la Prudence n'en est pas une.

Les chrétiens ont changé tout cela, en consacrant trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance, la Charité. Puisque l'Espérance est déjà la Foi, comment les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas remplacé l'Espérance par le Repentir ou la Résignation? Deux vertus, celles-là.

Faites une académie de philosophes, faites un concile de prophètes, donnez-leur à ré-

soudre cette question : Qu'est-ce que la vertu? Les uns ne la trouveront pas, les autres la trouveront partout; mais, dans le concile, pas plus que dans l'académie, on ne pourra s'entendre. L'un montrera Sapho, éperdue, se jetant à la mer. L'autre, sainte Thérèse, plus éperdue, jetant son cœur dans l'abîme du ciel. Celui-ci jugera par Brutus qui tue le tyran, celui-là par Lucrèce qui se tue elle-même. Quels beaux exemples dans le martyrologe des saints, comme dans le stoïcisme des païens !

On pourrait dire que la vertu c'est l'aspiration vers le ciel, c'est la blancheur des neiges éternelles, c'est l'âme qui jette sur le corps sa robe étoilée, et tant d'autres images pour consacrer ce souvenir de Dieu.

II

Qu'est-ce que la vertu au théâtre?

Il ne faudrait rien moins que la plume cruelle de La Rochefoucauld, la plume moqueuse de Chamfort, la plume diamantée de Rivarol, pour répondre à ces graves questions.

Mais je ne parlerai que de la vertu au théâtre. Beaucoup me diront, pour couper court, qu'il n'y a pas de vertu au théâtre, où le mariage presque jamais ne couronne l'amour. C'est là un paradoxe inacceptable. Je dirai, pour commencer, que les comédiennes sont les femmes qui se marient le plus. Mariage devant la rampe, sur le thème des auteurs dramatiques. Mais, bien que ce soit devant la rampe et dans l'imbroglio d'une comédie, l'actrice passe néanmoins par les émotions du

mariage, émotions idéales et corporelles, selon son tempérament. Elle divorce après la représentation ; mais n'a-t-elle pas eu toutes les joies et toutes les délices du mariage? Elle a beau se dire, chaque fois qu'elle passe dans la coulisse, qu'elle ne joue pas le mariage bourgeois où M. le maire entr'ouvre le Code ; mais, dès qu'elle revient en scène, elle est encore l'épouse transfigurée au moment où elle prononce quelques paroles plus ou moins dramatiques qui font battre son cœur. Donc, toutes les comédiennes se marient deux fois plutôt qu'une.

La vertu, au théâtre, n'est pas seulement dans le mariage; ceux qui trouvent que tout est bien, le plus souvent pour ne pas trouver que tout est mal, soutiennent que les femmes de théâtre sont d'admirables mères de famille. C'est mon opinion, c'est la vôtre. Bien aisément, on nommerait cent mères de famille qui se sont illustrées devant la rampe; mais la maternité est un don du ciel, qui accentue

la vertu, même quand la vertu n'est pas là!

Beaucoup me diront que la maternité a un caractère sacré, qui donne des indulgences plénières. Eh bien! ne cherchons la vertu que pour la vertu.

S'il est un endroit où la vertu est une gloire réelle et où elle demeure dans sa triple cuirasse de pureté, de vaillance, de sacrifice, c'est certainement dans ce monde d'à-côté qu'on appelle *les planches :* la femme est forcée là de représenter le pour et le contre de la vérité, le paradoxe, l'envers du vrai, la splendeur du vice élégant moderne. A force de s'inféoder dans toutes les causes, de se faire l'avocat du bien et l'avocat du diable, elle finit par jouer souvent au naturel la comédie qu'elle n'a cru donner que pour les autres.

Comment pourrait-on le méconnaître? La comédienne s'incorpore dans une autre nature, devient le verbe, le porte-paroles d'une individualité féminine appelée à régner sur la société aristocratique et pensante pendant

toute une saison parisienne. Qu'elle s'appelle Dona Sol, Froufrou, Fédora, qu'elle soit la femme de Claude ou Marguerite Gautier, sa souveraineté est assurée; elle régnera sur les consciences, les imaginations, les cerveaux, soit par la toute-puissance du vice, soit par la suprême autorité de la vertu; et elle sera tour à tour la sublime prêtresse du beau, la courtisane folle de son corps ou la pécheresse dont les Canovas du marbre sculpteront l'impérissable beauté.

Certes, prétendre que la vertu est impossible sur les planches serait ridicule, — puisqu'il est reconnu que le rêve de la comédienne est d'aspirer au mariage, au *home*, à la famille. — Mais le théâtre n'étant pas précisément un coin de forêt vierge où l'on tient école de virginité, on a le droit de penser que celles qui s'y consacrent ont mille chances contre une pour subir, au moment où elles s'y attendront le moins, l'inévitable surprise des sens.

Ceci me rappelle que, vers 1850, on discu-

tait, un soir, au foyer du Théâtre-Français, ces très graves questions selon les uns, propos de temps perdu selon les autres. Il y avait là Alfred Arago et Emmanuel Arago, deux habitués ; Jules Janin, Théophile Gautier, Roqueplan et autres beaux discoureurs d'avant le déluge. En présence de trois ou quatre comédiens comme Bressant, Geoffroy, Beauvallet, Edmond Got, Delaunay ; il y avait là aussi quelques hautes vertus de la rampe, mademoiselle Rachel, la première quand il fallait de l'esprit dans la raison et de la raison dans l'esprit.

Emmanuel Arago dit à Rachel : « A tout seigneur, tout honneur. » Mademoiselle Rachel répondit qu'elle ne ferait pas de façons pour parler, puisque toutes les comédiennes présentes étaient renommées pour leurs vertus.

— A commencer par vous, dit un journaliste.

— Oui, à commencer par moi, dit Rachel.

Je vous défie de trouver un point noir sur la blancheur de ma robe antique. Oserez-vous me prouver, quand j'ai un enfant sur chaque bras, qu'il y a des femmes plus vertueuses que moi ?

Et Rachel était si bien convaincue qu'elle fut acclamée par tout le monde.

Pour changer la thèse, mademoiselle Doze dit qu'il fallait parler des absentes, parce que les hommes étaient trop galants pour ne pas saluer d'un grand coup de chapeau la vertu de toutes les comédiennes qui jouaient ce soir-là.

— La vertu d'une comédienne, dit mademoiselle Judith, c'est son génie théâtral; c'est par là qu'elle est grande, qu'elle est noble, qu'elle rayonne et qu'elle s'élève au-dessus de tous les infiniment petits.

C'était au temps où mademoiselle Judith jouait Charlotte Corday.

— Croyez-vous, reprit-elle, que ce corps fragile qui va tout à l'heure recevoir le baiser

de la guillotine, n'est pas la vertu triomphante? Eh bien, puisque je suis pendant trois heures, tous les soirs, Charlotte Corday, la grandeur de mes sentiments n'efface-t-elle pas tous mes péchés?

Et de son joli sourire : « Si j'ai péché », dit-elle avec gentillesse.

Alfred Arago soutint que les raisons données par Rachel et Judith jugeaient la question.

— Tout n'est pas dit, murmura alors Bressant; j'aime trop les femmes pour ne pas reconnaître que, si elles ont péché, ce n'est pas de leur faute. Par exemple, la belle madame Favart, petite-fille de Favart, c'est une vertu. Mais que fait Maillart dans son jeu?

— Mademoiselle Fix, autre vertu, dit Roqueplan.

Un sourire malin se dessina sur les lèvres des indiscrets.

— Oh! ne riez pas, dit Brindeau. Si mademoiselle Fix va causer chez un des princes de

la finance, c'est parce qu'elle a un livret à la Caisse d'épargne.

— Mais mademoiselle Alice Théric, qui n'a jamais signé son nom parce que son nom n'a aucun rapport avec sa sagesse, n'a pas de livret à la Caisse d'épargne. Elle est blanche comme ces colombes qui battent des ailes au palais des Tuileries.

Beauvallet, qui voulait faire un mot, ajouta :

— Tant va la cruche à l'eau, je veux dire tant va la cruche à la fontaine...

C'était une pierre jetée dans le jardin d'Alice Théric, à qui Napoléon III avait donné une maison à Passy, rue de la Fontaine. Mais Albéric Second se fit l'avocat de la très jolie ingénue en disant :

— L'empereur est par excellence un amoureux platonique. Enfin, madame Théric est un dragon de vertu qui n'a mis sa fille au théâtre que pour la marier. Chemin comme un autre, pensez-vous.

— Mais, dit Arago, tous les chemins mènent

à Rome. Voyez mademoiselle Plessis, qui a eu le tort de changer son beau nom de Plessis-les-Tours en celui de madame Arnould pour être madame et n'être plus mademoiselle.

— Vous en savez quelque chose, vous qui êtes encore éperdument amoureux d'elle, reprit Théo.

— Je n'en sais rien, dit Arago. Je sais seulement qu'elle s'appelle Célimène.

— Et que vous vous appelez le Misanthrope.

— Ah! s'écria Lafontaine, si vous l'aviez épousée, quel beau couple!

Alfred Arago pria mademoiselle Plessis, qui venait d'entrer, de prendre la parole pour l'honneur des comédiennes. On la mit au courant de la haute thèse qui avait surexcité toutes les femmes de la Comédie.

— Ah! dit-elle, si j'avais le don de l'éloquence, je pulvériserais tous ceux qui osent douter de notre noblesse d'âme.

— Parlez! parlez!

— Je vais parler, mais je parlerai mal.

III

Mademoiselle Plessis avait promis de parler mal sur la vertu ; or, elle parla très bien :

« Il y a, dit-elle, deux vertus sur les planches, celle du corps et celle de l'âme. J'ai vu plus d'une comédienne croire à la possibilité d'un amant pour le corps et d'un amour pour l'âme. Ce n'est point parmi celles-là qu'il faut chercher le rare exemplaire et la marmoréenne figure de la vertu au théâtre.

» Oui, le théâtre a ses Lucrèces, ses impeccables, ses immatérielles épouses du grand art, qui ne veulent être que les impérissables fiancées du Beau, et n'accorder rien aux suggestions de la chair, qui se relèvent plus fortes, plus majestueuses encore, après que la tentation les a effleurées de ses pointes de feu.

» Mais, comme par une ironie plus cruelle pour les autres, l'histoire conserve leurs noms afin de montrer une fois de plus que c'est là l'exception. Aux patriciennes de l'art auxquelles le consentement d'une famille a souvent fait défaut pour leur donner un nom qu'elles auraient noblement défendu ou porté avec l'incontestable supériorité du talent ou du génie, il ne faut marchander ni le respect, ni l'admiration. Elles peuvent marcher de pair dans le cycle rayonnant des épouses et des mères, dont rien ne les différencie aux yeux des vrais penseurs et des philosophes, puisque, pour se maintenir intactes, elles n'ont eu besoin ni de se sentir garrottées par la loi, ni d'être défendues par les préjugés bourgeois, et que toute force leur est venue de la seule vertu d'aimer. »

On applaudit à ce beau langage.

Émile Augier entra en scène en franchissant le seuil du foyer.

— A la bonne heure, dit Augustine Brohan,

il va nous donner des nouvelles de la vertu de Nathalie.

— La vertu de Nathalie? je ne la connais pas.

— Comment, vous ne la connaissez pas? Ne vous donne-t-elle pas toujours son bras pour la reconduire chez elle, puisque, chez elle, c'est chez vous?

Le poète, avec un sourire railleur, défendit comme un beau diable la vertu de Nathalie.

— N'est-ce pas, Ponsard, que tu en aurais fait ta Lucrèce?

Ponsard parla sentencieusement :

— Je ne chasse jamais sur les terres de mes amis.

— Ni moi non plus, dit madame Allan, mais je n'ai que des ennemis.

— Madame Allan se vante, dit Augustine Brohan, elle n'a plus ni amis, ni ennemis.

Et, pour mieux se moquer, elle ajouta :

— Elle n'a plus que des a-do-ra-teurs.

Nathalie survint. Augier éternua. La comé-

dienne, jalouse comme une Espagnole, lui jeta avec colère ces mots :

— Quelle est donc celle qui t'a donné ce rhume? Je suis sûre que c'est mademoiselle Denain.

— Voyons, dit Augier, ne joue pas le rôle de Jupiter assembleur de nuages. Prends modèle sur ce philosophe de l'amour, qui est toujours resté mademoiselle Anaïs, quoiqu'elle se fût mariée bien des fois.

— Pourquoi pas? dit Anaïs. Je me suis mariée bien des fois, mais je ne me suis jamais mésalliée.

— Ce n'est pas comme Luther, qui passe là-bas. Elle cache sa vie, pareille en cela au philosophe antique.

— Oh! dit Judith, méfions-nous des ingénues.

Mademoiselle Émilie Dubois murmura le vers fameux :

Le Ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

La pauvre enfant, c'était bien l'ingénue. Elle mourut trop tôt dans la robe sans tache des jeunes vierges.

— Moi aussi, je suis une ingénue, dit mademoiselle de Montelli.

Mais on ne la croyait pas sur parole, depuis que Paul de Saint-Victor l'avait reconduite chez lui au lieu de la reconduire chez elle. C'était la comédienne la plus charmante, mais née pour jouer son rôle dans le monde et non sur le théâtre.

Vint à passer Soubise.

— Toujours des contrastes, dit Augustine Brohan en la toisant de la tête aux pieds.

— Ne dites pas de mal de moi, répondit Soubise ; je suis ici de par Victor Hugo, qui m'a donné un rôle dans *Marion Delorme*.

— Oui, un rôle de deux lignes, dit Brohan à Beauvallet, et encore n'a-t-elle jamais su son rôle.

— Madame, répondit Soubise, furieuse, si Victor Hugo avait à choisir entre nous deux,

pour jouer Marion Delorme, ce n'est pas vous qu'il choisirait.

— C'est vrai, je ne joue pas les courtisanes.

On vit arriver alors la studieuse Valérie, qui déjà écrivait la première page des jolis romans qu'elle a publiés plus tard, sans parler du roman de sa vie où elle a joliment joué son rôle.

Ce soir-là, elle eut, comme les autres, ses moqueurs, mais elle gagna son procès devant l'aréopage, Bressant ayant dit d'elle :

— A force d'esprit, elle est jolie.

— Je redemande la parole, dit Augustine Brohan.

— Parole d'or, répondit Brindeau.

— Oui, répliqua Brohan, mais jamais argentée :

« Mesdames et Messieurs, entendons-nous bien sur cette question : Qu'est-ce que la vertu au théâtre ou ailleurs ? Par exemple, hier, je suis allée avec le prince Napoléon voir le tom-

beau de son oncle, aux Invalides. La nuit tombait quand nous sommes sortis de l'hôtel. En ce moment, deux sergents de ville chassaient devant eux, très brutalement, une pauvre petite déguenillée qu'on surnommait Guenillette. « Qu'est-ce que cela ? » demanda le prince aux sergents, d'une voix impérative.

» — C'est une malheureuse qui fait le trottoir.

» La déguenillée, toute en larmes, demanda pitié pour sa mère qui se mourait et pour sa petite sœur au berceau. Oui, la pauvre enfant accostait les passants. En quelques mots, elle nous dit son histoire. Qui le croira ? cette fille tombée si bas avait un amoureux à qui elle ne permettait pas d'être son amant. Il parlait mariage ; elle voulait pouvoir, le jour de ses noces, revêtir la robe blanche des mariées. En attendant, ne trouvant pas de travail, elle s'était, par sacrifice, prostituée pour sauver de la mort sa mère et sa sœur. »

Et Brohan finit son récit par ces mots :

« N'est-ce pas là encore une des mille figures de la vertu ? »

Nestor Roqueplan, qui était allé dans les coulisses, reparut au foyer en compagnie de la belle Delphine Marquet, dont l'opulente chevelure dorée inspira tous les jeunes poètes.

Celle-là n'avait pas le souci de sa vertu, tout en jurant que Nestor Roquelan était toute sa comédie et tout son opéra.

C'était au temps où Madeleine Brohan, jusque-là toute à son art, s'était affolée de Mario Uchard, le plus romanesque des hommes de Bourse et de théâtre; mais on n'en était encore qu'à l'amour platonique. Mario Uchard alla jusqu'au mariage, car Madeleine Brohan, qui était bien l'exemple de la vertu au théâtre, voulait un mari et non un amant.

Mademoiselle Restout qui arrivait de Russie, où elle avait rencontré Bressant en jouant les Célimènes idéales, ne parlait que par maxi-

mes : « Que chantez-vous sur la vertu ? disait-elle ; comment voulez-vous que les hommes ne trompent pas les femmes, alors qu'ils passent leur vie à se tromper entre eux et à se tromper eux-mêmes ? »

Mademoiselle Doze leva la séance en se moquant de tous ces chercheurs de vertu et de toutes ces femmes impeccables.

On salua quelques-unes de ces dames qui ne prenaient pas voix au chapitre :

Jouassin, Maria Lopez, Bonval, Jouvente, Marcus, Moreau-Sainti, Dantès, Noblet, Savary, Marie Dupont, Rimblot.

Parmi les comédiennes de ce temps-là, quelques-unes étaient aussi des bas-bleus — mot démodé. — Il y avait Augustine Brohan qui a écrit au *Figaro* et qui donnait des proverbes à la Musset au théâtre. Mademoiselle Doze qui, elle aussi, fut jouée sur la première scène du monde. Madame Berton, digne fille de Samson ; Valérie, célèbre encore par ses romans ; Zulma Restout, qui a publié deux ou

trois volumes de Maximes très goûtées — comme les bonbons.

Mais la vraie comédie pour les comédiennes, c'était la comédie dans le foyer et dans les coulisses.

II

AVENTURE GALANTE

ARRIVÉE A M. SCRIBE

I

C'était dans l'après-midi du jour où l'on donnait la première des *Contes de la reine de Navarre.*

J'étais sur le balcon du Théâtre-Français en belle compagnie : mademoiselle Brohan, Alfred de Musset et le général Fleury, qui, en ce temps-là, était le colonel Fleury, bien connu des comédiennes et des mondaines

confinant aux demi-mondaines. Nous fumions des cigarettes et nous assistions, sans y penser, à la comédie de la rue.

Deux jolis chevaux attelés à un coupé s'arrêtèrent tout à coup, et nous vîmes descendre M. Scribe sautillant comme toujours ; il entra par la porte de l'administration.

— Monsieur Scribe ! dit Alfred de Musset. Voilà l'homme heureux par excellence. Je n'aime pas le bonheur, je m'en vais.

— Voyez donc, dit le colonel Fleury, la jolie figure qu'il a laissée dans son coupé.

En effet, une dame sortait à demi la tête d'un air curieux.

— Dans un autre temps, reprit Alfred de Musset, on descendrait, on dirait un mot à la dame, on sauterait dans le coupé, et, fouette cocher ! Mais ce beau temps-là est passé.

— Allons donc, reprit le colonel, on n'a jamais été si romanesque et si emporté qu'aujourd'hui. Il y a un renouveau qui poétise toutes les passions.

On regardait toujours la dame.

— Si je ne me trompe, reprit Alfred de Musset, c'est une des deux.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez bien, ces deux sœurs brunes qui se ressemblent à s'y méprendre ? Est-ce celle-ci ? Est-ce celle-là ?

— Ce n'est ni l'une, ni l'autre, dit Brohan. Je les connais un brin ; quand il y a péril, la première sauve la seconde.

— Moi, dit le colonel, je les aime toutes les deux. Mais elles sont fuyantes et insaisissables.

Brohan raconta que toutes les deux voulaient « entrer au théâtre ».

— Il y a eu des pourparlers avec Arsène Houssaye, mais il trouve que c'est trop de deux.

— Ce n'est jamais trop de deux ni de quatre, murmura Alfred de Musset.

— Oh ! oui, dit Brohan.

Et, se penchant vers Alfred de Musset :

— Ah ! comme je t'aurais aimé si je t'avais aimé !

— Noble bête, dit le poète, tu as trop d'esprit pour aimer.

En ce moment, on annonça M. Scribe.

Je passai avec lui dans la salle du Comité, pendant que le colonel et Alfred de Musset descendirent pour jaser un peu avec la dame du coupé.

Scribe venait pour régler quelques points obscurs de la première représentation des *Contes de la reine de Navarre*. Ce fut, d'ailleurs, bientôt fait.

— Donc, à ce soir, mon cher directeur, me dit-il en me serrant la main.

— J'irai vous voir dans votre loge pour vous féliciter, si l'émotion vous empêche d'aller sur la scène.

— A propos, m'a-t-on fait le service comme je l'ai demandé, c'est-à-dire les trois loges superposées ?

— Oui, tout est fait. Et tout le monde sera

content. Elle est bien jolie, la dame qui est dans votre coupé. Viendra-t-elle avec sa sœur ?

— Bien entendu.

— Vous savez, mon cher Scribe, que je ne les reconnais jamais.

— Ni moi non plus, dit Scribe en riant. Aussi, combien d'énigmes à débrouiller dans leur compagnie !

A ce moment, Brohan entra dans la salle du Comité.

— Monsieur Scribe, il faut que je vous embrasse, comme je viens d'embrasser M. Legouvé, car, à la dernière répétition de votre comédie, j'ai bien vu qu'il y aurait là un grand succès pour ma sœur Madeleine.

Quelques mots encore, et Scribe s'éclipsa.

Il y eut une autre éclipse. Il retrouva son coupé, mais l'oiseau s'était envolé. Le grand vaudevilliste, dans sa colère, piétina le trottoir, mais la dame ne reparut pas, tant le colonel avait été entraînant.

On sait que Fleury restait toujours maître du champ de bataille.

Scribe pensa qu'après tout, cette disparition soudaine, c'était peut-être une délivrance pour lui.

Legouvé vint à lui, mais, s'il était de moitié dans les *Contes de la reine de Navarre*, il n'était pour rien dans les comédies intimes de son maître. Comme son père, le poète Legouvé, il connaissait le mérite des femmes, et rien ne l'étonnait dans leurs fantaisies.

A l'heure de la représentation, on vit arriver les deux sœurs, plus belles que jamais. Ce fut une fête pour les yeux de les voir au-dessus de la loge de madame Scribe, qui portait toujours des robes sévères et des coiffures bourgeoises. Le colonel Fleury était dans la loge du prince Louis-Napoléon, l'Empereur avant la lettre. Je félicitai le colonel.

— Il n'y a pas de quoi, me dit-il, car nous ne sommes encore qu'aux préliminaires de la guerre.

— Laquelle des deux sœurs, mon colonel? dis-je en indiquant la loge.

— Vous savez bien qu'on les a toujours prises l'une pour l'autre. C'est, je crois, ce qui fait leur charme le plus vif. Voyez par la lorgnette que ce sont toujours les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux noirs.

— Oui, il y a en elles de l'Anglaise et de l'Espagnole.

— Vous êtes allé chez elle?

— Oui, mais je ne sais pas quelle est celle-ci ni quelle est celle-là.

— Faites comme je voudrais faire, prenez-les toutes les deux.

Je fis remarquer au colonel que nous n'étions pas précisément au sérail.

On discutait beaucoup sur leurs vertus. — Nul n'osait rien affirmer. — Elles avaient l'abandon charmant des femmes d'esprit, mais elles jouaient à l'impeccable.

— Et Scribe?

— Je crois bien qu'elles le promènent, tout

roué qu'il est, sur la Carte du Tendre. Quoi qu'il arrive, s'il a franchi les vagues, il ne sait pas si c'est avec l'une ou si c'est avec l'autre.

II

En 1850, on déjeunait à l'Elysée ; le colonel était toujours du festin, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir souvent chez lui quelques amis à déjeuner. Le lendemain de la représentation des *Contes de la reine de Navarre*, la curiosité m'entraîna dans la petite salle à manger de Fleury. Je croyais quelque peu y rencontrer une des deux sœurs. Or, elles y étaient toutes les deux. Je me penchai vers mademoiselle Katy pour lui demander ce qu'elle savait de M. Scribe.

— M. Scribe, dit-elle en ayant l'air de chercher, très galant homme, très spirituel, mais je ne le connais pas.

Je m'adressai alors à mademoiselle Sarah.

— Donnez-moi donc des nouvelles de Scribe.

— Je sais qu'il a eu, hier, un grand succès ; mais je n'en sais pas davantage.

— Je n'en crois pas un mot ; je vous ai bien vue avec lui dans votre loge.

— Peut-être ; nous avons reçu tant de visites ! N'est-ce pas, Hélène ?

Rien dans la physionomie des deux sœurs qui pût trahir leur émotion ou leur raillerie.

Naturellement, je ne fus pas assez bête pour questionner le colonel par-devant les sœurs, mais après le déjeuner, il m'appela au fumoir à propos de mademoiselle Rachel.

— Eh bien ! lui dis-je, laquelle des deux ?

— Ni l'une, ni l'autre.

— Voilà qui est parler en diplomate, mais cela ne fait pas l'affaire de ma curiosité.

— Eh bien ! pourquoi ne vous dirais-je pas que ni moi, ni M. Scribe nous ne pouvons

nous flatter d'avoir triomphé de Katy, non plus que de Sarah ? Il y a des malins qui se tordent la moustache en parlant des deux sœurs, mais ceux-là sont encore moins avancés que nous autres. Elles finiront par baisser le pont-levis, mais quand ? On n'en finira pas par un siège sérieux, fût-il le mieux conduit du monde. Pour moi, je suis amoureux de l'une comme de l'autre, mais je m'avoue vaincu à leurs pieds. Il me faudrait du temps ; je ne dirai pas de l'argent, parce qu'elles en ont. Qui vivra verra !

A quelques jours de là, j'allai faire une visite aux deux sœurs, en l'hôtel d'Albion, où elles étaient descendues six mois auparavant. Il ne fut question que de leur passion pour le théâtre. L'une apprenait des rôles, l'autre fagotait des scènes de comédies.

Elles furent plus attractives que jamais, charmantes par l'imprévu tout autant que par l'esprit, avec des abandonnements délicieux, mais qui n'étaient que des préludes.

Alfred de Musset alla les voir en l'hôtel d'Albion.

— Le diable m'emporte, me dit-il ; moi aussi je suis amoureux de toutes les deux, parce qu'il y a en elles de la grande dame et de la coquine.

Sous ce titre : *A l'une ou l'autre*, il leur fit à chacune un sonnet qui n'est pas recueilli dans ses œuvres, mais qu'on pourrait retrouver dans les gazettes.

Elles eurent encore pour adorateurs Waleski, Edgard Ney, le marquis de la Valette et Emile de Girardin.

Scribe ne désempara point. Il m'arriva, un matin, pour me recommander bien sérieusement les deux sœurs.

— Donnez-leur au moins leur entrée dans la salle et au foyer des comédiens. Elles m'ont dit qu'elles étaient rappelées à Londres pour jouer Shakespeare.

— Je crois qu'elles vous font des contes. Je crois aussi qu'elles seraient mal reçues au

foyer des comédiens. Mais il va sans dire qu'elles ont droit d'entrée dans la salle pour prendre des leçons de nos comédiennes. Vous êtes toujours amoureux de ces belles ladies que vous connaissez mieux que moi ?

— Pas plus amoureux que ça, mais j'avoue qu'elles aiguillonnent de plus en plus ma curiosité. Ce ne sont pas là les premières venues. Elles savent Shakespeare par cœur, et elles jouent avec beaucoup d'originalité en anglais et en français quelques scènes du grand dramatiste.

— De laquelle êtes-vous amoureux ?

— De toutes les deux.

Scribe, je ne sais pas pourquoi, murmura avec une variante le vers célèbre :

A vaincre sans amour on triomphe sans gloire.

Peu à peu, Scribe en arriva à me dire qu'il était amoureux de miss Katy, amoureux jusqu'à l'illusion, puisque cet homme si précis ne

s'aperçut pas qu'il était entré dans une comédie comme premier rôle, sans reconnaître qu'il était joué.

III

Voici l'explication de cette énigme.

Il débuta par quelques jolis cadeaux bien choisis chez les bijoutiers à la mode. On ne fit pas de façons pour les accepter, d'autant mieux qu'il fit deux parts à peu près égales, ne voulant pas qu'une des deux sœurs fût offensée. Il fut invité à souper à l'hôtel d'Albion. On voit que tout s'annonçait bien. Le souper fut charmant, servi comme pour un prince entre deux princesses.

Minuit avait sonné ; Scribe comptait bien qu'il resterait maître de la place. Katy et Sarah avaient été charmantes, l'une plus spirituelle, l'autre plus caressante. De l'esprit ! il

en avait à revendre. Il attaqua donc surtout Sarah. Comment faire pour se débarrasser de Katy ? surtout après ces paroles expressives de Sarah :

— Pour sauver les apparences, pour que le mystère soit impénétrable, je vais monter dans la chambre de Fanny, qui est bien plus une amie qu'une servante. C'est au numéro 7, la clé sera à la porte. Vous entrerez silencieusement. Je vous avertis que la chambre sera dans la nuit la plus noire ; je vous avertis aussi que vous serez l'amoureux le plus silencieux du monde. Alors, je ne dirai rien, mais je vous aimerai.

Scribe se demanda si c'était un vaudeville de lui ou d'un autre, mais il n'eut garde de faire des façons.

Sarah lui serra la main et disparut.

Katy se mit au piano et joua quelques airs amoureux de Schubert.

Scribe la remercia, l'embrassa et monta l'escalier conduisant au numéro 7. C'était

l'heure et le moment. Il tourna la clé, il referma la porte et marcha droit au lit, un lit tout blanc, le seul point lumineux dans la nuit.

Le grand vaudevilliste avait passé bien des heures de sa vie à faire répéter un rôle aux comédiennes. On ne doute pas qu'il fit répéter son rôle à miss Sarah, qui, naturellement, jouait le rôle de jeune mariée.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il redescendit, de voir miss Sarah près de sa sœur, tourmentant à son tour les touches du piano !

Une autre se fût fâché d'avoir pris l'ombre pour la proie ; mais Scribe avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître que la comédie avait été bien jouée. Il fut le premier à en rire.

— Qu'est-ce que la vie ? dit-il.

— C'est une comédie !

— Qu'est-ce que le théâtre ?

— C'est une illusion !

A cet instant, la femme de chambre, qu'on

croyait couchée depuis longtemps, reparut, portant sur un plateau trois tasses de thé.

Tout en retournant chez lui, après cette escapade de jeune premier, Scribe se dit que ce n'était pas Katy et Sarah qu'il fallait engager comme comédiennes au théâtre : c'était la femme de chambre.

III

LA FEMME ET LA MAITRESSE

I

Il y a bien longtemps déjà que j'ai été témoin d'un drame intime qui eût fait beaucoup de bruit à Paris si les deux héroïnes n'eussent été abritées de la calomnie par leur dignité dans la vie, par la noblesse de leurs sentiments. On disait bien un peu : « Il y a là un mystère » ; on contait des histoires par à peu près, mais ces histoires paraissaient si invraisemblables qu'on ne s'y arrêtait pas. Pour moi, il n'y avait pas de secret, parce que le

hasard des choses avait déchiré les voiles sous mes yeux, mais la délicatesse m'imposait le silence.

Aujourd'hui que la mort a passé sur deux adorables figures, pourquoi ne dirais-je pas, en indiquant mes personnages, que la vertu prend toutes les figures pour s'affirmer, même dans l'impossible ?

Vous avez peut-être entendu annoncer dans le monde madame de Viéville et sa sœur, une jeune veuve dont on n'a jamais bien dit le nom. Elle était surtout connue sous le nom d'Hélène. Elle était très simple, très douce, très silencieuse, mais son air de réserve ne la sauvait pas de je ne sais quoi qui révélait une origine plébéienne. On disait qu'elle portait les robes défraîchies de sa sœur ; elle semblait se cacher sous l'étoffe et elle semblait cacher l'étoffe. On se demandait pourquoi elle allait dans le monde ; elle n'y cherchait ni un mari, ni un amant. C'est que sa sœur avait si bien pris l'habitude de vivre

avec elle, qu'elle l'emmenait partout. Madame de Viéville était mariée depuis quelques mois, et elle s'ennuyait déjà, la lune de miel ayant commencé par la lune rousse. Monsieur son mari était au club, à moins que ses principes bien connus — c'était un homme politique — ne l'eussent conduit au foyer de la danse, à l'Opéra, où l'on tient conseil sur les choses les plus graves du gouvernement. On ne sait pas ce qu'une danseuse peut faire ou ne pas faire dans l'État. Un jour que je me trouvais chez madame de Viéville qui m'avait recommandé mademoiselle Restout au Théâtre-Français, le valet de chambre annonça mademoiselle Hélène.

Je me levais pour m'en aller, mais la maîtresse de la maison me retint, disant :

— Je ne suis pas au bout de mes recommandations.

Au même instant, nous vîmes entrer une jeune femme, qui portait un enfant sur ses bras. Mademoiselle Hélène s'inclina, toute pâle et tout émue.

— Madame...

— Madame...

— Je ne sais pas si c'est une lâcheté de venir vers vous, mais il m'a fallu bien du courage pour arriver jusqu'ici.

Disant ces mots, mademoiselle Hélène tomba, plus morte que vive, sur le canapé...

— Mademoiselle, expliquez-moi cette énigme ?

— Eh bien ! madame, je vais tout vous dire en quelques mots : J'avais un amant.

— Remarquez, mademoiselle, que ceci ne me regarde pas.

— Je croyais que l'amour était le bonheur, mais c'est l'enfer. Il m'aimait bien, mais je n'avais pas le sou. Un jour, il me dit qu'il allait voyager ; le soir, je ne le revis pas, il avait laissé une poignée d'or sur la cheminée. Son enfant, celui que je tiens là, était en nourrice à Courbevoie ; je courus le reprendre pour me consoler. Pour lui, il ne revint pas.

Je l'ai attendu le matin, je l'ai attendu le soir, je l'ai attendu toujours.

Hélène faisait pitié à voir dans sa pâleur, dans sa fièvre, dans son désespoir. Elle avait maîtrisé son émotion, elle commandait à son cœur, elle était dans cette phase fatale où on n'a plus rien à craindre — où quelquefois le bien sort du mal — car il arrive pourtant, quoi qu'on en dise, que Dieu montre sa main.

Cette fois-là, ce fut la main de madame de Viéville que Dieu daignait prendre pour montrer sa présence. Mais je ne veux pas tordre le cou à mon histoire en vous disant tout de suite le mot de la fin, comme dans les mélodrames.

Je vous peindrais mal ce qui se passa. Par discrétion et par pitié pour cette pauvre fille abandonnée, qui jetait vers moi des regards suppliants, je voulus m'en aller; mais, plus que jamais, la dame insista pour me retenir :

— Restez, restez, me dit-elle; jamais un directeur de la Comédie-Française n'aura eu

de meilleure stalle à la comédie humaine, comme dirait M. de Balzac.

II

Madame de Viéville était furieuse et attendrie, jalouse et sympathique tout à la fois ; son cœur battait avec violence et mourait tout à coup. Elle qui n'avait pas encore abordé les stations de la douleur, elle était plus mal à l'aise que cette pauvre créature.

La misère donne une certaine fierté quand on sent déjà la mort venir, quand on a traversé tous les enfers de la vie, je veux dire de l'amour ; si bien que ce n'était pas cette femme qui tremblait devant madame de Viéville, c'était madame de Viéville qui tremblait devant elle, la femme légitime devant la maîtresse. Mais après tout, la femme légitime n'était-ce pas celle qui avait donné, un jour

d'abandon, sa jeunesse, sa vertu, son cœur, sa beauté, tout ce qu'elle avait, sans qu'on eût besoin de signer un contrat pour lui garantir par-devant la société, sinon par-devant Dieu, que tous ces biens-là ne seraient pas perdus?

L'enfant ne paraissait pas comprendre beaucoup la gravité de sa situation. Allait-il avoir deux mères, ou n'allait-il pas en avoir du tout? Heureusement, cela ne l'inquiétait pas ; il regardait madame de Viéville avec ses grands yeux bleus, de fort beaux yeux sous des cils noirs, deux pervenches sous le buisson, dirait un poète. Il y en a toujours.

Donc, l'enfant regardait madame de Viéville et lui prenait le cœur ; tout d'un coup, il se mit à pleurer et à regarder sa mère.

— Pauvre petite, dit-elle, elle ne connaît que les larmes depuis qu'elle est née. J'ai perdu ma mère, qui m'avait pardonné ; mon père m'a reniée, un peu par indignation, un peu pour se consoler plus vite; j'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai toujours pleuré. Il y a des fois où

je me figure qu'en donnant mon sein à cette enfant, je ne lui donne encore que des larmes.

Madame de Viéville était fort émue. Comme l'enfant pleurait toujours, la mère découvrit son sein avec un naturel charmant, comme si elle eût obéi à l'enfant sans penser à ce qu'elle faisait.

L'enfant saisit à la fois le sein des lèvres et de la main, comme un ivrogne qui tient bien sa bouteille. Hélas ! la bouteille n'était pas pleine !

— Eh bien ! madame, dit madame de Viéville à la mère, que voulez-vous que je fasse à votre malheur ? Le comte n'est pas là.

Elle n'osait pas dire : mon mari.

— Mais, madame, ce n'est pas à lui que je viens, je viens à vous parce que je sens que je vais mourir et qu'il ne faut pas que cette enfant meure. Mais Dieu est bon.

Un bon sentiment avait saisi au cœur madame de Viéville.

— La preuve que Dieu est bon, reprit-elle,

c'est que je vous prie de regarder cette maison comme la vôtre.

— Jamais, madame, dit Hélène, comme si elle craignait la colère du comte.

— Je le veux, reprit madame de Viéville d'un air décidé, l'enfant de mon mari est ici chez lui. Et vous aussi, vous êtes chez vous, car la mère ne doit pas quitter l'enfant, surtout quand la mère allaite son enfant.

Saisi d'admiration, je fis un pas vers madame de Viéville, et dans ma très vive émotion, je lui baisai la main. Je me retirai alors, regrettant de ne pouvoir embrasser mademoiselle Hélène.

III

J'appris bientôt la suite de l'histoire.

Avant d'entrer, la pauvre fille avait, pour ainsi dire, dit adieu au monde; elle voulait

mourir après avoir légué son enfant : c'était un testament en action.

Se voyant si bien accueillie, Hélène reprit ses forces ; elle regarda avec quelque curiosité cette maison qu'on lui offrait comme refuge. Ce luxe, pour ainsi dire original, de la jeune mariée, lui parut charmant, à elle qui n'avait hanté que le luxe des revendeurs et des marchandes à la toilette; ce luxe odieux qui faisait dire aux moralistes que toutes ces dames mangeaient à la même gamelle, et que tous ces messieurs mangeaient les restes de ces dames.

Et après avoir regardé autour d'elle, la jeune femme sourit tristement.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi, madame ?

— Mais je ne me moque pas de vous, j'obéis à mon cœur. Tans pis pour celui qui vous a trahie.

Hélène vit que madame de Viéville parlait sérieusement.

— Je vous remercie, madame, dit-elle, je suis touchée profondément. Il y avait bien un peu de vengeance dans mon action; maintenant que je suis sûre que cette pauvre petite aura une mère, je m'en vais contente, ne gardant pas une goutte d'amertume dans le cœur. Tenez, madame, vous êtes si bonne, que je lui pardonne à lui-même.

Madame de Viéville fondit en larmes et embrassa l'enfant; ce que vous ne croirez pas, c'est qu'elle embrassa aussi la mère.

Elle avait vaillamment étouffé sa jalousie. Elle conduisit la jeune fille dans sa chambre et elle sonna pour qu'on apportât le goûter.

On servit des gâteaux, des fruits, du vin d'Espagne; la comtesse témoigna à la jeune mère la sollicitude la plus touchante; de toute autre femme, Hélène n'eût pas accepté, mais il n'y avait pas moyen de refuser. Elle mangea une pêche, elle mangea une grappe de raisin, elle but un tout petit verre de vin de

Malaga. Il semblait que l'enfant prît plaisir au festin, il riait et gazouillait.

La jeune mère racontait un peu sa vie par quelques phrases mal cousues. Quoiqu'elle se fût enhardie, elle n'osait encore parler sans s'interrompre. Madame de Viéville apprenait ainsi que, venue toute jeune à Paris, elle avait commencé dans un atelier de fleuriste. Il paraît que les fleurs n'enseignent pas la vertu. Ce qui est acquis à l'histoire, c'est que les fleuristes font des couronnes d'oranger, mais qu'elles n'en portent pas souvent.

Cependant, la jeune mariée était toujours devant le guéridon, picorant un grain de raisin, regardant l'enfant qui venait de s'endormir, quand tout à coup son mari entra.

Un vrai coup de théâtre, vous voyez cela d'ici. Il ne comprit pas d'abord; quand il eut compris, il ne comprit pas encore. Il salua en entrant, par simple habitude de politesse. Mademoiselle Hélène s'inclina sans lever la tête.

— Pardon, ma chère, dit-il à sa femme; je vous croyais seule.

— Presque seule : vous êtes en pays de connaissance.

— Moi !

Il avait reconnu sa maîtresse, mais il ne voulait pas l'avouer encore. Enfin, prenant son parti, il attaqua la situation face à face, comme un poète romantique qui met le dénouement sur la scène au lieu de le mettre dans la coulisse.

— Mademoiselle ? est-ce que votre visite est pour moi ou pour madame ?

— Pour madame, monsieur, dit mademoiselle Hélène.

— Si je suis indiscret, dites-le-moi.

Il reprit son chapeau d'un air dégagé.

— Non, non, pas du tout, lui dit madame de Viéville, nous vous attendions.

— Pour quoi faire?

— Pour signer un contrat.

— Quel est donc ce mystère ?

— Asseyez-vous, monsieur, je vais prendre la peine de vous apprendre ce que vous savez mieux que moi. Je vais vous dire une page de votre vie.

Il reprit son chapeau.

— Oh! que cela va être ennuyeux.

— Mademoiselle Hélène, ici présente...

— Je sais ce que vous allez dire; permettez-moi de poser mes conclusions. La vie privée du garçon doit être murée pour la femme, comme la vie privée du mari doit être murée pour la maîtresse.

— Oui, mais ce n'est pas ma faute si les murs sont tombés devant moi. Je ne vous permets pas, monsieur, de ne pas prendre au sérieux ce qui se passe devant vous; vous devriez voir à nos yeux que nous avons pleuré; tenez, si vous osez sourire, je dirai que vous n'avez pas de cœur.

Jusque-là, M. de Viéville avait tenté de masquer son émotion; il se décida d'entrer en scène par son vrai rôle.

— Eh bien ! oui, dit-il, il y a là un malheur, puisqu'il y a un enfant. Que voulez-vous? aujourd'hui les choses sont ainsi faites que la préface de la vie, ou du mariage si vous voulez, tient trop de place dans le livre ; je ne suis pas plus coupable que les autres, mais je ne vaux pas mieux. J'ai pensé plus d'une fois à tout ce que devait souffrir cette pauvre fille.

— Mais il était simple de ne pas la laisser mourir de faim, dit madame de Viéville.

— J'espérais que son indignation l'avait guérie de son amour, je la croyais repartie pour son pays.

— Eh bien ! monsieur, la voilà qui, à bout de misère et de larmes, est venue me dire : « Il n'y a que vous au monde qui puissiez sauver l'enfant. » Moi, je veux sauver aussi la mère.

M. de Viéville prit la main de sa femme.

— C'est bien, cela. Je vous remercie, madame.

— Je n'ai pas attendu que vous fussiez rentré pour trouver que c'était bien; c'est dans ces choses-là qu'on ne prend conseil que de soi-même. Or, savez-vous ce que j'ai résolu? Vous reconnaîtrez la mère et l'enfant.

— Vous êtes romanesque, Marie.

— C'est parce que je suis romanesque que je suis bonne, — quand je suis bonne. Si vous étiez plus romanesque, monsieur, vous auriez déjà embrassé cet enfant, qui est votre enfant, quoique je sois votre femme.

Le mari se tira de là par une phrase :

— Madame, je n'ai pas le droit d'embrasser cet enfant.

IV

Madame de Viéville se crut bientôt le droit d'embrasser cet enfant, car elle devint une autre mère pour lui. Elle n'aimait pas assez

son mari pour être jalouse du passé; elle s'aperçut qu'il aimait trop les coulisses de l'Opéra pour se retourner vers une de ses victimes des anciens temps. Forte, d'ailleurs, de la très grosse dot qu'elle avait apportée à son mari, au lieu de haïr cette fille elle l'aima. Il lui sembla que c'était une sœur d'infortune; elle s'accoutuma à aller la voir.

A force de faire sauter l'enfant sur ses genoux, elle s'imagina qu'il était de sa famille. Chaque fois qu'elle parlait à son mari de sa maîtresse abandonnée et de son enfant retrouvé, il lui disait : « Ma chère, vous êtes folle. » Il l'embrassait doucement, mais elle voyait bien qu'il pensait à d'autres aventures. Un jour qu'ils étaient dans leur château, il vint à Paris, tout seul. Elle s'ennuya — toute seule.

Elle écrivit à Hélène de lui amener son enfant. Quand le mari revint, après une trop longue absence, il vit que la femme, la maîtresse et l'enfant ne faisaient plus qu'un. Il eut

beau se fâcher, sa femme ne voulut pas se séparer d'Hélène. Elle avait dit à tout le monde que c'était sa sœur. M. de Viéville fut bien forcé de l'accepter comme telle dans le domicile conjugal. Il s'habitua lui-même à cette compagnie. Hélène était si douce, qu'il était impossible, d'ailleurs, de ne pas lui faire bonne figure.

Quand on revint à Paris, il ne fallut pas le prier beaucoup pour que la mère et l'enfant fussent tout à fait de la maison. Il fut décidé qu'Hélène serait présentée fort discrètement dans le monde comme sœur à la mode de Bretagne, une jeune fille sans fortune qu'on prenait familialement parce qu'il faut être bon prince pour les siens.

Pendant les premiers mois, madame de Viéville ne sortit avec elle que pour aller à la messe. Mais la jeune fille plut beaucoup; on l'invita aux soirées intimes avec tant d'insistance, que madame de Viéville se hasarda à l'y conduire. Cette année-là, elle la conduisit

à un bal quasi-officiel, où tout le monde complimenta madame de Viéville de l'air d'innocence de sa sœur.

Et qui donc aurait le courage d'accuser la femme ou la maîtresse ?

IV

GOUNOD AU THÉATRE-FRANÇAIS

I

Il n'y avait pas de meilleur ami que Gounod, mais pour être son ami il fallait aimer la musique, la poésie et l'amour. Il permettait qu'on aimât les femmes, mais il voulait qu'on aimât encore plus l'amour que les femmes ; aussi était-ce un dilettante pour tout ce qui charme les yeux et l'esprit ; hors de là, point de salut ! Il avait prodigué son cœur dans toutes les fêtes de l'art, de la nature et de la passion ; voilà pourquoi nul n'était mieux doué que lui pour

faire des chefs-d'œuvre. C'était un homme, mais c'était une âme. Il lui était impossible de toucher un piano sans qu'une mélodie adorable éclatât sous ses doigts.

J'ai passé avec Gounod, Ponsard et Augier, une des plus belles saisons de ma vie.

C'était en 1852, au temps des répétitions et des représentations d'*Ulysse*. J'avais voulu des chœurs dans cette tragédie, jugeant à bon droit que Gounod seul donnerait bien le caractère antique, ou plutôt l'âme antique aux vers que Ponsard s'était évertué à écrire à la grecque, pour se faire pardonner d'avoir trop imité jusque-là les tragédistes du dix-septième siècle.

Nous déjeunions bien souvent tous les quatre au café Foy. Au dessert, tout en causant, Gounod modulait quelques vers des chœurs d'*Ulysse*, ce qui nous grisait délicieusement; mais ce jeune grand musicien nous charmait aussi dans la discussion, parce qu'il était original et enthousiaste.

Ponsard était le plus silencieux, Augier était le plus bruyant ; il aimait beaucoup Gounod, non pas seulement parce que Gounod avait écrit la musique de *Sapho*, mais parce qu'il l'avait séduit par la grandeur de ses sentiments.

II

En 1852, à la Comédie-Française, l'*Ulysse* de Ponsard fut un succès sur toute la ligne, même sur la ligne des musiciens. Le poète s'était efforcé de peindre en toute vérité la vie antique. C'était une tentative digne de celui qui s'était révélé par *Lucrèce*. Il reconnaissait que son œuvre première montrait trop l'école, la mauvaise école de la tragédie française. Il interrogea les maîtres grecs, il s'inspira d'Homère et mit l'*Odyssée* en scène.

Pour plus de vérité, nous pensâmes à re-

présenter *Ulysse* avec des chœurs. Je fis apporter dans mon cabinet un piano d'Erard ; Charles Gounod se mit à l'œuvre. Ce fut tout un enchantement. Il improvisait la musique comme Lamartine parlait ; bien mieux encore, car la politique frappait de mort les paroles de Lamartine, tandis que la poésie frappait de vie les improvisations du musicien.

L'Opéra nous donna les plus jeunes chanteuses ; nous en trouvâmes même à la Comédie, témoin Alice Théric, la voix la plus fraîche et la plus harmonieuse.

Je jouai au prodigue pour les décors. Rubé fit des merveilles. Plus d'un spectateur me rappelle encore ces beaux tableaux de l'Odyssée, qui apparurent comme par magie sur la scène du Théâtre-Français.

Augier et tous les amis de Ponsard se réjouissaient par avance du spectacle promis. Le drame antique avec les chœurs, n'était-ce pas tout un renouveau littéraire ? Mais pendant qu'on me donnait raison au théâtre, on

me condamnait au dehors. Le ministre, je ne sais déjà plus lequel, trouva étrange qu'on s'avisât de chanter au Théâtre-Français. Il me fit des représentations sur cet « enfantillage ». C'est en vain que je tentai de le faire pénétrer dans l'histoire de l'antiquité. Pour lui, les antiques c'étaient Corneille, Racine et Voltaire. Je lui parlai des chœurs d'*Esther*. Il me dit que cette fantaisie de madame de Maintenon n'était admissible qu'à Saint-Cyr. Enfin il me donna rendez-vous à la première représentation.

Jusqu'à la fin de la représentation, il était impossible de savoir qui l'emporterait des critiques ou des enthousiastes. Hélas ! ce ne fut ni une victoire ni une défaite. Comme ce n'était pas une victoire, le ministre me donna tort et ne voulut pas que ce chef-d'œuvre fût joué longtemps. Pour maintenir la pièce au répertoire pendant vingt représentations, il me fallut lutter héroïquement, car les spectateurs n'affluèrent point. Ponsard ne fut ni grandi

ni amoindri, mais au moins le nom de Charles Gounod sortit victorieux de cette aventure. On ne voulait pas entendre parler de lui à l'Opéra. Ce fut une bonne fortune du Théâtre-Français de le révéler dans tout son génie. Il n'a rien fait de plus beau que les chœurs d'*Ulysse*.

Six mois après, je me risquai à reprendre *Ulysse*. Cette fois, le ministre se fâcha tout rouge. Il me fit demander par un de ses bureaucrates si je me moquais de lui.

J'eus toutes les peines du monde à entraîner Gounod devers le ministre. Je priai d'abord Camille Doucet d'apaiser un peu cette colère intempestive. Camille Doucet, très gracieusement, se fit notre ambassadeur; il désarma quelque peu le ministre, mais Gounod fut ma véritable cuirasse.

Le ministre redevint gracieux; il apprit à Gounod que lui-même avait hanté l'école de Rome comme quasi grand prix de peinture. Il lui conseilla de faire des opéras et non des

chœurs de tragédie, mais il ne voulut pas que Gounod fût venu le voir pour rien : il me dit de continuer la représentation des chœurs d'*Ulysse*, à la condition que les spectateurs se battraient à la porte pour entrer.

III

Messieurs les ministres se sont toujours trop occupés du Théâtre-Français et de l'Opéra. Le ministre Baroche joua à l'autocrate quand je représentai le *Chandelier*. Lisez plutôt son ukase :

« Je remarque, monsieur le directeur, sur le répertoire que vous venez de m'envoyer, l'annonce pour vendredi prochain d'une pièce que je vous ai recommandé de faire disparaître du répertoire. Je vous rappelle cette re-

commandation en vous invitant à vous y conformer.

» BAROCHE. »

A cela je répondis :

« Je serais désespéré, monsieur le ministre, pour vous obéir, de faire un si vif chagrin à Alfred de Musset. J'aimerais mieux vous donner ma démission. Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'il ne reprenne son répertoire, à l'heure même où je l'ai décidé à écrire une comédie nouvelle.

» Alfred de Musset, comme Victor Hugo, comme Alexandre Dumas, comme Emile Augier, rajeunit l'esprit théâtral. Les nouvelles générations ont accepté ces nouveaux maîtres de la scène. La vieille école aura beau parler des convenances, ce ne seront que les convenances de l'ennui. Il ne faut pas craindre les libres allures de la comédie. Molière est là comme souverain exemple. Aussi, je sais

bien qu'en me défendant de jouer plus longtemps le *Chandelier*, qui fait fortune, vous obéissez biens moins à vous-même qu'aux opinions timorées qui craignent le scandale. Là où il y a le vrai génie comique, il n'y a jamais de scandale, parce que l'art sauve le mot, parce que la gaieté sauve la situation.

» Je vous supplie de revenir voir le *Chandelier*, non pas en ministre qui se croit responsable des atteintes portées au sentiment public, mais en galant homme qui vient au au théâtre sans autre parti pris que celui de voir une jolie comédie et qui ne veut pas frapper un grand poète. »

Le ministre vint ; au troisième acte, je lui présentai dans sa loge Alfred de Musset; c'était le prendre en traître. La cause était à moitié gagnée ; le poète la gagna tout à fait, parce que c'était Alfred de Musset.

Voilà pourquoi on continua à jouer le *Chandelier*, qui eut Gounod pour spectateur enthousiaste.

— Ah ! disait-il à Alfred de Musset, faites-moi donc un opéra pour nous consoler des vers de Scribe. Vous êtes d'autant plus admirable que vous ne savez pas le métier de faiseur de pièces.

IV

C'était pour moi une vraie fête de rencontrer Gounod ; nous nous embrassions avec la joie du cœur, comme on embrasserait sa jeunesse. La dernière fois que j'eus cette bonne fortune, c'était avenne de Wagram, très peu de jours avant sa mort. Nous nous croisions tous les deux en victoria, les chevaux s'arrêtèrent ; nous sautâmes sur le pavé et ce fut encore un fraternel embrassement. « Bonjour, ma jeunesse, dis-je à Gounod avec un battement de cœur. — Oui, me répondit-il avec un sourire mélancolique, bonjour, notre jeunesse. »

V

LE DERNIER DÉJEUNER DE RACHEL

I

Mademoiselle Rachel — on dit toujours la grande Rachel — fut la plus adorable des créatures. On se souvient peut-être un peu trop de la gamine de Paris ; c'est qu'elle joua ce premier rôle avec le même brio et le même emporte-pièce que ses grands rôles du répertoire tragique ou du répertoire romantique.

Victor Hugo lui parlait souvent de leur première rencontre place Royale, où la future tragédienne chantait les chansons de la rue.

C'était au temps où la Esméralda prenait tous les cœurs. Le poète croyait voir dans la gamine si bien douée sa jolie fillette de *Notre-Dame de Paris*. S'il fallait en croire Rachel, Hugo, après l'avoir écoutée et en lui remettant une pièce de cent sous, lui aurait dit : « J'aime les comédiens en plein vent. » Rachel lui baisa la main, car elle savait que celui qui l'avait applaudie était un glorieux poète. — Oh ! si vous vouliez me faire une chanson! » Victor Hugo prend quelques feuillets dans la poche de son habit. — Tenez, ma chère enfant, voilà des strophes qu'un de mes amis veut mettre en musique ; chantez-les sur un vieil air, j'aime les chansons des rues. » Il toucha de ses lèvres Rachel au front et s'éloigna en toute hâte, fuyant les curieux ; Rachel pâlit. — Sarah, dit-elle à sa sœur, est-ce que tu ne vois pas une couronne sur ma tête ?

— Non, répondit Sarah, ce n'est pas une couronne, c'est une auréole.

En effet, Rachel était transfigurée. Dans les

admirables gravures d'Albert Dürer, il en est trois, les moins connues peut-être, qui représentent la *création du monde*. Dieu, tout en débrouillant le chaos d'une main, porte l'autre à son front. Et la lumière et l'intelligence jaillissent du front de Dieu. C'est un beau symbolisme. Voilà pourquoi tous les fronts doués sont frappés de lumière.

II

En ce temps-là, on déjeunait au Palais-Royal ; c'était dans les derniers jours où l'hirondelle de Carle Vernet planait au plafond du café Foy, qui a disparu comme le café Procope, comme Tortoni, comme toutes les petites académies bien-aimées des gens de lettres. C'est que les gens de lettres sont des oiseaux voyageurs, qui vont et viennent sans avoir le souci de faire la fortune des cafetiers.

Un matin que Michel Lévy avait convié à un déjeuner, au café Foy, quelques-uns de ses édités, Augier, Gautier et moi entre autres, on parla de Rachel, ce qui arrivait souvent. Je montrai une lettre d'elle datée des *Vignes de Montpellier*. Augier, qui allait partir pour Valence, dit tout à coup :

— Si nous allions voir Rachel?

— Oui, oui, oui, s'écria Michel Lévy; je ferai ainsi d'une pierre deux coups, puisque j'ai promis à Ponsard d'aller le voir à Vienne.

— Je suis de la caravane, dis-je bien vite, sans vouloir faire d'une pierre deux coups, moi qui avais quelque peu promis à Rachel d'aller la voir en Égypte.

Né voyageur, Théophile Gautier voulut naturellement se joindre à nous. On fixa tout de suite le jour du départ. Ce jour-là, il ne manqua personne à l'appel. On partit le matin même pour aller coucher à Vienne.

On n'y trouva pas Ponsard, qui était à Mont-Salomon, c'est-à-dire dans une petite

maison de campagne, ancienne châtellenie, ou plutôt ancienne ferme où vivait sa mère, espérant tous les jours la bonne fortune de voir arriver le poète de *Lucrèce*.

Nous dînâmes tout de même très gaiement à Vienne, cette ville triste sans aucun pittoresque, archi-bourgeoise.

Le lendemain dès l'aube on partit pour Mont-Salomon. Qui fut bien étonné? C'est Ponsard, qui ne s'attendait pas dans sa solitude à voir à la fois tant de Parisiens. On avait oublié, Ponsard tout le premier, les querelles d'Écoles. Il n'y avait plus, ce matin-là, ni romantiques, ni classiques, mais de joyeux penseurs, heureux de se trouver en pleine nature et en pleine amitié. Les gens de lettres, qui se sont plus ou moins houspillés, sont, après tout, de bons diables qui font joyeusement le sacrifice de leurs théories. Jamais on ne fut mieux reçu que par la mère de Ponsard et par Ponsard lui-même. Aussi on ne se contenta pas d'un abondant déjeuner, arrosé

des vins les plus généreux du Dauphiné. On fit même sauter le bouchon de trois ou quatre bouteilles de vin de Champagne. Le dîner fut tout aussi gai. Ponsard, sur la prière d'Augier, nous conta ses plus jeunes années et nous dit ses premiers vers.

Nous applaudîmes Augier, puis nous portâmes un toast au poète tragique qui avait inquiété les hugolâtres pendant toute une saison. Voilà ce qu'on ne sait plus !

Augier, qui aimait Ponsard comme un frère, ne se contenta pas du toast : il se leva de table et alla l'embrasser comme son frère d'armes. Pour continuer la fête un peu tard dans la nuit, Michel Lévy, qui était déjà riche, passa à Ponsard une enveloppe cachetée en lui disant : « Vous ne lirez cela que demain matin, mais c'est une lettre qui vous fera plaisir. »

Ponsard voulut lire tout de suite et déchirer l'enveloppe malgré son éditeur.

Or cette enveloppe renfermait en effet quel-

que chose de bon à lire, c'est-à-dire deux billets de mille francs.

— Mais vous ne me donnez pas cela? dit Ponsard à Michel Lévy.

— Oh! avec vous, je ne compte pas.

La vérité, c'est que Michel Lévy ne s'est pas enrichi avec Ponsard.

III

Mais hâtons-nous d'aller dans les *Vignes de Montpellier* (1). Nous arrivons enfin dans

(1) Voici, à ce propos, une page précieuse que m'a écrite l'archiviste de Montpellier, M. Louis Aimes.

« Le domaine qu'habitait mademoiselle Rachel pendant le printemps de 1857 s'appelle la Campagne des quatre Saisons ou vulgairement : « Lou mas dé las pététas. » On la désigne ainsi parce qu'entre la métairie et les appartements des maîtres il existe quatre grandes statues en pierre, représentant les quatre Saisons. C'est un des sites les plus pittoresques de la région.

» Le propriétaire était M. Coffinières, avoué près la Cour d'appel de Montpellier, frère du général de ce nom.

» Mon père y était alors comme régisseur.

ces fameuses vignes que Rachel, dans ses illusions sur les bienfaits du pampre, appelait les « vignes du Seigneur ».

» Mademoiselle Rachel est arrivée à la Campagne-Coffinières, le 17 mai 1857, à six heures du soir, accompagnée de sa femme de chambre et de M. Aubaret, officier de marine, beau-frère du docteur Farrat.

» Elle avait à son service une cuisinière de Montpellier, laquelle fit bien peu de cuisine.

» Le docteur Farrat, qui la soignait, était seul admis chez elle; car elle avait donné la consigne à ma mère de dire aux personnes qui viendraient demander à la voir — et il en venait beaucoup — qu'elle n'était pas une bête curieuse.

» Combien de gens, venus de loin exprès pour la voir, nous disaient : — Voyez-vous mademoiselle Rachel? Lui parlez-vous ?

— Evidemment, répondions-nous.

— Oh ! que vous êtes heureux !

» C'est qu'elle était adorée dans le pays. Tout Montpellier se rappelait qu'elle était venue en 1848 déclamer la *Marseillaise*, ce qui exalta toutes les âmes.

» Une seule personne, à part le docteur Farrat, avait accès auprès de mademoiselle Rachel. C'était M. Aubaret. Il venait la voir tous les jours.

» Mademoiselle Rachel se levait à onze heures du matin, après avoir pris, vers neuf heures, un verre de lait d'une vache qu'elle avait achetée et à laquelle le docteur faisait suivre un traitement spécial : deux fois par jour une potion dans du son détrempé dans l'eau.

» Elle déjeunait à midi, sur la terrasse où elle avait fait

Le cadre était digne du portrait. Paysage de style, plaine blonde hâlée par l'ardent soleil, un ciel d'azur léger et profond; nous avions sous les yeux une toile du Poussin. L'impression était celle du repos, du silence

poser un tapis et placer une table à jeu. C'est là qu'elle passait ses après-midi. Dès quatre heures du soir, elle descendait à la métairie pour prendre un second verre de lait tour chaud et sans sucre; après quoi elle rentrait dans ses appartements et ne sortait plus jusqu'au lendemain.

» A cinq heures, elle jouait souvent au tric-trac avec son jeune frère. Il lui arrivait aussi, de temps en temps, de sortir de ses malles une grande quantité de bijoux et d'objets précieux, qu'elle se faisait un plaisir de montrer, mais surtout de revoir. C'étaient ses archives.

» Elle ne descendait jamais à la métairie sans aller voir la magnanerie, qui paraissait l'intéresser beaucoup.

» Quatre jours après son arrivée ici, sa mère vint la voir et resta auprès d'elle une quinzaine de jours; elle fut rejointe par Raphaël et Lia, qui repartirent avec elle.

» Quelques jours après le départ de la famille, quand mademoiselle Rachel allait réellement mieux, elle reçut une dépêche la rappelant à Paris.

» Mademoiselle Rachel était restée à la campagne vingt-six jours. Il était quatre heures du soir lorsque arriva la dépêche, et, à six heures, elle était à la gare.

» Que disait cette mystérieuse dépêche, qui la rejeta dans la fièvre?

» Le docteur Farrat et M. Aubaret ne la quittèrent qu'au départ du train. »

sous la vive lumière, le charme d'une quiétude majestueuse dans une poussière d'or.

Rachel était nichée dans les ceps luxuriants sous un grand parasol égyptien brûlé par le soleil. Une de ses sœurs somnolait à ses pieds. En nous voyant, sa pâle figure s'empourpra, mais son cœur battait trop fort, ses pauvres petites mains étaient presque froides, tandis que le feu de ses yeux rayonnait tout autour d'elle ; on s'embrassa discrètement, comme si on craignait de briser la pauvre malade dans sa fragilité.

Ce lui fut une grande joie de revoir de vrais amis qui se souvenaient. Elle me dit : « Vous rappelez-vous que vous m'avez donné une Bible en sept langues à moi qui n'ai jamais rien appris ? La Bible a été mon premier livre et sera mon dernier livre; quand je suis seule, ce n'est pas toujours dans ma vie passée que je voyage : c'est dans les temps primitifs, où je retrouve ma première mère, la Rachel toute divine. »

Quoiqu'elle se vantât de son ignorance en toutes choses, elle était douée de l'omniscience, elle comprenait tout au premier mot ; aussi lui semblait-il avoir habité l'Egypte de tous les temps.

Elle disait avec raison : « C'était là ma vraie patrie ! » On peut dire qu'elle nous révéla la vieille Egypte, par quelques traits rapides, à nous autres qui aurions dû en savoir plus qu'elle-même. Elle me dit tout à coup : « Arsène Houssaye, avez-vous lu mes lettres ? — Si je les ai lues ! J'en ai encore une là sur mon cœur. — Oh ! le menteur ! montrez-moi-la donc. »

Je lui donnai la lettre. Elle la lut tout haut :

« A l'ombre des Pyramides.

» Mon cher Houssaye,

» Vous souvenez-vous, quand nous parlions de ma carrière, une carrière de marbre... oui,

de marbre, pour mon tombeau?... J'ai voulu vivre en gourmande.

» J'ai dévoré en quelques années mes jours et mes nuits ; après tout, c'est autant de fait, et je ne dis pas comme vos repenties : C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute. Quand on n'a pas brûlé son cœur dans ses beaux jours, on ne peut pas le faire flamber à trente-cinq ans... N i ni, c'est fini. Ah ! si je n'avais pas deux fils ! tout mon amour ! je mourrais sans regrets. Mais je reviendrai.

» Le Dieu d'Israël me permettra, dans mes entr'actes de là-haut, de descendre pour embrasser mes enfants et pour revoir mes amis à ce Théâtre-Français que j'ai tant aimé.

» Vous qui êtes un habitant des Champs-Elysées, vous passez tous les jours devant l'Obélisque ; pensez à la pauvre exilée.

» Du bas des Pyramides, je contemple vingt siècles évanouis dans les sables. Ah ! mon ami, comme je vois ici le néant des tragédiennes ! Je me croyais pyramidale et je re-

connais que je ne suis qu'une ombre qui passe... qui a passé. Je suis venue ici pour retrouver la vie qui m'échappe, et je ne vois que la mort autour de moi. Quand on a été aimée à Paris, il faut mourir. Faites-moi bien vite faire un trou au Père-Lachaise et creusez-moi un trou dans votre souvenir. M'avez-vous oubliée ? Moi, je me souviens.

» J'écris ceci sans bien savoir ce que je dis, mais je sèche l'encre avec la poussière des reines d'Egypte ; c'est ce qu'il y a de plus éloquent dans mon billet.

» Celle qui s'en va,

» RACHEL. »

— Eh mais, dit-elle, cette lettre n'est pas trop bête.

— Dans toutes vos lettres, l'esprit cache le cœur.

— Oh ! oh ! j'en ai écrit plus d'une où j'avais intérêt à montrer ma bêtise. Les lettres

les plus aimées sont les lettres bêtes, parce que le cœur n'a pas d'esprit.

Rachel nous parla encore de son voyage en Egypte. Elle exprima le désir quelque peu vague de passer l'hiver suivant à Jérusalem. Autre rêvede malade.

« Au moins, là-bas, dit-elle, si je meurs dans mon voyage, on m'enterrera au chemin d'Euphrate, là où est le tombeau de la vraie grande Rachel, femme de Jacob. J'ai été fière de porter son nom à celle-là qui mit au monde tant d'enfants.

» Ah! mes amis, voilà ce qui me manque ici; mais le Dieu d'Israël ne veut pas que je meure sans avoir pris mes deux fils sur mon cœur. Oh! les enfants, c'est encore ce que l'on fait de mieux sur la terre! »

IV

Rachel décida que le lendemain on déjeunerait dans les vignes.

Naturellement tout notre monde fut invité et nul ne manqua à la fête.

Quoique attristés par la pâleur de Rachel, nous nous composâmes une figure réjouie.

— Vous voulez tous, dit Rachel, être à côté de moi, n'est-ce pas? Je commence par mettre Théophile Gautier en face, Augier et Houssaye à droite et à gauche, mes autres convives comme il vous plaira.

A peine à table, Rachel dit à Augier : « C'est vous qui êtes le plus heureux de nous tous.

— Mais tout le monde est heureux ici, répondit Augier ; demandez plutôt à Houssaye.

Je continuai la phrase : — Demandez plutôt à Ponsard.

— Mon Dieu, dit Ponsard, mais le plus heureux de nous tous, c'est encore Augier, il n'est pas seulement le plus heureux au théâtre, il l'est encore dans sa vie.

— Oh ! oui, reprit Rachel ; son grand-père, Pigault-Lebrun, lui a légué son éclat de rire, sans compter que par le cœur il a toutes les joies. Je vous avais bien dit, Emile Augier, que, de toutes les femmes, les meilleures sont encore celles du théâtre.

— C'est mon opinion, dit Augier ; ne vous l'ai-je pas dit à la plus belle heure de ma vie ? »

Rachel, souriant, redit alors, d'une voix émue, les plus belles stances amoureuses que le poète avait dédiées à la tragédienne.

On but un vin du crû — vin exquis que M. Coffinières avait offert. A la première coupe versée, Théophile improvisa un magnifique hymne antique — comme on en chantait sans

doute au festin des dieux — qui colora légèrement les joues de la malade.

Je ne saurais dire combien fut charmant ce déjeuner improvisé en pleine nature au milieu des Vignes du Seigneur, à une table rustique présidée par la plus cordiale amitié.

On s'y touchait les coudes d'où jaillissait le courant magnétique de la plus franche camaraderie.

Ce fut là le dernier gai déjeuner de mademoiselle Rachel. Le lendemain, tout se dispersa. La mort, qui avait cédé le pas à la gaîté pour une heure, reprit son travail fatal, continuant à filer lentement le linceul de la plus grande des comédiennes.

Naturellement on parla de Thèbes et de Paris, Thèbes où l'on n'irait plus, Paris où on se promettait une grande fête pour la réapparition de Rachel au Théâtre-Français. Elle dit amèrement : « Vous parlez de ma rentrée ? Et ma sortie ? »

Toutefois, elle croyait vivre.

Le lendemain, après une nouvelle visite, nous l'embrassâmes sur les cheveux tout en lui donnant rendez-vous au Théâtre-Français.

— Oui, dit-elle, nous nous retrouverons au Théâtre-Français.

Nous nous retrouvâmes à Paris, mais c'était au théâtre du Père-Lachaise.

Nous étions là tous les cinq dans la maison de la place Royale où le cercueil de Rachel avait été apporté de Cannes.

Je ne veux pas rappeler qu'au Père-Lachaise, le grand-rabbin, tout heureux de voir près de lui le baron de Rothschild, lui dit entre deux psaumes : « J'ai bien fait de vendre mon Crédit mobilier, il n'était que temps ! Cent francs de baisse ! »

VI

CEUX QUI NE DOUTENT DE RIEN

I

Parmi ceux que la fortune a touchés de son aile d'or, Jules Mirès fut le roi des impertinents; il mourut insolvable, puisque j'aurai le droit de lui demander cent mille francs dans l'autre monde. Et beaucoup d'autres que moi ont été roulés par cet impeccable banquier qui, un instant, se croyait tout permis. Selon lui, la pièce de cent sous ou le chèque d'un million était maître du monde. « Moi, disait-il, je n'étais qu'une bête : j'ai acheté de

l'esprit à ceux qui en ont. J'étais sans famille et sans amis : j'ai acheté tout cela. Pour ce qui est des consciences, j'en ai eu raison à bon marché. »

Fiorentino lui disait vers 1854 : « Ce qui vous manque encore, c'est d'être invité aux Tuileries et chez la comtesse de Castellane qui reçoit autant de beau monde que l'impératrice. »

— Oh ! je ne suis pas en peine, répondit Mirès ; je parie cent louis que je vais dîner, dimanche, chez la comtesse de Castellane, et qu'on me verra lundi au dîner des Tuileries, pas trop loin de l'empereur, entre un ambassadeur et un ministre.

Fiorentino, riant de son pari, me disait : « C'est toujours cent louis de gagnés. »

Mirès, de son côté, se frottait les mains en disant : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

Qui le croirait ? Il demanda une audience à l'empereur, qui l'accueillit de haut, mais poliment.

— Eh bien, monsieur Mirès, vous étonnez la Bourse, mais je vois avec regret que vous ne donnez pas l'appui de votre nom et de votre fortune à quelques grandes entreprises : un percement de boulevard, par exemple.

— Sire, c'est pour cela que j'ai demandé une audience à Votre Majesté. On en parle déjà dans le monde financier, je ferai des merveilles ; j'ai tous les journaux de Paris à ma dévotion, mais il me faudrait encore un appui officiel.

— Eh bien, je parlerai de vous au ministre des Travaux publics.

— Oh ! ce n'est pas la peine ; il y a un moyen bien plus simple de me donner un crédit universel.

Un silence.

— Eh bien ! parlez, monsieur Mirès.

— C'est tout simple ; je demande à Votre Majesté une invitation à dîner aux Tuileries.

— Comment donc, dit Napoléon III, raillant quelque peu, un homme comme vous est de

droit invité à un dîner d'apparat aux Tuileries. Aujourd'hui, si vous voulez, car nous aurons tout justement une belle compagnie.

Mirès, rayonnant, s'inclina jusqu'à terre et promit de ne pas se faire attendre.

On se sépara; il était dix heures du matin. De dix heures du matin à six heures du soir, Mirès, se sentant grandi de cent coudées, disait à tout le monde : « Nous causerons de ceci ou de cela une autre fois, car aujourd'hui, je n'ai pas un instant : je dîne aux Tuileries. »

A la Bourse, un coulissier, qui lui en voulait, ne manqua pas l'occasion de lui dire : « Dînez-vous avec les Cent-Gardes, ou avec les gens de la maison ? »

Mirès administra un soufflet au mauvais plaisant, ce qui accentua son dîner.

Ceci n'est pas un conte. Mirès dîna aux Tuileries dans la plus belle compagnie officielle. Un aide de camp, à qui il avait prêté quelques billets de mille francs, le présenta à un mi-

nistre et à deux princes étrangers; il s'en revint ravi, et ne manqua pas de dire que l'empereur avait causé avec lui, quoique l'empereur ne lui eût pas adressé la parole.

Le lendemain, il dit à Fiorentino, après lui avoir raconté son triomphe aux Tuileries :

— Préparez vos cent louis.

— Non, car s'il n'est pas difficile d'être reçu aux Tuileries, je vous réponds qu'il est plus difficile d'être reçu chez la comtesse de Castellane, quoique le comte soit Marseillais et que vous soyez son compatriote.

— Allons donc ! je vous dis que je serai reçu partout.

II

Dans le faubourg Saint-Honoré on lisait, au-dessus d'une porte cochère, entre deux grilles, en grandes lettres dorées : « Hôtel de

Castellane. » Cela suffisait-il pour que quelqu'un pût se tromper sur la signification de ce mot qui a un double sens? Je l'ignore; toujours est-il qu'un soir, vers six heures, un homme à la figure ouverte et quelque peu effrontée, au ton impératif, avec un accent méridional des plus prononcés, entra chez le concierge de l'hôtel Castellane et demanda s'il y avait une chambre disponible pour un voyageur.

Comment le suisse ne le mit-il pas tout de suite à la porte, voilà ce que je ne sais pas.

Le comte trouva la chose plaisante, et, comme il aimait à rire :

— Si cet individu, dit-il, est de Marseille, ainsi que tout semble le faire présumer, qu'il vienne, je vais lui parler, et je crois que nous allons nous amuser. Votre rôle est de prendre au sérieux ce voyageur. Faites-le entrer.

— Monsieur, demanda le pompeux voyageur lorsqu'il fut en présence du maître de la

maison, vous est-il possible de loger aujourd'hui? et, tout d'abord, dîne-t-on à table d'hôte chez vous?

— Oui, monsieur.

— Votre heure?

— Six heures et demie.

— Ah! bagasse, j'aurai de la peine à attendre jusque-là; au moins, le menu est-il princier?

— Mais... je le crois;... en tous cas, je donnerai des ordres pour que vous soyez bien traité.

— Voilà qui va bien, capé dé Dious! Quand on arrive de l'un des premiers hôtels de Marseille, on a le droit d'être difficile; votre maison m'a fait de l'œil, et j'ai voulu vous donner la préférence.

— Très flatté, mon cher monsieur. Vous allez être conduit à votre chambre.

Le soir venu, le nouvel arrivé s'assit sans façon à table, à côté de la comtesse, une vraie grande dame, comme on sait, et lui dit sans ambages :

— Votre soupe est bien fade.

La comtesse, qui était dans le jeu, et qui, elle aussi, aimait à rire, lui répliqua :

— Si vous voulez du poivre, c'est bien simple. Epicez-vous tout à votre aise.

— Bagasse ! je vous dis que ce potage manquera toujours de montant.

Puis il se mit aussitôt à critiquer vertement les vins en racontant qu'il s'y connaissait comme pas un, puisqu'il était courtier en vins et en spiritueux.

— Tant mieux, répliqua le comte, puisque vous êtes représentant de commerce, nous ferons des affaires ensemble.

— Sandiou ! je l'espère, et dès demain nous causerons à ce sujet.

Là-dessus, le citoyen de la Cannebière se leva, affectant une allure invraisemblable de vulgarité et de sans-gêne, et s'enfuit se coucher, saluant à peine les convives.

Il n'était pas plutôt parti, que la comtesse de Castellane dit à son mari :

— Je ne vous fais pas compliment de vos compatriotes. Heureusement que tous les Marseillais ne sont pas comme celui-là.

Le lendemain matin, l'hôte de M. de Castellane réclama sa note au patron.

— Vous devez dix francs, répondit le comte.

— Allons, je vois que vous êtes raisonnable ; vous pouvez êtes sûr que je serai l'un de vos clients et que je vous enverrai de mes amis ; seulement, ne soyez pas si avare d'épices : votre cuisine ne gratte pas assez le gosier.

Puis, se transformant de ton et d'allures avec une surprenante habileté de comédien :

— Monsieur le comte de Castellane, dit-il, vous m'auriez certainement refusé votre porte si je m'étais présenté devant vous en donnant mon véritable nom ?

— Que signifie cette comédie ! s'écria le comte ; ne seriez-vous pas représentant de commerce ?

— Oui et non.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Voici : je fais de grosses affaires et je voyage, en effet, pour une Compagnie dans laquelle il faut que vous consentiez à entrer comme actionnaire.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Pas le moins du monde ; seulement, vous préférez immobiliser vos fonds dans vos châteaux. Vos mines de l'Estérel sont improductives, tout cela n'est pas sage. Bien mieux feriez-vous de venir à nous et de vous associer pour les travaux du port de la Joliette.

Et aussitôt le soi-disant représentant se lança dans la description de l'affaire à grand fracas de paroles ; et le comte, qui l'écoutait, surpris, reconnut alors, dans le courtier dont il avait espéré se moquer, le banquier Mirès.

Ceci prouve que Jules Mirès fut un grand comédien ; s'il ne fût mort trop jeune, il se serait ruiné et il aurait pu prendre un engagement au théâtre des Variétés. Car cette histoire n'est pas un conte. Il avait joué son jeu

avec beaucoup de désinvolture, au point que tout le monde s'était trouvé dupe du personnage.

De toute la fortune de Mirès il n'est rien resté, non plus que de celle de Millaud, son célèbre camarade argentier. Ils ont eu un instant les Tuileries chez eux, et leur hôtel a dépassé en luxe celui de la comtesse de Castellane ; mais tout cela ne fut qu'un feu de paille.

Mirès avait dit de sa fille : « Notre fille sera princesse. »

Oui, elle fut princesse, pour verser toutes les larmes de la déchéance.

Il serait d'ailleurs injuste de ne pas reconnaître que la fille de Mirès, devenue princesse de Polignac, fut autant princesse qu'une autre. Je crois bien qu'elle se promène aujourd'hui sur le port de la Joliette, où les Marseillais de la Cannebière devraient élever un buste à Mirès, qui a été un bon fils pour sa ville natale. Mais, pourquoi le prince de Polignac est-il mort si tôt? Celui-là fut un capi-

taine sans peur et sans reproche, tout à la fois soldat et poète. On avait, en 1830, chassé son père des Tuileries. En 1848, il pénétra dans le château, non pas pour prendre la revanche de son père, mais pour mettre de l'ordre dans le désordre révolutionnaire. A lui tout seul, il eut raison de tous les coquins qui étaient venus là pour le pillage en se montrant tête haute, l'épée à la main. Exemple à suivre !

III

Le banquier Millaud fut moins malin que Mirès. Il s'emparait aussi du gros lot, mais il dénouait les cordons de sa bourse avec plus de désinvolture. En outre, il aimait les arts, non pas pour faire sonner ses écus, mais parce qu'il se connaissait en tableaux et en marbres. Il affectait même de ne jamais causer

d'affaires, sinon dans les grands jours de hausse ou de baisse. Il avait commencé par les infiniment petits, mais il arriva bientôt à ne tenter que les affaires fabuleuses. Il nous dit, un jour, à Saint-Victor et à moi, qu'il allait faire un coup de maître et qu'il nous donnerait bientôt la croix de Jérusalem, parce qu'il rêvait d'acheter l'île de Chypre. Oui, pas plus que cela; vous voyez d'ici tous les clients de Millaud portant leur croix!

Quelques jours après, c'était en 1856, il achetait le Parc aux Princes à raison de cinq francs le mètre. C'était pour rien, car c'est bien le parc le plus charmant des alentours de Paris. Il le revendit dix francs à la Compagnie des Champs-Élysées, qui commença à bâtir sur une grande échelle dans cette solitude boisée et chantante, voisine du Bois de Boulogne. On mit tout en œuvre par des hôtels élégants pour entraîner les Parisiens jusque-là; mais le Parisien ne va jamais où on l'appelle. Les chercheurs de poétique solitude

aiment mieux se perdre plus loin dans des sites sans caractère. La Compagnie des Champs-Élysées avait eu le guignon de prendre pour directeur un coquin d'Outre-Manche qui divisa le parc en mille parcelles, et qui joua le tout au lansquenet, ce qui jeta pour longtemps un crêpe de deuil sur ce paradis retrouvé.

Ce fut là que le comte Kaszick se bâtit un hôtel de deux à trois cent mille francs, au voisinage de madame Pradier, de madame la comtesse de Loynes et quelques autres amies de la villégiature dans Paris même, devant le parc de M. de Rothschild. Le comte de Kaszick ne jouit pas longtemps de son hôtel. Un jour qu'on y faisait la fête, il eut le malheur de mettre sur un guéridon des jeux de cartes. Bien mal lui en prit, car il joua. Ce Polonais fameux avait déjà perdu sa fortune plusieurs fois, toujours par les cartes.

Il arrivait d'un exil en Sibérie avec cent mille francs dans ses poches. Il perdit bien

vite les cent mille francs. Il voulut jouer encore.

— Et l'enjeu? dit celui qui lui avait gagné les cent mille francs.

— L'enjeu! Je suis connu, je vous joue mon hôtel; vous ne pouvez pas me refuser cette revanche.

— Ça va, dit le gagnant, après avoir jeté un coup d'œil sur les salons dont l'architecture le charmait.

On joua donc l'hôtel. Ce fut bientôt fait, le Kaszick perdit encore. Il demanda sa revanche.

— Et l'enjeu? dit bien haut l'insatiable gagnant.

— L'enjeu! Je vous joue le mobilier contre vingt-cinq mille francs, car j'ai perdu l'hôtel, mais non pas le mobilier.

On donna raison à ce pauvre Kaszick. Il n'attendit pas longtemps la perte de son mobilier.

— Ce n'est pas tout, reprit-il, j'ai deux tableaux de Fragonard et deux tableaux de

Boucher. Je les joue contre cinquante mille francs.

Les tableaux étaient fort beaux. Il perdit encore la partie. Pas une émotion n'avait passé sur son visage.

— Comme dernier enjeu, dit-il à son terrible partenaire, voilà mes tapisseries des Gobelins; elles me coûtent soixante mille francs. Je vous les joue contre cinquante mille francs.

— A vos ordres, mais vous allez perdre.

— Tant mieux pour vous.

On joua ce dernier coup, tout aussi fatal que les autres au comte de Kaszick.

— Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais? lui dit un de ses amis. La Seine est tout près d'ici : j'irais me jeter à l'eau.

— Mon cher, vous n'êtes pas brave; j'en ai vu bien d'autres, moi qui ai été condamné à mort et exilé en Sibérie parce que je m'étais rappelé que j'étais Polonais.

Et il se mit à chanter la *Varsovienne*.

VII

HENRI MURGER BATTU ET CONTENT

I

Henri Murger n'était ni épique, ni théâtral ; rien en lui n'indiquait le chef de la bohème. Il ne se mettait jamais en avant, mais il dominait ses camarades par son esprit original. Vrai gamin de Paris littéraire, il était la ressource des journaux moqueurs : *le Corsaire*, *le Figaro*, *le Journal pour rire*. On aurait dû recueillir ses sarcasmes. Il lui arriva quelquefois de faire le beau parmi les grisettes, les dernières grisettes ; mais le plus souvent

il se contentait de faire de l'esprit. D'ailleurs, il n'eut jamais assez d'argent vaillant pour pouvoir éblouir son monde. Tout en ne croyant pas aux lendemains des poètes, il veillait en bénédictin, aimant la tabagie, mais aimant l'étude. Il était l'ami de tout le monde, des femmes comme des hommes. Théodore Barrière, qui mit en scène la *Vie de Bohème*, lui avait prédit d'autres succès.

Henri Murger me donna le *Bonhomme Jadis*, pour le Théâtre-Français, mais il ne me donna point sa grande comédie promise : *les Femmes du siècle*, qui promettait beaucoup de gaieté dans beaucoup d'esprit.

Tout le monde sait l'histoire de Murger avec Mimi et Musette, mais on n'a pas conté son roman d'un jour avec Hortensia, plus connue sous le nom de Zozo. Cette Zozo, très belle créature, n'était nullement parente du peintre Achille Zo, peintre distingué qui eut son heure, il y aura bientôt un demi-siècle. Cette Hortensia Zo fit quelque bruit en son beau

temps, surtout quand on parla de son départ pour Moscou, où elle faillit épouser un prince moldave. Pourquoi pas ? Elle était assez belle pour cela.

Le poète de la *Vie de Bohème* était de ceux qui croient que la poésie est inséparable du féminisme. Je ne sais pas bien s'il croyait à Dieu, mais je sais qu'il croyait à la femme. On l'a vu dans le passionisme de ses belles années, conduisant avec ses amis le chœur des filles du pays Latin. Il a aimé Mimi et Musette, mais c'est à peine s'il les reconnaissait au milieu des autres coureuses d'aventures : il prenait celle-ci, il prenait celle-là, sans bien se souvenir de les avoir aimées un jour. Je prononce le verbe aimer, au risque d'indigner les amoureux séculaires comme Pétrarque, qui n'ont jamais varié la musique de leur cœur.

Murger chantait tous les airs connus ; il ne courait pas les innocentes, mais il était le monsieur qui suit les femmes et qui leur prend le bras comme premier mot de la con-

versation. Privat d'Anglemont, Champfleury, Barbara et Armand Barthet, et ses autres camarades, qui faisaient aussi un impromptu de l'amour, s'émerveillaient de le voir si familier avec les chercheuses d'imprévu. Il les prenait partout, au café comme à la promenade, sans s'inquiéter s'il ne pâturait pas sur le bien d'autrui ; non pas qu'il jouât au donjuanisme, mais il voulait cueillir l'heure. Il était maître de ses actions, de ses fantaisies, de ses risque-tout.

II

Un soir, il entre au café Voltaire. A première vue, il est ravi par une luxuriante créature née pour mordre à beaucoup de pommes de la science. Il ne l'avait jamais vue ; il va droit à elle quoiqu'elle fût entourée de quelques étudiants bon pied, bon œil.

— Mademoiselle, lui dit-il, tout souriant et tout admiratif, il y a bien longtemps que je vous cherche.

— Pourquoi donc, monsieur?

— Parce que vous êtes belle, de la beauté que j'aime : cheveux noirs crespelés, yeux bleus grands comme des fenêtres sur le ciel, profil italien, seins surabondants, hanches opulentes.

— Chut! monsieur, je ne me suis jamais fait peindre qu'en buste.

— Oh! la, la, dit un des écouteurs aux portes, tu as posé pour la *Phryné*, de Pradier.

— Parce que c'était Pradier, et parce que le nu du marbre n'est pas nu.

— Comment, dit Murger, de l'esthétique par-dessus le marché! Mademoiselle, tu es un ange, l'ange de l'amour... Je voudrais bien faire ton bonheur.

— Eh bien!... donne-moi cinq louis!

— Comme tu y vas! Je te donnerai toute ma fortune si tu veux être ma femme pendant

vingt-quatre heures. Il est près de minuit ; demain, à pareille heure, je te rendrai à tes travaux ; mais si, pendant ces vingt-quatre heures, tu me trompes, même par la pensée, je ne te donnerai rien du tout. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Zozo la nuit et Hortensia le jour.

— Eh bien, Zozo, nous allons prendre un joli fiacre ; bonsoir, la compagnie.

On avait versé deux verres de fine champagne à ces rapides amoureux. Zozo acheva de boire son verre.

— Tiens, dit-elle en prenant celui de Murger qui était plein, bois dans mon verre, je vais boire dans le tien ; ce qui prouve que je t'adore déjà.

Et tout aussitôt Murger entraîna la demoiselle. Où allèrent-ils? Je ne le sais pas et puis cela ne nous regarde pas ; mais il paraît que la nuit se passa bien, puisque le lendemain, à peine le soleil avait-il flamboyé à leur fenêtre,

qu'ils prenaient le train de Meudon pour aller reverdir dans les bois et déjeuner au célèbre cabaret de la Ramée.

Tous les deux nageaient dans la joie ; la nature est si bonne mère pour les amoureux! Elle leur donne des canapés de mousse, des paravents de feuilles vertes, la guitare harmonieuse du merle, les chansons de la fauvette à tête noire, les parfums enivrants et vivifiants des lilas sauvages, des chèvrefeuilles et des violettes, des fraisiers et des framboisiers.

S'ils déjeunèrent gaiement et amoureusement, n'en doutez pas. Murger eût passé là toute sa journée, mais les femmes brûlent tout ce qu'elles touchent. Au bout d'une heure, Hortensia dit qu'elle voulait dîner à Saint-Germain, au *Pavillon de Henri IV*, ou à Versailles, aux *Réservoirs*, qui étaient déjà si renommés. Elle connaissait, sinon tout ce qui est beau, mais tout ce qui est bon. Ah ! celle-là ne faisait pas de la vie un Carême, — il lui fallait la fête perpétuelle.

On décida qu'on irait dîner à Versailles. Murger, non sans un peu de mélancolie, songea à la fortune promise à Hortensia. Il se dit qu'il ne serait pas bien fier lorsqu'ils reviendraient, à l'heure de l'échéance, de Versailles à Paris. Mais à la guerre comme à la guerre, à l'amour comme à l'amour. S'il avait promis sa fortune au bout des vingt-quatre heures, on sait que Zozo avait promis d'être impeccable pendant vingt-quatre heures, non seulement de fait, mais de pensée. Elle devait se contenter de Murger, de son humour, de sa gaieté.

III

Arrivés à Versailles, on se promena dans le parc, on salua d'un sourire l'if des La Vallière et l'if des Montespan. Après quoi, on alla jusqu'à l'île d'Amour, mais sans s'y arrêter ; on

revint bientôt au château pour parcourir les musées, cette page d'histoire toujours curieuse pour ceux qui savent tout, comme pour ceux qui ne savent rien.

Voilà que tout à coup, dans la galerie de portraits des dix-septième et dix-huitième siècles, on rencontra trois comédiennes du Théâtre-Français, lesquelles étaient venues pour étudier les costumes, les airs de tête et les coiffures des marquises d'il y a cent ans; c'est que ces trois comédiennes qui étaient, je crois bien, mesdemoiselles Fix, Luther et Figeac, devaient jouer bientôt les *Demoiselles de Saint-Cyr* et *Mademoiselle de Belle-Isle*. Murger sauta au cou de l'une d'elles et serra la main des deux autres, ce dont Zozo fut choquée, d'autant plus que les trois actrices la regardaient du haut de leur génie.

— Je te défends de parler à ces dames, dit Hortensia qui montait, montait, montait dans sa jalousie.

En promettant vingt-quatre heures d'amour

idéal dans la passion, elle avait demandé la même fidélité héroïque à Murger. Les yeux foudroyants de Zozo n'empêchèrent pas Murger de débiter quelques mots spirituels à ces dames.

— Si tu continues, reprit Zozo, je te plante sous l'if de mademoiselle de La Vallière.

Murger fit pourtant entendre à sa maîtresse d'un jour, y compris la nuit, que c'était l'auteur dramatique qui parlait aux comédiennes. On allait fermer les portes du musée ; elle voulut l'entraîner sans plus tarder à l'hôtel des *Réservoirs*, disant qu'elle mourait de faim.

— Eh bien ! cria à Murger la comédienne qu'il avait embrassée à première rencontre, on ne se dit pas adieu ?

Zozo voulut retenir Murger qui revenait sur ses pas ; elle le tempéra en lui disant :

— Si tu les embrasses, je t'arrache ton dernier cheveu.

Murger avait trop peu de cheveux pour ne pas y tenir. Il salua de la main chacune des

comédiennes et revint donner son bras à Hortensia.

Ils entrèrent dans le grand salon de l'hôtel des *Réservoirs*.

Voilà qu'après une première coupe de vin généreux, Murger surprend la belle Hortensia lançant des œillades à un sportsman qui venait d'arriver pompeusement en mail-coach avec un de ses amis.

— Je te défends, dit Murger à Zozo, de regarder par là ; j'exige même que tu fasses faire un demi tour à ta chaise — sinon je te prive de ma fortune.

Mais un homme n'a jamais raison d'une femme ; Hortensia continua son jeu.

— Voyons, ma belle amie, tu es incorrigible ; je connais la comédie que tu joues.

Zozo se mordit les lèvres, mais elle promit d'avoir le dernier mot : elle continua par des regards éloquents la conversation avec les sportsmen. Bien mieux, sous prétexte de copier un mot dans un journal, elle eut l'art

de glisser un billet de deux lignes dans la main du garçon, qui les servait, et qui connaissait bien ce jeu-là.

On dîna, d'ailleurs, gaiement ; Murger ne prenait pas au sérieux les menaces d'Hortensia, se disant furieuse de l'avoir vu beaucoup plus gentil avec les trois grâces de la Comédie-Française qu'il ne l'était avec elle-même. Il ne pouvait s'empêcher de vanter l'esprit de ces trois dames, qui étaient alors dans tout leur éclat de beauté et de charme.

IV

La nuit était venue, on s'en alla prendre le train à la gare de l'Ouest. Nouvelle rencontre, nouvelle jalousie. Murger voulut monter dans le même wagon que les trois actrices, mais Zozo le poussa brusquement dans un compartiment où il n'y avait personne : silence des

deux amoureux. Zozo se promettait une jolie scène qu'elle jouerait dès que le train serait lancé, d'autant plus que c'était une batailleuse ; elle se tint parole, et après une bordée d'injures, elle continua, à coups de poing, bien sentis par Murger qui pourtant éclata de rire, pour désarmer sa jalousie, en lui disant : « Continue, continue, ça me fait du bien : n'est pas battu qui veut ! »

Elle fit semblant de pleurer ; était-elle devenue amoureuse de Murger, ou bien pensait-elle à sa fortune promise ?...

Un peu avant d'arriver à la gare Saint-Lazare, il prit ainsi la parole :

— Je t'ai promis ma fortune, la voilà.

Il présenta sa bourse à Zozo.

— Tiens, lui dit-il, c'est tout ce que j'ai au monde : j'avais quatre louis ce matin. Je ne garde pas même de quoi prendre l'omnibus ; nous avons voulu être impeccables dans notre amour d'une nuit et d'un jour, mais le cœur est ainsi fait qu'il ne se contente jamais de ce

qu'il a. Ainsi, j'ai bien vu que tu me trahissais avec ces bookmakers, qui ont gâté mon dîner. Moi-même, j'ai ressenti trop de joie à notre rencontre avec les comédiennes. C'est égal, nous n'avons pas perdu notre journée. Je te donne tout ce que j'ai, mais, te le dirai-je ? cela ne vaut pas le plaisir que j'ai eu d'être battu.

Hortensia prit sans façon les 17 francs et les 3 sous qui restaient à Murger : elle l'embrassa et disparut dans l'abîme des passions.

VIII

LES COMÉDIENNES — LE ROI-SOLEIL

I

En 1856, quand je quittai le Théâtre-Français — car, ainsi que l'a dit Jules Janin — ce n'est pas le Théâtre-Français qui me quitta — j'avais vu si souvent le jeu des comédiennes dans la coulisse, ou au dehors, que je pensai qu'il y avait là une comédie à faire.

N'était-il pas curieux de mettre en scène leurs passions, que traversaient souvent les passions qu'il leur fallait jouer : le rire dans les larmes, ou les larmes dans le rire ? Combien

de fois n'oublient-elles pas l'heure de paraître devant la rampe, parce que leur cœur ne tinte pas à cette horloge-là? Combien de fois, torturées par la jalousie ou l'abandon, il leur faut rire au parterre, parce que c'est leur métier?

On pourrait croire qu'à force de jouer des douleurs factices elles deviennent insensibles aux vraies douleurs; le plus souvent, c'est tout le contraire. Les malheurs imaginaires ne font qu'aviver leurs malheurs à elles, si elles jouent un rôle gai, et n'en sont que plus tristes. C'est que le cœur ne se cuirasse jamais contre les coups de la destinée.

Je parlais de cette comédie avant de l'avoir faite et je voulais la présenter au Théâtre-Français; mais mes amis me firent comprendre que, là où j'étais la veille encore, jouant les pièces des autres, on y trouverait des allusions qui seraient mal comprises. Ce fut alors que le directeur du Vaudeville vint me proposer une fort belle prime pour jouer ma pièce. Il fut d'autant plus éloquent qu'il

me la paya séance tenante. Ce n'était pas précisément pour moi une question d'argent, mais je ne fis pas de façons pour recevoir cette prime, d'autant moins qu'une comédienne l'avait happée au passage.

On mit pour ainsi dire la pièce à l'étude avant qu'elle ne fût terminée. Lafontaine, Félix, mademoiselle Doche et mademoiselle Fargueil devaient jouer les rôles principaux. La pièce fit du bruit avant la représentation. Les actrices du Théâtre-Français s'imaginèrent qu'on allait rire à leurs dépens, ou qu'on allait révéler les secrets de la comédie, ce qui était bien loin de ma pensée. Mais M. Fould m'appela, comme le fit plus tard le comte Walewski. Achille Fould ne fut pas solennel comme le fils de Napoléon Ier, mais il fut tout aussi fâcheux. Après une heure de conversation, il me déclara que les *Comédiennes* ne seraient pas jouées. Il jouait sur les mots. La raison, c'est que ma situation dans les beaux-arts devait m'interdire tout propos malséant

sur les gens de théâtre, surtout à moi qui, six mois auparavant, étais encore directeur du Théâtre-Français. Mais la vérité était que ce ministre, qui se constituait censeur ce jour-là, était l'ami de ces dames; bien plus, il était leur amant platonique à presque toutes, et elles l'avaient plus ou moins prié de ne rien laisser passer dans les *Comédiennes* qui pût attenter à leurs vertus. C'est que les actrices veulent bien jouer tout le monde, mais ne veulent pas être déshabillées devant la rampe.

Les *Comédiennes* ont été jouées dans le Nouveau-Monde, où elles m'ont rapporté plus de droits d'auteur que si elles eussent été jouées dans l'autre monde. L'impresario, qui conduisait la troupe anglo-française, m'a envoyé un fauteuil d'orchestre qui n'a été pour moi que le *41e fauteuil*. J'ai été averti par la légation américaine à Paris de mes succès *extra muros*, mais je n'ai pas enjambé l'Océan pour me voir jouer.

II

Tout à l'heure, je disais que le comte Walewski m'avait été fâcheux : voici dans quelle circonstance. J'avais tenté de mettre au théâtre, dans une action presque tragique, les trois maîtresses de Louis XIV : Mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan et la Scarron. Je ne lus pas la pièce au Théâtre-Français, parce que, selon mes amis du comité, le directeur, qui n'était pas mon ami, déclara qu'il ne jouerait pas une pièce où Louis XIV était en scène. Il obéissait déjà au mot d'ordre du ministre. Le *Roi-Soleil* me fut très gracieusement demandé à l'Odéon, où on engagea pour le jouer trois comédiens hors ligne : Brindeau, rôle de Lauzun; Lafontaine, rôle de La Fontaine; mademoiselle Thuillier, rôle de La Vallière. Les autres rôles furent distri-

bués aux meilleurs acteurs de la troupe. Thiron jouait le rôle de Vivonne. Au bout de trois semaines, on savait la pièce, les costumes étaient taillés, on brossait les derniers décors, quand la censure mit son *veto*. J'allai voir le ministre. Quoiqu'il eût été toujours plus ou moins mon ami, il me parla du haut de Son Excellence. Je ripostai du haut de mes droits ; alors, pour me rappeler qu'il était le ministre et que je n'étais qu'un fonctionnaire des beaux-arts, il me dit :

— Nous ne pouvons pas discuter pied à pied ; commencez par me donner votre démission d'inspecteur général des beaux-arts, après quoi vous parlerez aussi haut que vous voudrez.

— Eh bien, je vous donne ma démission.

Mais au lieu de s'adoucir, Son Excellence monta dans sa colère.

— Monsieur, comment ne comprenez-vous pas que Louis XIV est trop grand pour être mis en scène sur un théâtre ?

— Pourquoi pas ? Louis XIV a dansé dans les ballets de Lulli et il n'y eut pas de roi plus théâtral.

— Eh bien ! nous, monsieur, nous avons trop le respect des grandes figures françaises pour permettre qu'on en fasse des fantoches de comédie.

— Monsieur le ministre, je ne comprends pas très bien : ne vois-je pas tous les jours Napoléon Ier livrant bataille, au cirque, avec des généraux à la solde de trente sous par soirée ? Il est vrai que les maréchaux ont quarante-cinq sous.

— Monsieur, ce n'est pas le moment de faire de l'esprit.

— Monsieur, Dieu m'en garde, je suis revenu de ces bêtises-là.

— En un mot, monsieur, Louis XIV est notre prédécesseur immédiat. C'est une question de haute politique. Il ne faut pas que la grande figure de la France moderne avant Napoléon soit ridiculisée sur la scène.

— Mais, monsieur, j'ai trop le sentiment de la vérité dans l'Histoire pour vouloir montrer Louis XIV ridicule.

— Monsieur, j'ai lu votre drame ; Louis XIV n'y joue pas toujours un beau rôle, dans son cortège de femmes.

— Je ne puis pourtant pas supprimer de son règne ni de son cœur La Vallière, Montespan, Maintenon et les autres. Selon vous, il n'y a plus de théâtre possible ; demain, vous enverrez l'ordre au Théâtre-Français de ne plus représenter *Amphitryon*, sous prétexte que Jupiter y joue un rôle.

Le ministre se leva d'un bond, comme Jupiter tonnant. Je ne fus pas du tout foudroyé, je me levai et saluai. C'était le meilleur cœur du monde, le comte Walewski, quand il ne jouait pas à l'homme d'État. Il fit quatre pas pour me reconduire. Je me retournai pour saluer une seconde fois ; alors il me tendit la main pour me prouver, peut-être, qu'il n'avait pas entendu mon dernier mot.

Je sortis très mécontent de lui et de moi : dans un mouvement de dignité, j'avais donné ma démission, ce qui n'avait pas sauvé ma pièce, de sorte que je perdais tout à la fois — fors l'honneur.

Le lendemain, le ministre m'écrivit une lettre fort gracieuse pour me dire qu'il n'acceptait pas ma démission, mais le *Roi-Soleil* n'en demeura pas moins frappé d'interdit.

IX

GENS DE THÉATRE

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN DIRECTEUR A LA MODE

I

Marc Fournier, qui fut un gai camarade, ne fut pas un ami sérieux. Il se moquait trop de tout pour ne pas rire de l'amitié, ne croyant qu'à l'amitié entre homme et femme ; mais ce gai camarade était très agréable dans le jeu de la vie. Je n'ai jamais oublié une saison enchantée que nous avons passée à Cabourg en

compagnie de la belle Maria Garcia, chez Adolphe d'Ennery, alors maire de Cabourg. Il y avait là aussi d'autres figures à la mode : par exemple, cette femme d'infiniment d'esprit, madame Des Granges, qu'on disait la fiancée de d'Ennery. Vrai titre de roman à la Walter Scott.

Durant six semaines, ce ne furent que des cavalcades sur les vagues, comme sur les chevaux : d'Ennery n'eut jamais plus d'esprit, lui qui en a eu tant à tous les quarts d'heure de sa vie. Les autres hommes et femmes lui donnaient joliment la réplique. Marc Fournier, aussi, éclatait en saillies, mais il ne fallait pas lui parler de la Porte-Saint-Martin, qui était devenue son enfer. La Porte-Saint-Martin faillit nous brouiller. C'était bien naturel; je m'étais mis en quatre pour qu'il obtînt le privilège. J'avais gentiment versé pour lui le cautionnement, car alors il y avait un cautionnement, hormis pour les théâtres gouvernés par l'État.

Grâce à Morny et à moi, voilà Marc Fournier au gouvernail. Il donne sa première représentation. J'étais convaincu qu'il m'enverrait au moins pour ce soir-là une stalle d'orchestre. Le soir, n'ayant rien reçu, je vais au théâtre et je paie une stalle un louis. Je le rencontre dans la coulisse.

— Il paraît, lui dis-je, que ton théâtre a été pris d'assaut, puisqu'il n'y avait pas de place pour moi ?

— Mais, me dit Marc Fournier en se tordant la moustache, m'as-tu jamais envoyé un fauteuil à tes premières représentations?

— Tu as raison, mon cher ami, et tu m'apprends à vivre.

A une autre première représentation de la Porte-Saint-Martin, Marc Fournier m'envoya un fauteuil que je lui retournai, car il me parut moins cher de payer ma place.

Ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de m'écrire cette lettre :

« 1857.

» Mon cher ami,

» Avez-vous gardé des relations avec votre ancien empire et pouvez-vous, à tout prix, m'y trouver un coin, ce soir, à la première représentation de Mario Uchard ? Je ne connais personne dans ce pays-là et, cependant, j'ai promis aux deux plus beaux yeux de la terre de les placer, ce soir-là, comme deux étoiles, au vieux firmament de la Comédie-Française. J'ai parié, j'ai juré, ne me déshonorez pas. Recommandez ma prière à mademoiselle Garcia, elle qui sait qu'on tente quelquefois l'impossible pour lui être agréable.

» A vous,

» Marc Fournier. »

II

Cet homme, très agréable, très amer, très jem'enfoutiste, m'était arrivé en droite ligne

de la Suisse, avec des airs de citoyen de Genève. Un peu plus, il eût mis sur ses cartes de visite : *Jean-Jacques-Marc Fournier*. Mais, celui-là, n'écrivit pas ses *Confessions*, quoiqu'il écrivît de main de maître. Il fut de la petite paroisse de l'*Artiste*, pour laquelle il collaborait beaucoup. Il jouait déjà l'homme revenu de tout, mais il n'y était pas allé. Ainsi, il le prenait de haut avec les femmes, les malmenant à tout propos. Selon lui, le mariage était un attrape-nigaud, qui donnait tout à la femme et rien à l'homme. Or, un jour, il vint me voir aux bureaux de l'*Artiste*, hôtel Pellaprat, quai Malaquais. Chose imprévue s'il en fut : il traînait gaillardement à son bras la jolie Delphine Baron qu'il avait épousée le matin même. Tous les deux étaient de belle humeur; ils venaient me prier de déjeuner avec eux au Palais-Royal, chez Véfour. Ce fut le plus beau jour de la vie pour Delphine Baron, mais ce fut un beau jour sans lendemain. Delphine Baron aurait pu, il n'y a pas

longtemps, vous donner des nouvelles de ce mariage improvisé où elle joua le rôle de celle qui pleure.

On sait la vie de Marc Fournier à la Porte-Saint-Martin. Il se fit décorer un petit atelier du plus haut goût où on le trouvait tous les soirs en bonne compagnie. Il fut renversé par la Révolution du 4 Septembre. Je le retrouvai à la fondation de la *Gazette de Paris*, qui fut pendant six mois le journal le plus spirituel et qui tomba dans la banqueroute du banquier Palissandre, lequel, selon Marc Fournier, avait mis tout le monde dedans avant d'être mis dedans lui-même.

Un trait de la vie de Palissandre, en passant. A Mazas, Palissandre demanda au directeur de lui permettre de se distraire en tenant les livres de la maison. Or, ce grand financier, condamné pour faux, commit toute une série de faux en faveur du directeur, ce qui, naturellement, mit le directeur, complètement innocent, à la porte de Mazas, ce dont Palis-

sandre mourut de chagrin. Il avait fait des faux pour rien, pour le plaisir!

III

Je l'ai dit, Marc Fournier, comme tant d'autres, a fait dans l'*Artiste* ses premières armes.

Ce journal lui doit plus d'un volume de critique alerte, fine, sensée, humoristique. Il y avait du Voltaire, du Racine et du Marc Fournier dans son esprit... Mais c'était l'inconstance même ; il se passionnait pour une heure et retombait dans le scepticisme. Il ne croyait à rien, ni aux autres, ni à lui ; il avait « l'indépendance de cœur » de Nestor Roqueplan. Il ne se rallia à aucune politique, témoin cette lettre qu'il m'écrivit en 1871 :

« Eh bien ! là, vrai, tu n'es pas très curieux de savoir ce que deviennent tes amis, mon cher philosophe!

» Si la petite cage à poulet où tu travailles, tous les matins, avec cette porte ouverte dans le dos, ne te tue pas avant l'année révolue, considère-toi comme plus fort qu'Alcide.

» Pour ma part, j'ai été bien près d'aller prendre pension chez Pluton.

» Mais arrivons à ce qui te touche.

» Je sais, qu'elle aussi, *la Gazette* est sauvée : qu'elle vivra et que tu vas naviguer dans les grandes eaux de Versailles. Tu as fait, hier, le manifeste de Périclès à Washington. Je t'ai lu avec toute l'attention du gourmet et tout l'intérêt de l'ami. Ce serait une page parfaite, si les conclusions en étaient plus nettes. Mais qui peut conclure aujourd'hui? Le monde entier n'est-il pas au seuil de l'inconnu? Ce n'est pas un mariage de raison avec la République qui refera à la France une virginité, et encore moins une fécondité — mais la loi fatale des faits l'y entraîne et il y a des courants qu'on ne remonte pas. Va donc pour la République ! Il fallait oser le dire hier, c'était

l'occasion ou jamais. Tu vois que j'ai bien mis de l'eau dans mon vin! Seulement, je le maintiens, la République en France ne sera jamais une conclusion. Il est vrai que c'en est une pour M. Thiers, et que cela lui suffit. Hurlons donc avec les loups et moquons-nous du reste.

» Tu me mets parmi tes collaborateurs et tu as raison, car je m'honorerai toujours d'être au nombre de tes amis. Mais tu me places parmi les amants de la fantaisie et de l'imprévu, et cela me chiffonne; quoique ancien directeur de théâtre, je croyais être en état d'écrire de la politique. Il n'est pas nécessaire pour cela, et tu en es la preuve, de gâcher serré comme un rédacteur des *Débats*. Crois-moi, cher ami, huit ans de *Comédie-Française* et seize ans de *Porte-Saint-Martin*, nous en ont plus appris dans l'art de gouverner l'homme que n'en eût fait un demi-siècle passé dans les ministères!

» MARC FOURNIER. »

Finissons cette petite portraiture par une des jolies lettres que Marc Fournier écrivit quelques jours avant sa mort à la très spirituelle madame de Grandfort :

« Les splendeurs de mon couchant sont telles, m'écrivait-il, que je les prends pour une aurore.

. . . .

» Voilà bien des si. C'est affaire à vous, qui êtes femme, d'y ajouter des mais... Quand je vous dis que vous êtes femme, c'est qu'on me l'affirme : moi je n'en sais rien ; je sais seulement que vous avez les plus beaux yeux du monde, et, avec ça, des ruses, des dérobements, des crochets, des tours et des détours, qui font de vous un de ces gibiers que les amateurs chassent avec un rare emportement, — jusqu'au jour où c'est le gibier lui-même qui les traque avec ce joli rire insolent qui est la fanfare de votre hallali ; voilà ce que je puis dire du mystère qui vous enveloppe,

n'étant pas de ceux à qui vous avez fait toucher du doigt la vérité.

» Où en êtes-vous comme santé ? Vous avez des bravoures de femme bien portante qui offrent mille dangers.

» Nous autres, moribonds, nous sommes bien moins en péril par ces temps extrêmes, que ceux qui se fient à leur santé...

» Je viens de passer deux nuits assis dans mon fauteuil, par suite d'un accès d'asthme ; je ne respire plus que bien juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, et encore il y a des instants où il me semble que tout va s'arrêter.

. . . .

» Quel vilain Jour de l'An ! la nuit qui vient sera la cinquième que j'aurai passée sans dormir et la plupart du temps hors de mon lit, ouvrant et fermant la bouche comme une carpe.

. . . .

» Je prenais pour l'approche des hirondelles l'arrivée pure et simple du noir suppôt de la

mort chargé spécialement d'étrangler les vieillards.

» Mes forces sont à bout... mes yeux voient double, ma main tremble... Je n'ose vous dire adieu. Je vous dis au revoir; seulement, ça ne dépend plus que de vous. »

Marc Fournier, à toute extrémité, disait sans cesse : « Nous nous obstinons à vivre et c'est bien bête, puisque la mort est du voyage. »

Il s'est « obstiné » longtemps.

C'est à Saint-Mandé qu'il mourut, chez madame Brière de Boismont, après un séjour de trois années.

Son dernier mot fut celui-ci : « Dieu! pourquoi pas? »

X

TH. BARRIÈRE, LAMBERT THIBOUST

ET L'ESCADRON VOLANT DES HONNESTES DAMES

I

On sait que Théodore Barrière était un homme de beaucoup d'esprit ; Lambert Thiboust n'en avait guère moins. Quelque peu enivrés de leurs triomphes pendant toute une période, la meilleure du second Empire, ils vivaient à plein cœur, fourrageant par-ci, fourrageant par-là, à travers les comédiennes et les courtisanes, ne sachant pas toujours le

matin avec qui ils avaient soupé la veille. Comme on racontait leurs manières de vivre devant Anna Deslions, cette demoiselle de haut style parmi les chercheuses d'aventures dit à ses quatre amoureux — car elle n'en avait jamais moins, — qu'elle voulait souper à son tour avec Théodore Barrière et Lambert Thiboust, pour bien savoir ce que c'était que l'esprit.

— Jusque-là, disait-elle, j'ai vécu avec des gentilshommes qui ne daignent pas jouer aux cliquetis des mots avec moi. Je sais bien que je suis bête, mais c'est peut-être parce que je respire dans une atmosphère de pure bêtise.

Anna parlait comme une ingrate, car elle soupait souvent avec le prince Napoléon et ses amis. Et on sait que l'on avait beaucoup d'esprit dans ce monde-là. Mais en dehors des soupers chez Esther Guimont, le prince se rappelait trop qu'il était le prince Napoléon, ce qui cassait quelquefois les ailes de l'esprit. On fit donc souper la Deslions avec

Barrière et Thiboust ; le premier, qui savait pourquoi on les invitait, dit au second :

— Si nous avons vraiment de l'esprit, cachons-le bien, soyons graves comme des diplomates, prenons un air malin, mais soyons silencieux.

Et ce qui fut dit fut fait.

— C'est donc ça des gens d'esprit ? s'écria au dessert la Barrucci, qui était de la fête.

— Oui, c'est ça, dit Barrière. Et vous, mesdames, quand on vous invite à souper, est-ce que vous vous croyez obligées de mettre sur la nappe toutes vos beautés, par exemple, ces seins magnifiques, que vos robes cachent trop, ces bras merveilleux que cache encore un ruban trop discret ?

Et Barrière continua la description.

— Enfin, dit-il en terminant, tout ce qui est la proie de vos amoureux, vous gardez ça pour la chambre à coucher. Quant à nous, nous gardons notre esprit pour ce monstre affamé qui s'appelle le Théâtre.

Anna ne savait que répliquer, trouvant que l'auteur des *Filles de marbre* et des *Faux bonshommes* parlait comme Salomon. Elle finit par jeter quelques mots.

— Je vais bien vous attraper, messieurs; je vais dire à mon prince que je veux voir en son château de Meudon une comédie qui sera faite pour moi, car vous ne refuserez pas ça à un prince charmant.

— Et ce sera bien joli, dit la Barrucci, puisque la pièce sera inspirée par Anna.

A ce moment on était au dessert, Lambert Thiboust jugea que le silence railleur de son ami avait déjà trop duré. Et le voilà parti avec toute sa verve, jetant des mots par-ci, des mots par-là, éblouissant tout le monde, jusqu'à lui-même. Barrière, brochant sur le tout, alluma son feu d'artifice. Murger et moi nous risquâmes nos chandelles romaines, si bien que la belle Anna Deslions, tout émerveillée, nous embrassa tous pour mieux exprimer son contentement. Il paraît qu'elle réembrassa Lam-

bert Thiboust, lequel d'ailleurs l'avait brûlée de ses œillades. Barrière aimait mieux les courtisanes que les comédiennes, disant que celles-ci avaient toujours l'air, dans les moments les plus pathétiques, de répéter leur rôle. Il disait, en outre, que les comédiennes ont chacune un jeu trop connu, tandis que les courtisanes ont des coups de théâtre imprévus. Je parle de celles qui méritent le surnom de Phryné, de Laïs, et autres coquines de l'antiquité.

Je ne vous ferai pas assister aux coups de théâtre imprévus dans la chambre à coucher de la belle Anna, car vous avez déjà deviné que le souper finit dans une effusion que tout Paris connut bientôt. Son amour, pendant quelques mois, fut pour Lambert Thiboust.

L'auteur dramatique dut jouer la comédie d'aventures. Si l'oreiller était doux, il n'y dormait guère en belle quiétude ; non seulement Anna était romanesque, mais elle avait une fille de chambre désordonnée qui ne mar-

quait pas bien les heures où cette « promise » devait s'appartenir. De là des quiproquos sans nombre. Elle disait à Lambert Thiboust : « N'oublie pas de venir à minuit »; mais la fille de chambre avait disposé de cette heure-là pour un prince héritier. Un autre soir, il l'attendait dans l'avant-scène du Vaudeville, tandis que la belle allait à l'Opéra avec un grand-duc de Russie.

Il arrivait que la Barrucci ou Juliette la Belle se partageaient les seigneurs, mais la Deslions était toujours l'idole ; d'ailleurs, c'était la figure des déesses olympiennes, tandis que ses amies n'avaient que la demi-beauté.

Et il fallait voir comme elle se moquait de ses amoureux, quoiqu'elle ne fût pas née railleuse. Elle avait l'art et l'énergie de la domination ; quand elle disait « je veux », on s'inclinait. Barrière disait à Lambert Thiboust :

— Oh ! si j'étais à ta place, comme j'aurais du plaisir à la rouer de coups.

Au temps même où Thiboust régnait plus ou moins, je me rappelle une petite scène au cabaret du Moulin-Rouge qui m'a bien prouvé la suprématie de cette courtisane trop célèbre.

Je vais prendre la plume de la reine de Navarre pour écrire ici quelques aventures galantes de ces dames qui jetaient leur vie aux quatre vents.

II

Un soir nous dînions nous deux Henry Murger dans le jardin du Moulin-Rouge, tout près d'Antonio Espeleta et de Caderousse. Dans cette atmosphère endiablée, nous ne devisions pas du dictionnaire des rimes, non plus que du dictionnaire de l'Académie. Une fenêtre s'ouvre au premier étage du Moulin-Rouge; nous voyons apparaître Anna Deslions

et Juliette la Belle, qui nous font signe de monter. Nous étions à moitié du dîner, on venait de nous servir un perdreau, mais nous ne fîmes pas de façon pour aller où on nous appelait.

— Elles vont se moquer de nous, dit Murger.

Il recommanda au garçon de veiller sur le perdreau. Ces dames nous attendaient la porte ouverte. On s'embrasse. Murger n'avait été à pareille fête que dans sa Bohème, mais il n'avait jamais embrassé une si belle fille qu'Anna Deslions.

— Vous allez dîner avec nous ?

Cette prière était un ordre.

— Je n'y comprends rien, dis-je ; comment êtes-vous seules ?

— Nous avons voulu dîner seules parce que les hommes nous embêtent.

— Nous ne sommes donc pas des hommes, nous ?

— Vous êtes des poètes.

Murger était aux anges. Pour moi, j'en redescendais pour y avoir été trop souvent. On se met à table ; Juliette ordonne au garçon de ne laisser entrer qui que ce soit, pas même les princes. En même temps, elle demande une bouteille de tous les vins rarissimes de la maison. On cherche sur la carte. Le sommelier arrive et déclare qu'il y a six vins introuvables ailleurs.

— Eh bien, que ces six bouteilles arrivent sur la table avec beaucoup de petits verres mousseline.

Nous ne comprenions pas. Tout alléché que fût Murger par cette promesse de vins généreux, il n'avait pas perdu de vue son perdreau. Il dit au garçon :

— Qu'on nous apporte le magnifique perdreau doré sur tranches, servi pour nous dans le jardin.

— Rassurez-vous, on vous en servira quatre ici, dit une de ces dames.

Le dîner commença. Tout est bien qui

finira bien ; mais il y eut du bruit. Après la soupe, — nous avions banni l'affreux mot « potage » de tous nos dîners, — on versa un Château-Yquem irréprochable ; mais ce qui ne nous parut pas tout à fait irréprochable, ce fut la manière de boire d'Anna et de Juliette.

Dans un des petits verres mousseline, les deux amies burent en même temps ; belles lèvres rouges, on eût dit des fraises et des framboises.

— Mais, remarqua Murger, émerveillé du spectacle, est-ce donc pour vous voir boire dans le même verre que vous nous avez appelés ?

Il avoua que c'était charmant : un joli spectacle, ces belles créatures se becquetant comme des oiseaux dans des vins inappréciables.

N'allez pas croire qu'il y eût là de la scélératesse amoureuse : c'était le jeu de la bouche et de la griserie, rien de plus. Ah ! si Andréa, leur amie, se fût trouvée là ; mais Juliette, comme Anna Deslions, se contentaient des

gamineries poétiques. Elles nous firent la grâce de nous verser du vin dans leur verre. Le tableau de ces jolies buveuses n'éveilla pas en nous d'autres voluptés, tant leur manière de boire était charmante, j'ai failli dire chaste.

La griserie les prit peu à peu ; mais, tout à coup, voilà qu'un lord célèbre et un prince russe moins célèbre ouvrirent la porte sans dire gare.

Rien ne peut vous donner l'idée de la colère soudaine qui alluma les yeux de ces dames. Vénus était métamorphosée en Junon. Ces deux messieurs avaient pourtant, à ce qu'il paraît, le droit d'entrer, puisque c'était eux qui payaient le dîner et les vins, et les robes, et tout le train du diable. C'était aussi eux qui payaient les voitures. On entendait piaffer les chevaux, car Anna et Juliette devaient aller du Moulin-Rouge à l'Opéra ; mais, disons-le tout haut à la gloire de ces dames, elles ne se soumettaient pas devant l'argent ;

aussi Anna se précipita à la porte et s'adressant au premier seigneur qui voulait entrer, elle dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Je vous défends de faire un pas de plus ; nous sommes ici chez nous, nous avons offert à dîner à deux de nos amis, et nous n'avons que faire de votre présence. »

Les deux seigneurs, qui n'étaient pas habitués à de telles rebuffades, voulurent passer le seuil ; l'un parla anglais, l'autre parla russe. Je jugeai que je devais prendre parti.

— Messieurs, dis-je d'un air bien décidé à tout, je crois qu'il y a ici violation de domicile. Nous sommes invités à dîner, nous dînerons seuls avec ces dames ; nous ne nous en irions même pas par la force des baïonnettes.

J'avais dit ce dernier mot en riant à moitié, mais sans vouloir perdre de terrain.

— Eh bien, messieurs, dit l'un des deux orateurs, nous n'avons plus qu'à constituer des témoins.

— Des témoins! s'écria Anna en éclatant de rire à la face de l'Anglais; tu sais bien que tu ne connais pas les épées, ô boxeur!

L'Anglais et le Russe tenaient bon.

— Eh bien! dit Juliette, je vais arranger les choses; je vous déclare, messieurs mes amis, que si vous vous avisez d'éterniser cette affaire, je vous ferme ma porte à tout jamais, et je suis sûre que mon amie en fera autant.

Tel était l'empire de ces deux femmes sur leurs suivants que les deux trouble-fêtes s'évanouirent comme un seul homme; l'idée de ne plus être pour rien dans la vie des deux célèbres courtisanes les mit au pas, c'est-à-dire qu'ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

J'ai cité cette historiette pour bien montrer le caractère altier de ces deux horizontales, qui se redressaient plus haut que leur vertu et qui n'obéissaient qu'à elles-mêmes.

Nous pensions, nous deux Murger, qu'il y aurait deux duels le lendemain; mais tout

furieux que fussent ces messieurs, ils se tinrent cois, dans la peur de déplaire à ces dames.

III

Je reviens à l'histoire d'Anna Deslions et de Lambert Thiboust.

Théodore Barrière était content de voir le bonheur de son ami. Il lui dit un jour :

— Si tu veux encore faire une pièce avec moi, passe-moi ta contre-marque.

— Quelle contre-marque ?

— Tu sais bien, donne-moi ton billet un jour où tu auras autre chose à faire ; voilà que je raffole de cette Anna Deslions ; si tu n'étais pas trente-six fois trompé, je ne voudrais pas chasser sur tes terres ; mais, dans l'état des choses, je veux me risquer.

— Comme tu y vas ; je ne dispose pas de la

vertu d'Anna. Enlève-la-moi si tu peux, mais je n'y prêterai pas la main.

— Alors, tu n'es pas mon ami, brisons là. Va-t'en te faire jouer tout seul.

Théodore Barrière était un paresseux, dont les passions marchaient plus vite que la volonté. Il n'aimait pas à faire le siège d'une femme, il fallait que ce fût la femme elle-même qui baissât les ponts-levis. Thiboust était plus brave à l'attaque. On sait que Thiboust mourut des suites d'une fluxion de poitrine. Ce qu'on ne sait pas, c'est l'origine de cette fluxion de poitrine. Rassurez-vous, je vais vous conter l'histoire sans y appeler les quatre médecins légendaires. Tant pis, si je conte mal.

IV

Théodore Barrière avait la prétention d'être un des sept Sages de la Grèce. Son collabora-

teur Lambert Thiboust n'avait pas la prétention d'être un des sept Sages de Paris. Barrière lui disait :

— Toi, tu as trop d'esprit pour être un Sage.

Un jour, que Thiboust avait amené Anna Deslions dans les coulisses du Vaudeville :

— Comment ? jusque-là ! murmura Barrière.

— C'est pour te voir, dit Thiboust ; ce n'est pas moi qui lui fais tourner la tête, c'est toi.

— Oui, de l'autre côté.

— Je croyais, dit la courtisane, que vous aimiez tant les *Filles de marbre !*

— Je les adore, ma belle amie, mais j'en ai peur. Il me semble que ce marbre-là, c'est le marbre du tombeau. Ne trouvez-vous pas que Thiboust a l'air de mourir d'amour pour vous ?

Or, voici comment mourut Lambert Thiboust :

Paris se métamorphose sans cesse, mais on se rappelle la célèbre maison sculptée des Champs-Élysées, n° 146. C'était une imi-

tation des façades de la Renaissance; aussi, grâce à cette façade, les appartements se louaient un beau prix, surtout aux femmes du demi-monde ; on me rencontrait de temps à autre dans l'escalier, parce que je les connaissais presque toutes ; j'aimais à les voir dans leur déshabillé, content d'étudier la femme comme le firent les philosophes grecs et les poètes latins ; d'ailleurs, je trouvais toujours des amis dans ce musée : on venait là, vers trois heures, avant d'aller au Bois.

Dans mes volumes des *Grandes Dames*, j'ai conté beaucoup d'histoires d'après nature. Victor Hugo a intitulé un volume *Choses vues*. J'aurais pu dire de mes *Grandes Dames : Choses vues et ouïes*.

Chez ces dames, qui étaient le dessous du panier de la vertu et le dessus du panier des grandes cocottes, certes on perdait son temps ; mais quel est l'ingrat qui oserait dire que c'était du temps perdu ?

Thiboust, plus gai que jamais, y trouva au

milieu de toutes ces fantasques créatures la figure de la mort. Je me trompe, c'était une nuit par la neige.

Un soir que Thiboust avait dîné chez Anna Deslions, elle le retint au coin du feu, toute ravie des contes qu'il lui débitait avec sa verve endiablée. Elle était attendue à l'Opéra ; mais à quoi bon courir les plaisirs de la vanité quand on a sous la main les joies de l'amour?

— Il fait un temps de chien à ne pas mettre un poète à la porte, dit tout à coup Thiboust, qui était allé à la fenêtre : tu n'imagines pas comme la neige tombe par majestueux flocons.

— Tant mieux, pensa la dame ; le prince ne viendra pas ce soir.

Et, prenant la main de son amant de cœur, elle lui dit : « Je te défends bien de t'en aller. »

Thiboust n'aimait pas à s'attarder trop longtemps dans les mêmes plaisirs ; mais comment ne pas accepter l'hospitalité écossaise quand il neige ?

Donc, quelques minutes après minuit,

l'amant et la maîtresse passèrent dans la chambre à coucher. Mais nul n'est maître de sa destinée, même pendant un seul jour, même pendant une seule nuit. Le prince, qu'on n'attendait plus, vint sonner à la grille.

— O mon Dieu, dit Anna Deslions, nous sommes flambés.

Le prince était dans l'antichambre, tandis que Thiboust occupait princièrement le lit de la dame, laquelle n'était pas encore couchée.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, voilà le prince : il m'apporte cinq mille francs ; il a trop d'esprit pour payer pour toi !

Ce qui voulait dire : « Va-t'en. »

Thiboust, qui n'a pas les cinq mille francs, se dévoue à la belle. En un clin d'œil il est habillé, tandis que la Deslions va faire des mamours au prince. Thiboust perd la tête à ce point qu'il descend dans le jardin par la fenêtre, sans s'apercevoir qu'il n'a pas chaussé ses bottines. Anna Deslions revient pour voir

s'il est bien parti. Elle se penche à la fenêtre pour lui souhaiter bon voyage.

— Bon voyage ! dit-elle.

— C'est bientôt dit, lui répondit-il, mais sache que j'ai oublié mes bottines ; je suis les pieds nus dans la neige jusqu'au-dessus de la cheville.

— Ah ! mon pauvre ami, je vais te jeter tes bottines.

Et, tout aussitôt, deux charmantes petites bottines tombent sur la neige.

La fenêtre se referme et voilà le plus malheureux des trois essayant de marcher avec des bottines de poupée.

Le lendemain, quand la Deslions alla chez Thiboust, elle le trouva au lit avec une fièvre terrible. La neige le prenant par les pieds l'avait déjà enveloppé dans son linceul.

V

Et Anna Deslions? Elle ne mourut pas pour avoir marché dans la neige, mais elle ne survécut pas longtemps au très aimable auteur dramatique qui ne tomba que cette fois-là de la comédie dans le drame.

La République ne porta pas bonheur à ces dames de qualité et de quantité. Elles se suivirent de près dans le royaume des morts. La première de toutes, Marguerite Bellanger, partit presque en même temps que l'Empereur pour l'autre monde, après quelques fêtes que lui donnèrent ses anciens amis. C'en était déjà fait des joies du passé. Quand on a été la maîtresse régnante, on ne veut plus descendre de son piédestal. On aime mieux mourir. Elle mourut!

Je l'avais rencontrée parmi quelques-unes

des princesses du demi-monde. « Oui, me dit-elle, on s'amuse encore, mais ce n'est plus ça. » — « Allons donc, lui répondis-je, c'est toujours ça. »

Blanche d'Antigny avait ouvert le chemin funèbre. Bientôt, elles y passèrent toutes. Cora Pearl et Léonide Leblanc firent plus de façons pour s'en aller, se retenant à l'ancien régime par les princes.

Les plus belles choses n'ont qu'un temps ; voilà pourquoi il faut cueillir l'heure. Il n'y a pas bien longtemps, après un dîner de haut style, vaisselle plate, cristaux de Baccarat, fleurs rares semées sur la nappe, une femme de beaucoup d'esprit, à qui on donnait toujours la parole sur toutes les questions galantes, portraictura en quelques traits deux de celles qui n'étaient plus là :

— Mesdames et messieurs, c'est un devoir pour moi de rappeler ici, à cette table si vivante, le souvenir de quelques-unes parmi les plus regrettées. Où êtes-vous, Barrucci, Anna

Deslions, Blanche d'Antigny, Cora Pearl, Marguerite Bellanger, Rosalie Léon, Léonide Leblanc, tant d'autres dont le portrait mérite une épitaphe dans le *campo santo* des belles pécheresses ?

Tout justement, aujourd'hui, j'ai revu chez un de mes amis les portraits de Blanche d'Antigny et de Rosalie Léon. Il y a encore des hommes qui se souviennent. Il en sera des femmes qui ont aimé ou plutôt qui ont été aimées au dix-neuvième siècle comme de celles qui sourient encore dans des cadres superbes, pour rappeler leur règne éclatant, depuis la Régence jusqu'à la Révolution. Et encore n'a-t-on pas vu beaucoup de déesses de la raison braver le tombeau par leur figure immortelle peinte par Prudhon, Greuze, Fragonard et les autres maîtres.

En ce dix-neuvième siècle, nous avons eu aussi nos peintres de comédiennes célèbres et de célèbres coquines, passez-moi ce mot, messieurs et mesdames ; n'est pas coquine qui

veut. Par exemple, Blanche d'Antigny, qui révolutionna la Russie et la France. Vous rappelez-vous cette odyssée fabuleuse de la créatrice de *Chilpéric?* — Où es-tu, Hervé? — Blanche d'Antigny, cette grande, bonne et belle fille blonde respirant la force et la santé, jetant la gaieté à pleines mains, arriva de sa province pour entrer tout droit, non pas au théâtre, mais dans une toute petite mercerie de la rue du Bac qui prenait ce titre en lettres d'or : « A la Fileuse ». De la Fileuse elle fila pour Bucarest où elle fit la grande noce, pour parler le beau style. Mais elle tomba malade et ne voulut pas mourir sans revoir Paris. Elle retrouva la vie, mais point l'argent pour habiller une si belle créature. On lui apprit la pose des lapins. Elle était si peu faite au métier de femme galante, que, selon une de ses amies, elle ne savait pas se faire payer quand venait l'heure de la séparation. C'est qu'elle dormait comme une souche et que l'amant de rencontre profitait de ce sommeil de plomb

pour filer à l'anglaise. Elle avait pourtant inventé un moyen d'avoir raison des poseurs de lapins en cousant, avant de s'endormir, leur chemise à la sienne.

Elle repartit pour la Russie, où elle recommença la grande noce. A Pétersbourg, elle fit la connaissance, style historique, de Meyenyeff, chef de la police secrète, qui fut plus tard assassiné. Il ne se contentait pas de venir chez elle pour son compte, il rabattait pour elle les grands-ducs. Mais elle gâta cette histoire si bien commencée. Un jour, dans une de ses visites chez une couturière, elle fut éblouie à la vue d'une robe merveilleuse faite pour l'impératrice. Elle saisit la robe, la jeta dans son carrosse, et fouette cocher. Ce ne fut pas tout. Le soir même, elle s'habilla de la robe merveilleuse pour aller au théâtre, et elle se plaça tout juste en face de l'impératrice qui, du premier regard, reconnut sa robe. Blanche d'Antigny croyait qu'on pouvait ainsi faire des comédies à tout propos ; mais l'impératrice

donna l'ordre d'expulser cette outrecuidante. Comme cet ordre fût donné à Meyenyeff, les choses se passèrent plus doucement que ne le voulait l'impératrice ; la courtisane n'en fut pas moins bannie à tout jamais de la Russie. Elle revint tout juste à Paris pour que le rôle de *Chilpéric* lui fut donné par Hervé. Elle emporta tous les cœurs et toutes les gaietés. Ce fut un affolement.

Et combien d'histoires étranges au théâtre ou dans l'hôtel de la d'Antigny !

Elle avait pour père le plus abominable chenapan. Il apparaissait toujours quand elle recevait des personnages. Un jour, que nous étions quinze à table à un dîner présidé par Bischoffsheim, Blanche interpella ce spirituel protecteur des femmes dont le père était fort malade : « Eh bien ! lui demanda-t-elle, comment va papa ? » Le maître d'hôtel, qui croit que Blanche parle de son père à elle, lui répond tout haut : « Oh ! madame, il est très heureux, il dîne à la cuisine. » Tableau !

VI

A celle qui contait ainsi l'épopée de Blanche d'Antigny, on demanda un croquis de Rosalie Léon qu'elle avait bien connue. Elle parla ainsi en bonne camarade :

— Rosalie Léon commença par être un enfant trouvé. Elle fut servante d'auberge à Guipavas, à côté de Brest. Elle était née pour être enlevée. Elle le fut souvent, mais son premier ravisseur était un comédien vaille que vaille qui courait les foires de province. Il l'emmena à Paris où elle joua des rôles pour rire à la Porte-Saint-Martin. De là, elle fut enlevée par tout le monde, depuis celui-ci et celui-là jusqu'au prince Demidoff, qui la consacra.

Comme Blanche d'Antigny, elle fit la grande noce en Russie, où elle rencontra un autre prince, puis un autre prince, puis le

prince W..., bien connu par ses folies amoureuses. Jamais courtisane ne fut tant aimée. Non seulement le prince l'aima avec toute la fortune de son cœur, mais il l'aima de ses 45 millions, mais il l'aima jusqu'à l'épouser, — car il l'épousa, — devant ses soixante-six domestiques. — Elle était toute petite; on disait : Il n'y en a pas. Par exemple, le jour de ses noces, comme elle s'était égarée dans les broussailles, le prince la pleurait déjà, quand elle éclata de rire tout près de lui, disant : « Je joue à cache-cache. » Le lendemain des noces, ce mari inouï posa la première pierre d'un palais qui devait dépasser en luxe le palais impérial de Pétersbourg et les Tuileries.

Elle avait joué à la Porte-Saint-Martin dans les *Sept merveilles du monde*. « La huitième merveille, lui dit le prince, ce sera ton palais en Bretagne. »

La vie de Rosalie Léon a été un perpétuel miracle.

Or, comment est-elle morte ? Elle est morte de trop de bonheur. On ne saurait trop recommander aux hommes de ne pas faire trop le bonheur des femmes.

Le bonheur ennuya mortellement Rosalie Léon. « Va-t'en, bonheur, disait-elle ; ton sourire perpétuel m'embête. » Et, pour se distraire de tant de jours filés de soie, elle se mit à boire de l'éther.

Le pays des rêves l'attira si violemment pendant des années, que le flacon d'éther était nuit et jour sur ses lèvres, à ce point qu'elle en perdit la beauté, puisque sa bouche si charmante fut d'un côté toute brûlée par l'éther.

« Voilà donc à quoi servent les millions », dit sa dernière sœur, qui vit à cette heure à Nice, dans son château ; — autre Bretonne dépaysée qui, elle aussi, mourra de bonheur.

Rosalie Léon mourut en courant le monde. Le prince, fou de douleur, la ramena couchée toute blanche dans son cercueil à son château de Kerléon.

Il ne quitta plus le château ou plutôt la chaumière russe, une autre merveille où il avait vécu avec Rosalie. Quand il se mettait à table, c'était en face du couvert de sa femme. A déjeuner, à dîner, on apportait pour la morte un bouquet à chaque service. A ce train de vie, il n'alla pas longtemps. Un jour, il se mit à table, et il mourut en regardant les fleurs.

Ainsi tout finit par des tombeaux.

XI

UN VOYAGE A EMS EN 1865

I

Rien n'est éternel sous le soleil, pas même le soleil lui-même, si j'en crois Camille Flammarion, qui vient de faire un tour par là. La bêtise humaine n'a qu'à bien se tenir. Elle périra sous le dernier fagot que brûlera le monde. Ne rions pas. Depuis Galilée, le soleil, dans son ennui d'être fixe au milieu des planètes en mouvement perpétuel, le soleil, dis-je, a trop brûlé de son charbon; aussi, commence-t-on à compter les jours de la fin

du monde, ce monde, plus affairé que jamais, perdant le sens moral et ne sachant plus à quel Dieu se vouer, tant nous avons de dieux sur la terre. Jamais on n'a été tout au travail comme aujourd'hui : c'est à qui mordra ce grain de sable qu'on veut changer en or. Aussi, que de métamorphoses ici-bas ! Il nous faut de l'argent, n'en fût-il plus au monde.

C'est surtout en voyageant qu'on s'aperçoit que tout change comme par miracle. Reconnaissez-vous l'ancien Paris? Depuis un siècle, Paris ne se reconnaît plus lui-même. Quand je rentre chez moi, j'ai toujours peur de me tromper de porte, surtout quand je reviens de voyage. Par exemple, arrivant d'Ems, ce matin, tout près de chez moi, j'ai vu qu'on démolissait l'hôtel du duc de Trévise pour bâtir à la place une de ces maisons de rapport qui ressemblent à un caravansérail, moins le pittoresque. Combien de changements sur ce petit coin de l'ancien Beaujon qui abrita tant de célébrités !

Mais ce n'est pas seulement à Paris que tout change de figure. La guerre, aussi bien que les révolutions, métamorphose les hommes et les choses. C'est ainsi qu'en traversant Ems, dans un voyage rapide, je n'ai pas retrouvé la ville des Bains comme elle était il y a un quart de siècle. C'est qu'il y a un quart de siècle, tout Paris, le Paris mondain et le Paris littéraire, était à Ems comme à Bade. J'ai eu pourtant la bonne fortune de voir cette saison quelques femmes charmantes, entre autres une célèbre comédienne qui se masquait par un pseudonyme, et la très jolie Katinka de Fehery qui, elle, avait bien raison de ne cacher ni son nom ni sa figure. Mais Ems n'en pleure pas moins ses belles années passées.

II

Ce n'était pas hier, mais les anciens souvenirs jaillissent de l'esprit avec une sève de jeunesse qui donne plus de charme au récit que la vérité toute brutale des jours intermédiaires. Le poète a dit « qu'on ne gardait en amour que le côté charmant des choses du passé ». Ne peut-on pas en dire autant des souvenirs de l'amitié ? Surtout quand cette amitié s'est épanouie dans la camaraderie littéraire.

C'était en 1865, un soir de juin. Je partis pour Ems, croyant faire le voyage tout seul ; mais, à la dernière minute, Nieuwerkerke monta dans mon compartiment en homme qui a failli manquer le train.

— Où diable allez-vous par là ?

— A Ems. Et vous ?

— Je vais à Munich, mais je m'arrêterai à Ems.

— Voilà une bonne fortune pour moi.

Et avec son cordial sourire :

— Et pour vous, n'est-ce pas ?

— Je crois bien, le hasard n'est pas trop bête.

Nieuwerkerke m'apprit qu'il avait failli monter dans un autre compartiment où il avait reconnu Hector de Callias et sa jeune femme, mais il avait eu peur de troubler les joies des nouveaux mariés; en effet, il y avait bien peu de temps que Nieuwerkerke et moi nous avions été les témoins d'Hector de Callias épousant Nina de Villars.

— Heureux mariage, dis-je à Nieuwerkerke, puisque cet homme de beaucoup d'esprit, mais de bien peu de monnaie, a épousé quatre-vingt mille livres de rente.

— Il n'en est pas plus heureux, car Nina de Villars est une merveilleuse pianiste qui se lève souvent la nuit pour tourmenter son

piano, me répondit Nieuwerkerke. En notre qualité de témoins de son mari, il nous faudra lui conseiller un autre duo la nuit.

A Cologne, dans la cathédrale, voilà que nous rencontrons du même coup Aurélien Scholl et Albéric Second avec un passe-port en bonne règle, c'est-à-dire avec chacun deux cents louis, ne doutant pas de faire sauter la banque.

Ce ne fut pas tout; en arrivant à Ems, nous aperçûmes tout de suite, dans le Kursaal, Villemessant, Hector de Callias, Nina de Villars et deux ou trois femmes de lettres.

Nieuwerkerke me demanda si c'était le moment d'aller chapitrer madame de Callias à propos de sa furia musicale.

— Voyez, dit Nieuwerkerke, ils ont l'air de boire à la coupe du bonheur.

Cette coupe du bonheur, c'était tout simplement deux petits verres de Bohême dans lesquels ils versaient tour à tour du kirsch, du vin du Rhin, de la fine champagne et autres

distractions des lèvres, dont ils abusaient outre mesure.

— Ils vont bien ! reprit Nieuwerkerke.

Nous nous approchâmes des jeunes mariés qui, après les premiers épanchements, nous offrirent de boire à cette coupe, qui renfermait l'oubli de toutes choses. C'était l'école d'Alfred de Musset.

— Ce qu'il y a de plus grave, nous dit bientôt Aurélien Schòll, c'est que Callias apprend à boire à Nina.

Oui, la pauvre grande artiste apprit « à boire » pour complaire à son mari. Lui et elle se réveillaient de loin en loin. Callias publia quelques petits volumes à la Roqueplan ; Nina de Villars s'inspira des maîtres allemands pour improviser du Wagner. Rien n'était plus triste que d'assister à cette déchéance de deux rares esprits. Nous mîmes un peu d'eau dans leur vin. Mais une fois de retour à Paris, leur intérieur fut inhabitable. Ils se cachaient l'un de l'autre pour entrer, comme

ils le disaient, dans la « griserie »... Si Hector sortait pour aller au *Figaro* ou ailleurs, Nina ne manquait pas de lui dire : « Tu reviendras. » Or, il ne revenait pas toujours. Elle l'aimait, cet inconstant, et elle le pleurait.

Çà et là, si Callias reparaissait chez lui, c'est qu'il se trompait de chemin.

Nina ouvrit une petite académie, je ne dirai pas pour boire, quoiqu'on y soupât à larges coupes. Beaucoup de jolis sonnets des premiers décadents ont jailli de cette académie comme du cerveau de Minerve.

Nous ne nous attardâmes pas longtemps devant ces épousés de la veille et ces désespérés du lendemain. A Ems, Callias eut la dignité du poète qui ne veut pas vivre aux dépens de sa femme, car, jusqu'à sa mort, il vécut des « mots de la fin » du *Figaro*.

III

Quand nous entrâmes à la salle de jeu, je reconnus bien vite Offenbach et Aubryet qui s'obstinaient avec leurs derniers louis, tandis que deux philosophes qui ne jouaient jamais, Cuvillier-Fleury et Armand de Pontmartin, étudiaient les passions du jeu sur la figure humaine.

— Vous riez de moi, leur dit tout à coup Aubryet; je m'amuse bien autrement de vous, car si j'ai, une fois par an, la fièvre des cartes, vous avez tous les jours la fièvre académique.

En effet, ces aristarques du *Journal des Débats* et de la *Gazette de France* étaient, en ce temps-là, pris du mal d'académie; leur médecin les avait envoyés à Ems pour les guérir.

A cela près, c'étaient de très aimables ca-

marades littéraires, jouant du jeu de l'esprit et ne dédaignant pas les plaisirs d'Ems.

Villemessant, « qui ne s'embêtait jamais », avait amené de Paris une femme qu'il ne connaissait pas, disant : « Il faut toujours s'embarquer avec l'inconnu, car, si j'avais connu cette dame, je ne fusse point parti ; tandis que, ne la connaissant pas, il m'est bien agréable de vivre trois semaines avec elle. A pays nouveau, femme nouvelle. »

Tout le monde ne voyage pas avec les principes de Villemessant. Et pourtant, ceci m'arriva par la force des choses.

On ne s'est jamais plus amusé aux jeux de l'amour et du hasard. De tous les pays étaient venues à Ems de belles créatures romanesques qui étaient ravies des romans en actions. J'avais connu, parmi les demi-mondaines, une très jolie dame, mademoiselle Juana — pour ne citer que son petit nom — que je rencontrai à Ems le lendemain de mon arrivée.

— Telle que vous me voyez, dit-elle, je suis

une femme enlevée ; à peine si je sais d'où je viens ; ce qui est certain, c'est que je ne sais pas où je vais.

Mademoiselle Juana m'expliqua qu'un prince en off l'avait enlevée la veille en lui disant qu'ils allaient se promener à Fontainebleau.

— Je ne sais plus ma géographie, dit-elle, mais je jugeai qu'une femme comme moi pouvait se laisser enlever jusqu'à Fontainebleau, où j'ai connu, il y a deux ou trois siècles, Diane de Poitiers.

Mademoiselle Juana trouva que Fontainebleau était bien loin. Une fois à Ems, le prince lui dit qu'elle n'était qu'à moitié chemin, puisqu'il l'emmenait à Vienne, où il était nommé secrétaire d'ambassade russe. Il avait peur de s'ennuyer là-bas, après la vie à quatre chevaux qu'il menait à Paris, depuis le Grand-Seize jusqu'à la Cascade, depuis l'avant-scène des petits théâtres jusqu'au foyer de la danse à l'Opéra.

J'étais quelque peu beaucoup affolé de la dame; aussi je lui fis une proposition inattendue.

— Si vous voulez, lui dis-je, je vous enlève à mon tour; nous n'irons ni à Vienne, ni à Fontainebleau : nous trouverons à Ems notre paradis perdu.

— Je veux bien, me dit-elle d'un air joyeux, car le prince me conte à toute heure la même histoire : il y a trop de chevaux dans ses propos. J'ai peur de m'embêter à Vienne, puisque déjà je m'embête avec lui.

— Eh bien ! c'est dit ; prenez mon bras.

Elle prit mon bras. Le prince en off cria bien haut qu'il allaît m'envoyer ses témoins, puisque je lui enlevais son secrétaire à ce secrétaire d'ambassade ; mais tout s'arrangea.

IV

On s'amusait trop à Ems pour y rien prendre au sérieux. Aussi, les eaux étaient bonnes à boire, parce qu'on était dans une atmosphère de plaisir à pied et à cheval. Les jours de pluie on se retrouvait au Kursaal, après avoir passé par la galerie des rêveurs et s'être arrêté à la boutique du savant éditeur Kirshberger, où on se racontait la gazette du jour. Est-ce la peine de dire que cet éditeur publia un recueil de contes que chacun de nous lui donna : Aurélien Scholl, Albéric Second, Wolf, Aubryet, Méry, Raoul de Navery, Arsène Houssaye, Barrière, Cuvillier-Fleury, Villemessant, Roqueplan, Pontmartin. J'en passe, et des meilleurs, parmi les bonnes plumes de Tolède.

Les naïfs buvaient jusqu'à dix verres d'eau

par jour, mais nous autres nous ne buvions que du vin du Rhin; aussi nous revînmes de là en parfaite santé, tandis que les buveurs d'eau revinrent malades.

Et il y avait longtemps que cette capitale des eaux donnait à boire à ceux qui avaient la poitrine délicate, puisque son histoire remonte à 1172. Et combien de figures illustres ont marqué là leur profil? Combien de rois? Combien de reines? Je ne veux dire en passant que quelques noms célèbres en notre siècle. Ainsi, au printemps de 1848, la duchesse d'Orléans y vint avec ses fils, tout effarouchée par la Révolution.

L'année suivante, en 1849, le comte et la comtesse de Chambord y tinrent une petite cour et reçurent la visite de tous les légitimistes en renom. Oh! les railleries de l'histoire! A la même date, descendait, au même hôtel, madame de Montijo, avec sa fille, celle qui devait être l'impératrice des Français.

Les temps sont bien changés. Aujourd'hui,

à Ems, on ne boit plus de vin du Rhin. C'est l'austérité de la mort. Voilà où mène la guerre. Mademoiselle de Montijo n'a pas prévu, hélas ! en passant à Ems, que « sa guerre », comme elle le disait, jetterait ses tristesses en cette jolie ville d'Ems qui vivait jadis de la gaieté française. Où sont les roses d'antan !

XII

ZIEM A VENISE

Un matin, je déjeunais au café Florian en compagnie de deux belles voyageuses qui, suivant elles, sont toujours parties et jamais arrivées. A côté de nous vint se placer Ziem, toujours bien accueilli partout. Quoiqu'il fût venu à Venise pour voir des Vénitiennes dans leurs gondoles, il regardait avec curiosité ces deux Parisiennes quelque peu étranges; il savait déjà que tout Venise parlait d'elles ; il se rappelait vaguement les avoir vues à Paris, mais il ne savait plus dans quel monde.

Un peintre est un peintre avant d'être un

homme. Voilà pourquoi il ne fit pas de façons. Il se présenta à brûle-pourpoint comme un compatriote de la patrie des arts.

Madame X... ne répondit pas, quoiqu'elle connût bien le peintre de Constantinople et de Venise ; mais mademoiselle *** saisit la parole au bond et riposta d'une bouche rieuse.

Ziem est un peintre charmant et un esprit original, tour à tour humoriste et philosophe, toujours artiste. C'est une des existences les plus romanesques des générations nouvelles. On peut dire que c'est le dernier romantique par l'amour du soleil et de l'Orient. Madame X... et mademoiselle *** n'étaient pas fâchées du tout d'avoir rencontré Ziem, qui pouvait si bien parler tout à la fois de Paris et de Venise. Mais le lendemain, à l'heure où il devait les retrouver sur la place Saint-Marc, pendant qu'elles émiettaient du pain aux pigeons de la République, — car les pigeons n'ont pas changé d'opinion, — Ziem avait disparu. Elles faillirent attendre. Après quoi, elles

allèrent se promener de leur pied léger, sans bien s'inquiéter du chemin, dans ce dédale aquatique. Elles se trouvèrent bientôt sur le pont du Rialto, s'arrêtant aux boutiques par désœuvrement. Elles furent tout à coup frappées de la beauté lumineuse, figure blanche, cheveux dorés, d'une belle fille de Murano, qui venait vendre des colombes à Venise.

Oui, marchande de colombes, comme dans l'antiquité, quand il y avait des marchandes d'amour.

La jeune paysanne avait dans son panier quatre paires de colombes, car c'étaient des colombes à deux fins ; on pouvait les fricasser ou les mettre dans un nid pour les exciter aux fiançailles. Sur le pas de la porte d'une boutique, madame *** reconnut les bottes à la Souvarow de l'oublieux Ziem.

— Le voilà ! dit-elle à son amie ; mais, chut ! il fait signe à la marchande de colombes.

En effet, Ziem avait déjà pris le panier et re-

gardait tour à tour les colombes et la marchande.

— Combien la paire? demanda-t-il.

— Deux lires, signor.

— Combien les huit?

— Seize lires, signor.

— La belle enfant, vous ne savez pas bien compter. Voulez-vous entrer dans ma boutique?

La marchande franchit le seuil.

Ziem, qui n'avait des yeux que pour la marchande de colombes, n'avait pas remarqué que les deux Parisiennes étaient à six pas de lui.

Quand il fut rentré dans la boutique, les deux amies s'approchèrent.

C'était une des petites boutiques de ce pont du Rialto, où des juifs se déguisent en Grecs et en Turcs pour vendre des étoffes orientales et des bijoux en or de Venise.

Ziem était-il entré dans la boutique comme le premier venu? Elles remarquèrent bientôt qu'il avait l'air d'être chez lui. Il offrait des

bijoux et des colifichets à la marchande de colombes, comme si tout ce qui était là lui appartînt.

— Est-ce que cet artiste est doublé d'un négociant? se demanda madame X... Nous allons entrer et marchander quelque chose.

— Non, non, ne troublons pas ce tête-à-tête.

Or, que disait Ziem à la marchande de colombes?

Il lui proposait de lui payer ses oiseaux seize lires si elle voulait poser seize minutes pour qu'il crayonnât sa figure.

Elle refusa net.

Il lui offrit cinq louis.

Elle refusa plus fièrement encore.

— Non, dit-elle, vous me donneriez toute votre boutique que je ne voudrais pas encore.

Ziem avait fait signe à un jeune garçon, habillé en Turc, qui se trouvait dans l'arrière-boutique.

Il lui parla à l'oreille.

— Tu vas amuser cette femme avec ses colombes, pendant le plus long temps possible. Tu lui offriras ces boucles d'oreilles d'argent et cet anneau d'or. Si elle veut être payée en monnaie, tu la feras attendre, sous prétexte d'aller chercher un billet.

Disant ces mots, Ziem passa dans l'arrière-boutique et se mit à fumer une cigarette pendant que le jeune Turc discutait avec la marchande de colombes.

Cette fille avait beau s'en défendre, elle ne pouvait secouer le charme des bijoux et des étoffes. Elle s'y laissait prendre. Elle promenait ses yeux partout avec admiration. Elle savait à peine qu'elle était belle. Elle s'imaginait que ce sont les attifets qui font la femme.

— Que je serais jolie, disait-elle, si j'avais de pareilles dentelles et de pareils bijoux !

Tout en fumant sa cigarette, Ziem, qui avait poussé la porte, prit rapidement sa palette et esquissa, à grands traits, cette adorable figure

de la marchande de colombes. Elle ne le voyait pas.

A ce moment, entrèrent nos deux amies.

Ziem ouvrit la porte de l'arrière-boutique et salua les deux Parisiennes sans quitter la palette.

— Voyez quelle belle chose je fais là, dit-il avec la foi d'un artiste dans le premier feu de l'inspiration.

— La marchande de colombes ?

— Vous l'avez donc vue? demanda Ziem surpris.

— Oui, nous l'avons admirée comme vous. Voilà la vraie Vénitienne du temps de Giorgione. Vous l'avez mise toute vivante sur votre toile.

— Ce n'est qu'une ébauche, mais il faudra bien qu'elle pose encore.

— C'est donc là votre atelier?

Ziem se mit à rire.

— Après tout, dit-il, pourquoi ne vous conterais-je pas mon stratagème? Ne savez-vous

pas que les filles de Venise n'ont jamais voulu poser pour le nu, pas même pour le décolletage? Elles posent devant l'amour et non pas devant l'art. Voilà pourquoi Titien, Giorgione, Véronèse et les autres avaient toujours une maîtresse dans leur atelier. Leur grand art était de la prendre belle. Rafaella, Violanta, Leonora ont posé presque pour tous les tableaux de ces trois grands maîtres. Aussi leurs madones et leurs courtisanes ont toujours le même type. Dans la madone, on sent l'amour profane; dans la courtisane, on sent l'amour divin. Quand je reviens à Venise, je retrouve l'Adriatique, les palais, les églises et le soleil des peintres de la Renaissance; mais comment retrouver Rafaella, Violanta et Leonora?

Et Ziem raconta qu'il avait imaginé ce qu'il appelait le miroir aux alouettes. A chaque voyage à Venise, il louait, sur le pont du Rialto, une boutique; il y répandait pour un millier de francs de fanfreluches plus tapageuses que celles des boutiques voisines, si

bien que toutes les belles filles de Venise y venaient montrer leur figure. Au bout de quinze jours, le commerce avait été si bon qu'il ne restait rien dans la boutique, ni rien dans la poche de Ziem. Mais les belles filles avaient posé sans le savoir. Ziem remportait cinquante croquis, une monnaie de nabab.

XIII

LE GÉNÉRAL SCHMITZ

ET LA COMÉDIE DES BOUQUETS

I

Je rencontrai, un soir, le général Schmitz sur le boulevard. Nous étions des camarades depuis le siège de Paris. Je ne me connaissais pas d'ami plus sûr, plus charmant, plus gai.

— Où allez-vous, général?

— J'allais à votre rencontre.

— Comment, à ma rencontre?

— Oui, je cherchais un partenaire pour dîner gaiement.

— Voilà une bonne fortune pour les Spartiates.

— Ah ! oui, vous êtes président de cette célèbre Académie qui a été instituée pour mal dîner.

— Oui, je vais vous présenter à la confrérie. Un homme qui a été si souvent au feu n'a peur de rien.

Nous voilà dans un des salons de Brébant, où toute une douzaine de Spartiates aiguisaient leurs dents sur le prochain.

— Messieurs, dis-je, j'ai l'honneur de vous présenter un nouveau Spartiate. C'est le général Schmitz, pas un mot de plus.

Pour être de la confrérie, il faut avoir été élu. Le général fut acclamé. On se mit à table. Je lui donnai la place du président. Il fut tout à la fois sérieux, vif et gai. Sérieux, quand il parlait en soldat ; enjoué et railleur, quand il parlait « des femmes ». Au dessert, il fut un peu gamin de Paris, c'est-à-dire qu'il rappela que, vers sa vingtième année, il avait

connu tous les comiques des théâtres parisiens. Ceux qui n'avaient pas vu Arnal, Ravel, Lassouche et tous les éclats de rire d'autrefois, les virent passer par la figure du général qui, tout en les rappelant par la voix et par le geste, les imita à ce point qu'il montrait les originaux eux-mêmes. Aussi fut-il fêté par tout le monde.

Au dîner suivant, il nous conta, lui qui avait été chef d'état-major de Trochu, tous les dessous du siège de Paris. Tout le monde aurait voulu prendre une plume et marquer ces pages d'histoire intime dans le cadre effrayant que nous faisaient les Prussiens.

Et chaque fois que Schmitz vint dîner avec nous, ce fut une bonne fortune pour ceux qui savent écouter. Or, ceux qui savent écouter sont ceux qui parlent bien.

Schmitz fut l'âme du vrai soldat français, soldat à la Henri IV, avec le triple talent. Son héroïsme à Malakoff et à Magenta fut légendaire. Parmi ses quatorze campagnes, il ne

faut pas oublier sa vaillance en Chine, où il brava tant de fois la mort. Mais dans le métier militaire, il ne badinait pas. Le comte Maurice d'Hérisson, dans ses amusants *Souvenirs d'un officier d'ordonnance*, le met en scène à ce point de vue, sous un très véridique aspect. Il avait connu Schmitz en Chine, où ce ce dernier avait déjà servi comme chef d'état-major général ; il le retrouve à Paris pendant le siège, et il nous le montre « mangeant sur son bureau, à côté de son encrier », qu'il ne quittait guère, car rarement on vit travailleur aussi obstiné pour une tâche aussi ingrate qu'effrayante.

Quelle différence, en effet, avec cette campagne de Chine dont il avait assuré le succès en grande partie ! A Pékin, il avait réglé les destinées de la troupe régulière. A Paris, il lui fallait s'occuper d'une armée qui existait trop peu et, en même temps, comprimer une émeute dont les éléments existaient trop. Combattre le Prussien et réprimer la Com-

mune, telle fut l'œuvre de Schmitz. Elle est de nature à glorifier son nom. Schmitz mourut trop tôt.

Il y avait un brave comme lui à enterrer. Tête nue, il l'accompagna en tenant un des cordons du poêle. Il rentra chez lui tout frissonnant. Il avait rencontré la mort, qui est du cortège de toutes les fêtes funéraires. Il est beau de mourir sur le champ de bataille, mais on meurt bien partout quand on est le général Schmitz, fils d'un général et père de quatre officiers. Un de ces quatre braves, mort au Tonkin, ne semble-t-il pas être parti avant lui pour lui faire le salut militaire dans l'autre monde ?

S'il me fallait tracer l'épitaphe du général Schmitz, j'écrirais : « Soldat brave entre les plus braves, homme charmant entre les plus charmants. »

II

Pendant le siège de Paris, nous avons dîné deux ou trois fois ensemble chez deux comédiennes religieusement dévouées aux blessés : Sarah Bernhardt et Marie Colombier. Malgré les horreurs du siège, il y eut un jour de l'an. Ce matin-là, on porta je ne sais combien de bouquets pour la générale Schmitz, qui eût mieux aimé un éléphant ou même un perroquet, ce qui eût été un régal, car, à l'hôtel du gouverneur de Paris, on mangeait du cheval comme partout.

Schmitz envoya le plus beau de ces bouquets, avec sa carte dans les fleurs, à Marie Colombier, chez qui il devait dîner avec moi ce soir-là. Colombier trouva le bouquet superbe, mais elle n'aperçut pas la carte du général. Un de ses amoureux, qui se trouvait

chez elle, ayant remarqué le joli bouquet, le lui demanda pour l'envoyer à sa cousine. La cousine avait un autre cousin capitaine, qui s'empara du bouquet en s'écriant : « Voilà mon affaire. Je vais offrir ce bouquet à madame la générale Schmitz. » Le tour fut joué.

La générale respira une seconde fois le même bouquet, mais, tout à coup, elle se piqua le nez à une carte. C'était la carte du général. Elle prit la carte et le bouquet et elle alla trouver le général dans son cabinet :

— Quel est donc ce mystère ? — Comment, tu m'envoies des bouquets maintenant ?

— Pourquoi pas ? dit le général en éclatant de rire.

III

Pendant ce lugubre siège de Paris, le général Schmitz vint un jour déjeuner avec

moi, Charles Coligny, Ricord et le duc d'Acquaviva, célèbre ambassadeur de deux puissances formidables : le roi de Monaco et la République de Saint-Marin. Notre très frugal déjeuner, un déjeuner en deuil, comme on disait alors, fut troublé deux fois. J'avais une ambulance où Ricord venait tous les deux jours pour les soldats blessés. A peine étions-nous à table, une ambulancière descendit vers nous.

— Il faudrait que M. Ricord montât un instant, car le n° 8 va mourir.

— Comment, il va mourir ? il allait beaucoup mieux hier ; je lui ai donné sa feuille de route.

— C'est vrai, mais il avait peur de se faire tuer aux avant-postes, il a mieux aimé se tuer lui-même.

En effet, l'ambulancière parlait juste. Ce lâche soldat, au milieu de tant de vaillants hommes, avait mieux aimé s'empoisonner avec du tabac que d'affronter le feu des Prussiens.

On a parlé des gourmands pendant le siège; mais tout n'était qu'illusion, car le meilleur menu des délicats se composait de quelques oiseaux rares achetés au Jardin des Plantes.

Faut-il que je m'indigne encore des calomnies lancées contre moi? Témoin cette lettre à Aurélien Scholl, qu'un journal a rappelée ces jours-ci :

« Maurice d'Hérisson, aussi vaillant par la plume que par l'épée, voudrait bien me faire passer pour un gourmand, mais je ne passerai pas.

» Il nous accuse, toi, Ricord et moi, d'avoir mangé tous les perroquets du Jardin d'Acclimatation. Nous n'avions pas besoin de cela pour répéter les bêtises humaines; mais la vérité c'est que nous avons été bons camarades avec nos amis affamés; nous n'avions acheté les perroquets et les perruches que pour les offrir en des déjeuners qui étaient de vrais déjeuners de corps où tu trompais la faim des

autres à force d'esprit. Demande plutôt au général Schmitz, au général Monselet, deux survivants de la famine, car combien en sont morts, comme Théophile Gautier, hélas !

« Ton ami,

« Arsène Houssaye. »

Pourquoi ne pas imprimer ici cette autre lettre qui appartient aux archives du siège :

« Monsieur Charles Monselet prie monsieur Arsène Houssaye de lui faire l'honneur de dîner avec lui chez l'historien du *41e fauteuil*, avenue Friedland, n° 49. »

On n'a pas besoin de dire que Charles Monselet ne manqua pas à son invitation.

XIV

QUELQUES PHYSIONOMIES D'ANTAN

I

Les journaux sont rédigés au jour le jour, sans espoir de lendemain. Pourquoi un vrai journaliste ne donnerait-il pas, tous les ans, quatre pages, format du *Gaulois* et du *Temps*, constituant l'histoire de l'année littéraire, non pas pour rappeler le livre médiocre de Fréron, où le cœur humain n'a jamais battu, mais bien pour rappeler le journal de Grimm et de Diderot ?

Papier, que me veux-tu ?

Il y a des journaux qu'on imprime à des

« cent milliers » d'exemplaires ; voilà qui est bien, comme informations quotidiennes : mais qu'en reste-t-il ? Aujourd'hui, la première vertu de l'écrivain doit être la concision. Vive le journal qui ne paraîtrait que quatre fois l'an ! — un numéro par saison. Et il serait malaisé de tout dire en ces quatre grandes pages ! Un tel journal n'oserait point paraître pour débiter des niaiseries philosophiques, littéraires et chronicales.

Nous avions autrefois parlé de ce journal avec Méry, Gozlan, Gavarni, Théophile Gautier et Roger de Beauvoir. Nous avions marqué les colonnes destinées à la philosophie, à la politique, à l'histoire, aux romans, à la poésie, et à la gazette des modes, qu'il ne faut jamais oublier, puisque les modes sont le sourire de toutes les fêtes.

Théo soutenait que quatre pages, c'était beaucoup, ce qui fit dire à Méry que dans un tel journal, il y aurait encore de la place pour le paradoxe.

La fatalité, qui met sa main partout, ne permit pas que ce journal vînt au monde. Vous en jugerez, si je vous donne le nom de quatre rédacteurs de haute volée qui moururent coup sur coup, et dont la mort jeta un vrai deuil dans le monde littéraire. En effet, Paris, la France, le monde perdirent, en même temps, Méry, Gozlan, Gavarni, Roger de Beauvoir, et remarquez, en passant, que ces quatre esprits d'élite moururent jeunes encore, eux qui n'avaient que de bonnes raisons pour vivre et bien vivre.

On n'imagine pas comme ces morts se suivant de près attristèrent le monde littéraire.

On était en 1866. Quand l'année finit, me trouvant seul avec Théo pour relire l'oraison funèbre de ces amis si tôt disparus, nous nous demandâmes ce que serait devenu notre journal *saisonnal* qui devait tout dire. Et nous nous mîmes à esquisser les quatre saisons, selon notre dessein.

Me permettrez-vous de me souvenir par-

devant vous, amis lecteurs, des choses parisiennes de ce temps-là qui eussent trouvé leur place dans le premier numéro de la grande gazette ?

II

Léon Gozlan est mort, en pleine luxuriance de fruit mûr. Le soleil dorait ses vignes, les vents d'équinoxe effeuillaient déjà ses forêts, mais l'oiseau chantait encore sur les ramures touffues. Il est mort ! pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas mesuré ses forces dans le combat, ce rude combat de la vie où presque tous nous sommes frappés avant l'âge. Tout gai philosophe qu'il était, Léon Gozlan avait ses heures d'angoisses, ses heures de travail obstiné : le dirai-je ? ses heures de découragement.

Frédéric Soulié avec les *Mémoires du Diable*, Eugène Sue avec les *Mystères de Pa-*

ris, Alexandre Dumas avec *Monte-Cristo* et les *Trois Mousquetaires*, avaient eu leur heure de triomphe, qui remplit le cœur de l'artiste et lui fait croire en lui. Mais Léon Gozlan, pas plus que Balzac, n'avait entendu retentir autour de lui les voix bruyantes du succès ; il avait ses admirateurs, mais c'est à peine si les échos sympathiques venaient frapper jusqu'à son oreille. Une fois, pourtant, le soir de la première représentation de la *Main droite et la Main gauche*, il était rentré chez lui bras dessus bras dessous avec la Renommée ; voilà pourquoi depuis il s'obstinait avec un rare talent et un rare malheur aux bravos du théâtre. Il voulait faire une grande œuvre, mais l'obstacle qui se jette à travers toutes les destinées le condamnait à émietter son génie dramatique. Il changeait son louis d'or en pièces de cent sous. Aussi que de luttes ! que de drames commencés ! que de comédies inachevées ! Il faut avoir été directeur de théâtre pour savoir avec quelle fièvre

et quelle amertume il reprenait vingt fois un manuscrit condamné, en s'écriant comme André Chénier : « Il y avait pourtant quelque chose là! » Oui, il y avait quelque chose là! Voilà pourquoi Léon Gozlan survivra. Et son nom ira plus loin que ses œuvres, comme il en est de Fontenelle, de Duclos, de Chamfort; je ne parle pas de Rivarol, qui ne savait pas conter. Léon Gozlan aura été un conteur merveilleux, moitié Saadi, moitié Voltaire, l'esprit féerique des Orientaux dans la raison amère et railleuse des Parisiens.

Et ses meilleurs contes ne sont pas toujours ceux qu'il écrivait. Quel charme et quelle fête c'était de l'entendre à quelque table bien peuplée, où son beau rire illuminait tous les convives ! Il était si vif et si brillant qu'il donnait de l'esprit jusqu'à ceux qui n'en avaient pas. Madame la marquise de Païva, de qui Gozlan était un familier, a porté un crêpe à ses cheveux blonds le jour où elle pendit la crémaillère de son petit palais des Mille et une Nuits.

Ce sera une étrange physionomie que celle de Léon Gozlan pour les historiens littéraires. Ils auront beau descendre dans les spirales du passé, ils ne trouveront jamais l'histoire de sa vie. Certes, celui-là n'habitait pas une maison de verre, quoiqu'il pût montrer vaillamment toutes ses actions, car c'était le plus galant homme du monde. Mais il avait horreur du moi ; il eût volontiers supprimé son corps pour n'avoir que les passions de l'esprit. Il vécut plus de trente-cinq ans, célèbre dans les lettres, emporté par les images de sa fantaisie.

On le voyait passer rapide partout, dans la rue, au foyer du théâtre, dans les coulisses. Il ne s'arrêtait que pour montrer sa bienveillance et sa raillerie tout à la fois, car nul n'était à un si haut degré bienveillant et railleur.

Comme Soulié, comme Balzac, il est mort par le cœur, plus découragé qu'il ne le disait. La France fait si bon marché de ceux qui la charment et qui la maintiennent la reine des

nations ! Elle devrait pourtant songer que son épée c'est bien un peu la plume de ses penseurs. Léon Gozlan n'était pas de l'Académie; Léon Gozlan habitait un cinquième étage; Léon Gozlan n'avait même pas le luxe du temps perdu.

Il est mort en pleine lutte, ce rare écrivain, qui croyait à l'aurore éternelle. Nul n'a recueilli sa dernière pensée ; la fatalité a voulu cacher la mort de celui qui avait voulu cacher sa vie.

La veille de sa mort, il rencontra son ami Roqueplan : — « Où allez-vous si tard, Gozlan ? — Je vais mourir. » Roqueplan crut que Gozlan raillait, mais le lendemain il était mort.

III

Grâce à un curieux, — un prince fainéant — j'allai vers ce temps-là au Palais de Justice, où

se donnait la comédie des filles galantes.

La sixième chambre était, comme par miracle, un salon très brillant. On n'y coudoyait que des gens « comme il faut ». Etait-ce pour ces dames ou pour cet orateur déjà à la mode qu'on appelait Gambetta ?

Gambetta !

Oui, déjà Gambetta. Mais ce n'était pas encore le foudre de guerre qui allait galvaniser toutes les forces vives de la nation. Il commençait bien d'ailleurs, puisqu'il défendait les jolis vices de son temps. Pour lui, c'était toujours la faute du gouvernement si les jolies filles tombaient dans l'abîme du mal. Il trouvait même des paroles de charité pour une de ses clientes, proxénète de « bonne maison, » et parlant dans sa plaidoirie de l'escadron volant de jolies filles qui venaient déposer comme témoins, il s'écriait : « Elles arrivent non pas en troupe, mais en caravane ! »

Cependant, nous étions entrés ; — non pas sans beaucoup de peine, car la sixième

chambre est publique, mais on n'y peut jamais pénétrer.

Le spectacle était fort coquet et fort imprévu, car c'était à l'heure où trente et une demoiselles pimpantes et jalouses déposaient à tour de rôle sur les vertus de quelques douairières du vice, qui avaient été leur trait d'union dans certaines affaires diurnes et nocturnes. Ces demoiselles, qui forment l'élite de l'escadron volant de la gaieté parisienne, venaient débiter leur petit compliment avec une placidité adorable. Il semblait, en vérité, qu'elles fussent à une représentation extraordinaire.

— Votre profession ? demandait le président à une des blondes héroïnes, mademoiselle Élisa Callaud.

— Artiste dramatique.

A une autre :

— Artiste dramatique.

A une troisième :

— Artiste dramatique.

A toutes :

— Artiste dramatique.

Où commence, où finit le théâtre pour les femmes ? Pour mademoiselle Brohan, il commence à la Comédie de Molière. Pour mademoiselle ***, il finit dans la figuration des Bouffes-Parisiens, — à moins qu'il ne finisse à Mabille ou sur le bord du lac. Le théâtre est partout à Paris, pour les femmes qui veulent se mettre en scène. L'une de ces demoiselles, cependant, répondit : « Femme entretenue », de la même voix qu'elle eût dit : « Couturière », ou « Marchande de modes. »

— A la bonne heure, dit un avocat dans la coulisse ; celle-là dit la vérité.

Eh bien ! les autres n'avaient-elles pas raison de ne pas faire parade d'une orgueilleuse effronterie ?

Pareillement, quelques-unes n'ont pas livré leur vrai nom, semblables en cela à ces femmes du monde qui vont au bal de l'Opéra sous la protection d'un loup. Que si vous

voulez, à la façon de La Bruyère, étudier les mœurs du siècle sur le langage du temps, écoutez parler ces dames.

Mademoiselle Marigny, 20 ans :

D. — Votre état ?

R. — Femme entretenue.

Le témoin répond avec franchise que la femme Strausach lui a fourni une toilette somptueuse et l'a menée en voiture chez un monsieur.

La prévenue. — C'est par hasard que je me suis trouvée là avec ma voiture.

Me Lachaud. — Le témoin a acheté partout de riches toilettes, des bijoux, et c'est le monsieur majeur, trop majeur, qui paye. Il faut donc alors poursuivre tous les marchands qui lui ont vendu.

M. le substitut. — Il a été question d'une robe de 1,500 francs !

Mademoiselle Caroline de Marsala a logé chez madame Strausach, qui s'est vantée d'avoir tiré de la misère mademoiselle Ma-

rigny, en lui faisant connaître un vieux monsieur, et qui a montré à mademoiselle Caroline la fameuse robe de 1,500 francs. « Elle me disait toujours : « Il faut faire de l'argent et jeter les amants de cœur par la fenêtre. » Elle m'engageait à aller à Bruxelles chez une dame Cécile, qui me ferait faire beaucoup d'affaires. (!) »

Femme Strausach. — Je ne connais pas cette dame Cécile ; j'ai à Bruxelles mon avocat qui fait mes affaires ; il y a beaucoup de femmes qui sont là et qui me doivent de l'argent.

D. — L'instruction vous représentait comme faisant de l'exportation.

R. — Jamais !

D. (*Au témoin.*) — Ne vous a-t-elle pas présenté à la femme Valentin ?

R. — Oui, et celle-ci m'a dit qu'elle me ferait connaître madame Balabaud, qui me serait très utile ; mais elle s'est servie d'expressions tellement grossières que je n'ai pas voulu faire d'affaires avec elle.

Mademoiselle Marie-Sophie Lowendal, artiste dramatique, est absente. Il résulte de sa déposition, lue par M. le substitut, que la femme Strausach l'engageait à plus de luxe et lui a loué un appartement au prix de 16,000 francs par an ; elle lui a aussi vendu des toilettes pour 7,000 francs. Mademoiselle Lowendal s'étant trouvée en retard de deux mois, la prévenue l'a mise à la porte. Et toutes ainsi, mesdemoiselles Athalie Manvoy, Léontine Massin, Constance Viollat, Mathilde Henz, Morosini, Courtois, Victorine Lemoine, Cécile Robbin, Delphine de Trois-Etoiles, Valentine Eybard, Laurence de Cerney, Marie Ives, Anne de Hautchamp. J'en passe, et des meilleures, car quelques-unes ont eu l'art d'être à Bade, à Spa et ailleurs. Je serai aussi discret que celles-là.

Dans toute cette longue scène de mœurs, présidée avec un grand tact par M. Cassemiche, ces demoiselles ont beaucoup prononcé le mot : Affaires. C'est surtout dans ces

affaires-là qu'on peut dire : « Les affaires, c'est l'argent des autres. »

IV

— Tout cela est fort joli, me dit le prince, mais où sont les Aspasies et les Phrynés ? car nous n'en avons vu que la menue monnaie.

Le prince me conduisit au Bois, pour voir la haute comédie en plein vent. A peine au spectacle, je n'eus que le temps de me jeter dans une contre-allée. Une amazone, lancée comme une flèche, avait failli m'écraser. Mais si vite qu'elle fût passée, j'eus encore le loisir de reconnaître une des plus ravissantes blondes, une des écuyères les plus hardies qui fussent à Paris ou ailleurs, je dirais même l'écuyère la plus hardie et la blonde la plus ravissante qui fût, si je n'eusse aperçu une autre amazone,

également blonde, également jolie, madame Michaëlis.

Et successivement, je vis passer le tourbillon des beautés parisiennes : madame de Païva, dont la chevelure luttait d'éclat avec le soleil : premier grand prix de peinture ; madame Marguerite Bellanger, deuxième grand prix de peinture ; Lady Laure Jackson, troisième grand prix de peinture ; madame Blanche Colbert qui était belle depuis quinze ans ; madame Duverger, qui était belle depuis vingt ans : une deuxième édition de ce phénomène connu dans l'histoire sous le nom de Ninon de Lenclos ; mesdames Anna Deslions, Adèle Courtois, Léonie Pedozzi, Julia Barrucci, Céleste Beauregard, Victorine de Courtois, Marie Derville, l'élite de ces dames, en un mot. Ah ! combien d'étoiles nouvelles depuis l'an passé !

Ce n'est pas tout. Ce jour-là, au Bois, les théâtres avaient envoyé des députations nombreuses. Le drame coudoyait la comédie, le chant rivalisait avec la danse ; elles y étaient

toutes, celles qu'on admire le soir à grand renfort de lorgnettes, quand le lustre est en feu et quand la rampe flamboie. Madame Lauters et madame Marie Cabel échangeaient en passant un petit salut amical. Mademoiselle Damersu faisait arrêter sa voiture et montait dans le coupé de mademoiselle Riquier. Mademoiselle Rosati et madame Ferraris se souriaient, deux rivales cependant ! En revanche, mademoiselle Judith ne souriait pas à mademoiselle Augustine Brohan. Madame Doche souriait à sa sœur, mademoiselle Plunkett. Madame Arnould-Plessis se souriait à elle-même et elle avait raison.

Mais c'en est assez. On a pensé qu'il serait curieux de revivre un instant dans la vie galante d'il y a trente ans.

Moralité :

Il n'y en a point.

XV

PARIS QUI S'EN VA

I

Paris s'en va ! Les grandes maisons des Compagnies d'assurances nous font, au jour le jour, un Paris uniforme tout à fait ennemi de l'art et du pittoresque ; le vieux Paris qui nous souriait par toutes ses physionomies variées tombe tous les jours dans l'abîme des regrets. Où es-tu, Paris de mes vingt ans, qui me parlais encore du moyen âge, de la Renaissance, du style Louis XIII et du style Louis XVI ? C'était les mille faces de l'archi-

tecture, chaque maison avait son caractère tour à tour grandiose et familier. Il n'y a plus de familier que les boutiques, il n'y a plus de grandiose que les monuments.

Il est à craindre que, d'ici à peu de temps, on ne supprime les monuments pour bâtir, comme en Amérique, pays du progrès s'il en fut, des maisons à dix-huit étages. Ma plume est toute irritée contre cette métamorphose de Paris. Ceci me fait penser à bien des sacrilèges, à commencer par la démolition d'un chef-d'œuvre d'architecture antique, la maison pompéienne du prince Napoléon, qu'on pouvait conserver pour moins que rien : un billet de cinq cent mille francs. On avait là tout un musée pompéien, avec des peintures murales de Gérômes, de Cabanel et de quelques autres. En vain j'ai sonné la cloche d'alarme pour avertir nos édiles. A côté du palais pompéien, il fallait conserver la maison turque de Jules de Lesseps, ce curieux qui avait enfermé l'Orient avenue Montaigne.

A côté de lui, c'était le château gothique du comte de Quinsonas, une merveille de ce style devenu si rare. Tout cela est tombé sous le marteau des démolisseurs. Et combien d'autres charmantes demeures qui renfermaient la poésie en action !

Ainsi fut le palais romain de madame Emile de Girardin, qui recevait là tout Paris, quelquefois même Emile de Girardin. Balzac disait : « Il y a dans ce palais tant d'esprit, à certaines heures de fête, que j'ai toujours peur de voir sauter les colonnes et le fronton. » On allait de là au palais de la princesse Mathilde ; le même esprit, plus souvent renouvelé.

Dans l'avenue des Champs-Elysées, il ne reste plus que la maison Louis XVI du comte Roger du Nord. Dieu veuille qu'on ne la vende pas à quelque Compagnie d'assurances, comme on a vendu cette belle maison d'à côté, bâtie dans le style de la Renaissance, avec les cent et une figures sculptées dans la

pierre. Cette maison qui a abrité des femmes célèbres par leur beauté comme Anna Deslions, et son groupe chatoyant. On ne s'y ennuyait pas. C'est surtout la façade de cette maison qu'il faut regretter. Une autre façade du même style, mais moins ornementée, dans les Champs-Elysées, vient de tomber aussi sous la pioche brutale, pour faire place à une de ces éternelles demeures sans style et sans caractère.

La ville de Bruxelles se rebâtit aussi, mais comme elle entend bien mieux l'architecture contemporaine, avec ses saillies et ses ornementations ! C'est là que Paris devrait prendre des leçons, non seulement pour bâtir, mais pour conserver tout ce qui est beau à la curiosité des voyageurs comme des Parisiens.

Les utilitaires disent que nous avons le palais de l'Industrie. Je m'étais indigné contre le plan des architectes ; on n'en a pas moins élevé ce monument incroyable qui indique

un nouvel ordre d'architecture, l'ordre qui fait pleurer les pierres au lieu de les faire sourire; voilà comment on désapprend le grand art.

Cette avenue des Champs-Elysées s'est attristée de jour en jour.

Le comte Hennekel nous menace d'enlever, pierre par pierre, en Silésie où dort du sommeil éternel la marquise de Paiva, le merveilleux hôtel de l'avenue des Champs-Elysées.

Ce bijou style renaissance est une fête pour les yeux, au dedans plus encore qu'au dehors. Tous les beaux esprits du temps y ont fondé l'académie de la marquise, poètes et peintres ont dîné là le vendredi et le dimanche.

Où est le Château des Fleurs, où régnait Métra en son meilleur temps? Disparu aussi l'Hippodrome. Mais le vrai sacrilège, c'est la démolition du palais pompéien.

II

Le prince Napoléon, qui était né artiste et prince, s'était amusé à bâtir à Paris une maison pompéienne comme il se fût amusé à écrire un livre.

Au lieu d'avoir sa maison romaine à Pompéi, il avait voulu l'avoir à Paris, avenue Montaigne. On sait avec quelle passion il avait fait une réalité de son rêve. Avec quelle impatience napoléonienne il donnait le feu sacré aux ouvriers de la pierre et du marbre, aux décorateurs, aux peintres et aux sculpteurs !

L'œuvre resplendit bientôt sous le soleil, qui n'était pas tout à fait le soleil de Pompéi. Tout Paris a été en procession devant cette restitution si savante de la maison de Diomède.

A Pompéi, devenue romaine et devenue impériale, la vie privée était sacrifiée à la vie politique. On y continuait le forum jusque dans l'atrium. L'atrium était la patrie publique des habitations pompéiennes ; c'est là que Diomède, ou Salluste, ou Pansa recevaient leurs hôtes, leurs amis, leurs clients. En revanche, c'était la plus décorée de toutes les salles ; on y voyait les portraits des ancêtres, les titres de renommée des aïeux, les illustrations familiales ou glorieuses.

Aussi le prince Napoléon, qui a construit le palais pompéien de Paris, avait-il réuni dans l'atrium les images en peinture et en sculpture de la famille Bonaparte.

Nul portrait n'y était voilé. Pompéi cachait ses femmes. A Paris, on ne cache pas ses femmes de peur que les voisins ne cachent les leurs.

On sait que le prince Napoléon avait bâti le palais pompéien avec un rare sentiment de l'architecture romaine et de l'art antique. Il y

donna des fêtes à ses amis. On y joua la comédie. Ce fut le rendez-vous du tout-Paris de la Cour et du tout-Paris des arts.

Les invitations du prince étaient bien plus recherchées que celles de l'Empereur, parce qu'il se moquait du monde officiel quand le monde officiel était ennuyeux ; ainsi il n'invitait jamais que trois ou quatre ministres, sénateurs et députés ; les artistes et les gens de lettres du dessus du panier étaient heureux de se rencontrer là, comme ils se rencontraient au château de Meudon, dans une hospitalité toute cordiale. Le prince était toujours charmant, spirituel, abandonné, mais sans abdiquer la dignité impériale.

On ne dira certes pas qu'il donnait des fêtes comme tout le monde. Dans ses dîners, au Palais-Royal, au château de Meudon, au palais pompéien et ailleurs, il y avait toujours le ragoût de l'imprévu : convives, festins, comédies.

A la cour, l'Empereur était obligé envers

tous les hauts personnages de l'Etat ; mais combien de non-valeurs dans les hommes politiques qui ont, par hasard, escaladé le pouvoir et qui ne seront jamais ni des hommes d'esprit ni des hommes de bonne compagnie! Tandis que le prince Napoléon, qui n'était obligé à rien, fermait hautement sa porte à tous les courtisans et à tous ceux que le génie et l'esprit n'avaient pas frappés d'une auréole. La princesse Mathilde lui avait donné l'exemple ; mais il n'était pas de ceux qui prennent des leçons ; d'ailleurs, la princesse était moins farouche encore contre les non-valeurs, tantôt pour complaire à l'Empereur, tantôt à l'Impératrice.

C'était donc une faveur non pareille que d'être en familiarité avec le prince Napoléon, car, hormis pour les grandes réceptions, la liste d'or n'était pas longue ; on peut dire que chaque nom rayonnait.

III

Une des plus belles fêtes données au palais pompéien fut la répétition de la *Femme de Diomède* et du *Joueur de Flûte*, où l'on vit en scène, entre autres comédiens : Théophile Gautier, Emile Augier, Madeleine Brohan, Samson, Got, mademoiselle Favart. Nous eûmes vraiment l'illusion du théâtre antique dans son plus beau caractère. Ce fut un enthousiasme inouï. Les spectatrices votèrent des actions de grâces toutes romaines à celui qui, réédifiant un palais pompéien à Paris, donnait le spectacle de l'art antique dans le plus pur sentiment de la vérité.

Vrai jeu de prince impérial. Aussi, quand toutes les dames remercièrent l'amphitryon, elles demandèrent à revêtir le péplum et à signer un engagement pour le théâtre du pa-

lais pompéien. Il fut convenu ce soir-là que j'écrirais, avec Théophile Gautier, une comédie antique, les *Danseuses d'Herculanum*.

Quand mourut le roi Jérôme, le prince retourna au Palais-Royal et ne vint plus que de loin en loin au palais pompéien. Un jour, le palais fut affiché pour être vendu au plus offrant et dernier enchérisseur. Pourquoi ce caprice?

La vérité, c'est que le prince était agacé par la calomnie. On l'accusait de passer souvent la nuit dans la chambre à coucher tout enmiroitée du pavillon. On accusait aussi l'Empereur d'en avoir la clef.

Le bruit de cette vente fut une surprise et une tristesse chez tous les amis du prince. Jules de Lesseps me vint voir un matin et me proposa de l'acheter à nous deux. Nous allâmes le visiter en acheteurs, de la cave au grenier; mais nous n'avions pas franchi le seuil que le voisin du prince, le comte de Quisonnas, nous dit que lui aussi songeait à

acheter ce chef-d'œuvre; bientôt, le marquis Costa de Beauregard parla d'y mettre une enchère, le baron de Soubeyran voulut y mordre aussi. Ce fut M. de Quisonnas qui fut adjudicataire pour nous tous : le mobilier fut vendu quelques jours après, moins le beau sphinx en marbre, que me donna le prince; nous rachetâmes tout ce qui était beau, c'est-à-dire presque tout, y compris les statues et les bustes.

Ci-gît le palais pompéien.

IV

La jolie montagne de Beaujon est bien dépoétisée. Un ancien a dit que chaque coin de terre avait son heure. Cette heure, pour Beaujon, carillonne gaiement de 1840 à 1870, trente années où le cœur de Paris battait à triple sonnerie. Lord Byron et Chateaubriand

avaient passé par Beaujon, comme pour y répandre le parfum de jeunesse éternelle. Quand je bâtis là mon nid, il n'y avait que sept ou huit habitations, mais quels habitants! Rue Lord-Byron, Théophile Gautier et Rosa Bonheur. Au pied de la montagne, sur les Champs-Élysées, M. et madame de Girardin; rue de Balzac, Balzac lui-même; rue Chateaubriand, Béranger et Lisette. Tout à côté, Lamennais. Quelle moisson de souvenirs!

Je demeurais moi-même rue Chateaubriand, dans l'hôtel gothique, trop gothique du comte de Lancosme-Brêves. Plus d'une fois, le matin, j'allai déjeuner chez Béranger avec Lamennais. Ce pauvre Béranger, qui n'avait que deux mille livres de rente, accueillait chaque jour je ne sais combien de solliciteurs, qui pour être sénateur, qui pour être bibliothécaire, qui pour avoir cent sous, car Béranger était infatigable pour les autres. Et comme on abusait de cette bonté d'âme!

Rue de Beaujon, il y avait aussi le peintre

Gigoux et le peintre Gudin, surnommé l'Amiral pour ses marines. Il était fastueux et recevait tout Paris au château Beaujon, aujourd'hui à madame Salomon de Rothschild. Ce fut dans les jardins du château que Nieuwerkerke tua à moitié d'un coup de poing un coquin qui avait frappé une femme. Lui-même avait son atelier rue Lamennais. Ce fut là que le comte d'Orsay sculpta les bustes de quelques-uns de ses amis dont j'étais.

Tout contre la maison de Morny, lequel n'en conservait pas moins, au bas des Champs-Élysées, sa niche à Fidèle, — cet infidèle. — Un peu plus loin, la comtesse d'Agout allumait la lampe de Daniel Stern pour écrire ses pages plus ou moins philosophiques, plus ou moins romanesques, au clair de lune de la baronne de Staël. On s'ennuyait chez elle. Là aussi vivait la comtesse de L. K..., surnommée l'as de pique, dont Emile de Girardin était l'ami. Une nuit qu'il s'attardait, le mari sonna contre son habitude, car il avait ailleurs

un as de cœur : « O mon Dieu ! s'écria Girardin tout désespéré, je suis sûr qu'on vient me chercher parce que les machines de l'imprimerie ont sauté ! » Ce qui peint bien le fameux publiciste, toujours plus préoccupé de son journal que de tout le reste.

Rue de Beaujon, il y avait aussi le duc de Brunswick, célèbre à plus d'un titre par son hôtel rose, ses maîtresses brunes ou rousses, et son voyage en ballon. On sait qu'il avait été si malade à son premier voyage à Londres que, ne voulant pas reprendre la mer, il était revenu d'Angleterre en ballon.

Je pourrais parler des jolies vendangeuses qui, en 1852, vendangèrent mon arpent de vignes qui allait de la rue Chateaubriand à la rue Lord-Byron. Rachel dominait ce groupe de belles comédiennes qui ne s'étaient jamais trouvées à de pareilles vendanges.

Nous avions encore à Beaujon : Dickens, qui y passa deux hivers ; Anna Deslions, la Barrucci, Juliette Beau, Esther Guimond. Ces

quatre dames du jeu de cartes de la haute fashion recevaient la meilleure société, — côté des hommes, — des princes du sang, comme Jérôme Bonaparte, des ambassadeurs, comme le prince de Metternich ou le commandeur Nigra.

M. de Balzac n'a pas vécu longtemps dans sa jolie maisonnette de jardinier, mais madame de Balzac y a vécu plus d'un quart de siècle.

C'était tout ce qui restait du temps de M. Beaujon, de ce château style rococo, peintures de Boucher.

La maisonnette de Balzac fût demeurée dans le parc une des plus rares curiosités de Paris. Je regrette qu'elle ait été démolie. Lehmann, qui demeurait en face, en avait gardé un joli croquis. Les trois peintres Giraud, qui étaient du voisinage, en avaient eux-mêmes dessiné le profil ; mais cela se retrouvera-t-il ?

Où sont toutes ces figures ? C'est vainement

que je les évoque. Je ne vois plus même leurs ombres. Mais un passant me serre la main, un obstiné habitant de Beaujon; c'est Jean Gigoux, qui porte gaiement ses quatre-vingt-huit ans.

« Eh bien, me dit-il, c'est aujourd'hui dimanche, on se croise les bras. »

Il ajoute gaiement :

« Quand il fait nuit, car j'ai peint jusqu'au soir; j'espère bien peindre encore une douzaine d'années, ce qui me donnera cent ans, comme mon maître Titien. »

Gigoux est déjà le plus ancien monument de Beaujon.

XVI

DE FÉLIX PYAT ET DE JULES VALLÈS

I

Il y a des gens qui s'imaginent que tous les Parisiens respirent le même air, le même esprit, la même passion. Mais combien de mondes à Paris ! Non pas qu'ils soient séparés par des murailles de la Chine; au contraire, tout est dans tout. Le malin touche l'imbécile, la drôlesse coudoie la femme impeccable, le royaliste donne la main à l'intransigeant, la faubourienne prend le pas sur la duchesse, le

marquis de Rochefort passe sa couronne à M. Chesnelong.

Je venais de déjeuner chez une ci-devant majesté ; j'ai quitté la table pour aller saluer un membre de la Commune que la mort a couché dans le tombeau. Eh bien, chez Jules Vallès, c'était le tout-Paris comme chez la grande dame, mais un autre tout-Paris.

Et ici je m'insurge contre ce mot : le *tout-Paris*.

Le matin, on lit dans les journaux : « Tout Paris était là. » Pourquoi tout Paris ? parce qu'il y avait une vingtaine d'hommes et de femmes à la mode à une messe de mariage ou à un enterrement. Or, ceux qui n'y étaient pas étaient donc à Pontoise ?

Ainsi, beaucoup de mondains et de mondaines n'étaient pas chez Jules Vallès au départ du convoi ; ce qui n'empêche que Paris était là, le Paris de Catilina, du Père Duchesne et de Vallès.

II

Noblesse oblige : Comme président de la Société des Gens de lettres, c'était mon devoir de tendre la main à ceux qui venaient et de saluer ceux qui s'en allaient, sans jamais m'inquiéter de leur drapeau.

Pour moi, il n'y a, d'ailleurs, qu'un drapeau : celui de la République des lettres. N'est-ce pas sous son ombre que se font toutes les révolutions pacifiques, c'est-à-dire fécondes?

Et puis si les heureux de Paris allaient tendre la main au peuple qui se mutine aux jours de misère sur le mont Aventin, devant le portique du temple de la Liberté, ils apaiseraient bien des colères et bien des douleurs.

Je suis donc allé au convoi de Jules Vallès. Nous nous étions vus çà et là, surtout chez

Emile de Girardin. Il m'avait offert les *Réfractaires;* j'avais répondu par je ne sais quel volume, mais je n'étais pas quitte.

Il y avait tant de monde — apôtres et curieux — qu'il était impossible d'entrer dans la maison. On fût plus facilement entré chez Marie de Médicis qui demeure en face ; car le Luxembourg était désert. Mais comme il y a un cabaret dans la maison, je me fis une trouée.

Me voilà dans l'escalier :

Un membre de la Commune se précipite vers moi et me tend la main :

— Bonjour, citoyen. Me reconnaissez-vous? Nous étions à la même barricade.

— Je crois que vous vous trompez.

— Mais vous êtes Félix Pyat ?

— Je ne suis que son ami.

Je monte, je monte encore sans qué les portes s'ouvrent. Je sonne au quatrième étage.

— N'est-ce pas ici l'appartement de Jules Vallès ?

O illusion de la gloire !

— Je ne connais pas, dit la cuisinière.

Je descends au troisième. Je sonne. Autre cordon bleu.

— Jules Vallès ?

— Je ne connais pas.

Mais un enfant survient, qui crie de sa voix claire :

— Dépêchez-vous. C'est au-dessous. Il va partir.

Au second étage, je sonne. Un ami du mort paraît.

— Monsieur, me dit-il, on ne peut plus entrer.

On n'avait ouvert qu'aux membres de la Commune.

Je présente ma carte et je passe sans avoir passé par la Commune.

Me voilà en face du cercueil. La mort jette avec cruauté la nuit sur les assembleurs de rayons et de nuages.

Vallès n'est pas mort dans sa maison. Son

médecin a voulu lui donner une dernière illusion en l'amenant chez lui. Tout l'ameublement est sens dessus dessous. Je remarque une belle pendule du temps de l'Empire, représentant une muse éplorée, style Prudhon et Chaudet. La tristesse parle sur tous les visages. Vingt journaux sont épars sur les tables et sur les fauteuils, comme autant d'oraisons funèbres.

III

Félix Pyat me reconnaît et me tend la main, tout en me rappelant les belles années de la jeunesse. Nous nous étions à peine entrevus depuis 1848. Quelle mémoire en cette tête toute pleine de tant de choses ! Il me parle de ma critique du *Chiffonnier*.

— Comment pouvez-vous vous souvenir de si loin ? lui dis-je.

— C'est qu'en analysant le caractère de mon

style vous me l'avez révélé à moi-même. Ne disiez-vous pas cette chose flatteuse : que j'écrivais comme Rembrandt peignait, concentrant toute la lumière sur les physionomies et répandant l'ombre sur tout le reste ?

— Vous avez continué, mon cher ami. On ferait un beau livre de vos *Portraits*.

Survient un jeune journaliste qui nous regarde tous les deux, étonné.

— Quels rudes hommes on faisait dans votre temps !

— C'est bien naturel, répondis-je. Nos mères avaient le diable au corps, car elles ont été bercées sur les fortes mamelles de la Révolution et de l'Empire.

Le journaliste indiscret demanda à Pyat :

— Combien de printemps, citoyen ?

— Soixante-quatorze hivers, répond Félix Pyat.

— Et encore, dis-je, les années d'exil comptent double.

— Je crois bien ! s'écrie Félix Pyat, surtout dans un pays comme l'Angleterre, où l'hiver finit le 30 juin pour recommencer le 1er juillet.

— Pourquoi, vous qui avez tant de soleil dans l'esprit, ne vous êtes-vous pas exilé en Italie ?

— Vous ne vous rappelez donc pas que l'Italie et l'Espagne m'ont mis à la porte ? Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas être resté à Paris, puisque aussi bien je n'ai quitté Paris qu'un an après la Commune.

— Et on vous a accusé d'être parti le premier !

— Que voulez-vous? C'est la légende.

— L'histoire, dis-je, c'est que je vous ai rencontré, en 1871, au concert des Champs-Elysées quand on vous croyait bien loin. Voilà votre manière de vous cacher.

Félix Pyat fut, en sa jeunesse, surnommé le Lucius Verus des malcontents. Il avait bien la tête de l'empereur romain ; mais il fut plutôt un Gracque par ses hautaines revendica-

tions. Au fond, c'était un Romain oublié dans les Gaules.

Malcontent de quoi? Il ne manquait ni d'amis ni de femmes. Sa première discorde avec Jules Janin fut, je crois bien, une question de femme. On pourrait le demander à la marquise de la Carte, si elle n'était morte il n'y a pas longtemps.

Il avait beaucoup de talent et pas mal d'argent. Pourquoi cette rébellion contre une société qui l'acclamait au théâtre, comme en lisant ses livres? C'est qu'on naît content ou malcontent.

Ceci me rappelle le mot de Voltaire : « L'homme doit être content. — De quoi ? »

IV

Des cris mille fois répétés de « Vive la Commune ! » retentirent comme un flux impétueux.

— Entendez-vous ? dit Régère, la Commune est réhabilitée.

— Oui, répondit Félix Pyat, mais elle n'est pas restaurée !

Ce mot frappait juste, car on parlait près de nous de Dereure, un autre membre de la Commune, qui vit vaillamment avec trois francs par jour en faisant des souliers.

Et pourtant, grâce aux cris de la rue, il croyait encore à la souveraineté de la Commune.

— Nous sommes toujours le gouvernement de Paris.

Félix Pyat hocha la tête :

— Oui, répondit-il, à peu près comme Louis XVII était roi de France.

Un tout jeune homme, encore imberbe, entra dans le cercle des barbes blanches.

— La Commune a été trop douce. Il fallait promener la guillotine sur la place de la Concorde.

— Pour que ce fût mieux encore la place de la Concorde !

— Du sang? s'écria Pyat avec dignité. Que diriez-vous au bout d'un an si on vous saignait tous les huit jours? C'est pourtant ainsi que les quatre médecins ont traité la France. Depuis un siècle, du sang, toujours du sang. Voilà pourquoi la France n'en peut mais. Plus de sang par la guerre, plus de sang par la Révolution.

Ici, une très belle apostrophe de l'auteur du *Chiffonnier* contre la Terreur rouge et contre la Terreur blanche. On sait comme chaque mot marque en tombant de ses lèvres. Il ne procède que par aphorismes : sa phrase

est un éclair et une lame, quand il écrit comme quand il parle.

Après avoir apaisé ses amis politiques, il revint à la littérature et à ses théories sur l'art de dire. Il regretta de n'être pas né au temps de la République romaine, moins encore pour la République que pour la langue de Caton.

— Ah ! la langue latine, s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est la langue républicaine ! tandis que la langue française est la langue des cours et des ambassades. Articles, possessifs, démonstratifs, relatifs, il y a trop de laquais dans cette langue-là !

Quel regret pour les écrivains qui, comme Rabelais, aiment la *substantifique moelle* de la langue française, que Félix Pyat n'ait pas professé au Collège de France au lieu de professer aux barricades !

V

Vallès aussi est un maître dans l'art d'écrire. Il a été à l'école de Félix Pyat ; il procède par coups d'épée, par coups de couteau, par coups de poing. Sa plume n'a pas de caresses. Pour se régaler avec lui, il faut aimer le poivre de Cayenne. Il ne fait pas porter la queue de sa phrase par un nègre, mais il traite souvent les blancs comme les planteurs traitent les noirs. Il est âpre et sauvage ; mais on cueille à son arbre des fruits rafraîchissants dans leur amertume. Il met trop d'acide sur sa gravure à l'emporte-pièce ; mais au moins il marque profondément son empreinte.

L'empreinte ! là est l'écrivain. Les copies passent, les originaux restent.

Vallès dit de Jacques Vingtras : « C'était un homme de théâtre. » Il le peint spectateur d'un

duel, regrettant de n'être pas blessé pour avoir un plus beau rôle, « pour tâter la place qu'a fouillée l'épée, pour tourner sa tête sur son cou, » comme fait le premier rôle dans les beaux moments des mélodrames.

Voilà Vallès. Il a eu son duel avec la société, il a tourné sa tête dans les grandes scènes du drame, mais il est mort du duel.

En peignant sa figure, Jules Vallès a peint son style :

« J'ai la tête taillée comme à coups de serpe, les pommettes qui avancent et les mâchoires aussi, les dents aiguës comme celles d'un chien. J'ai du chien. J'ai aussi de la toupie le teint jaune comme du buis. Mes yeux? des morceaux de charbon neuf. »

Ceux qui ont parlé sur la tombe de Vallès ont un peu mieux parlé qu'on ne fait à la tribune.

Le citoyen Longuet — je ne veux pas l'offenser en l'appelant monsieur — a crânement dit : « La Commune a été le premier

portrait authentique, campé en pleine lumière, du Paris insurrectionnel dont nos pères ne connurent que la silhouette entrevue à la lueur des révolutions. »

Après quoi il a dit que ce qui survivrait de Vallès ce ne sont pas ses livres, ce sont ses actions. Eh bien, le citoyen Longuet s'est trompé. La France est trop femme, trop grande dame pour se rappeler le bien ou le mal qu'on lui fait. Elle ne se souvient que de ceux qui l'ont amusée. Voltaire lui-même serait peut-être oublié pour son admirable *Dictionnaire philosophique*, s'il n'avait pas écrit ses admirables *Contes*.

XVII

NIEUWERKERKE

I

Ce fut plus qu'un gentilhomme du monde des arts, un curieux ou un dilettante : ce fut un véritable artiste. Son air de grand seigneur lui nuisait, bien qu'au fond il fût bon prince et bon diable, et qu'il se laissât aller à toutes les fantaisies, à toutes les audaces, à toutes les envolées. Sans trop le vouloir, il fut toujours du coin des femmes, parce que les femmes des Champs-Elysées, comme celles du faubourg Saint-Germain, l'emprisonnaient

dans leurs coquetteries. C'est qu'il était beau entre les beaux, lui qui ne fit jamais le beau, mais qui ne dédaignait pas les privilèges que la nature lui avait donnés. Quand il entrait dans un salon, il semblait que toute la lumière rayonnât de sa personne. Ah ! celui-là aurait bien joué le Roi-Soleil, sans la perruque in-folio. Il avait des cheveux noirs, mais, comme les bruns du Nord, la blancheur aristocratique de sa carnation éclatait. Avec cela des yeux d'enfer, ayant le bleu miroitant des lacs d'Italie. Des dents gourmandes, des mains royales, des pieds qui ne semblaient pas de taille à porter son corps. Les railleurs disaient : « C'est un cent-garde descendu des Tuileries, » ce qui ne l'offensait pas. Mais il y avait cette différence que Nieuwerkerke renfermait une intelligence d'élite, toujours avivée par les flammes de l'art. Les nabots de la sculpture lui voulaient nier de savoir toucher le marbre en lui donnant la vie ; mais il leur a répondu par des œuvres de maître.

Il était impossible de trouver un meilleur surintendant des beaux-arts. Il semblait qu'il succédât sans interrègne au marquis de Marigny. Très clairvoyant et très généreux, on pourrait citer de lui de beaux traits de charité ; plus d'une fois, quand l'argent manquait pour une commande à un artiste pauvre, il y allait de sa bourse. Mais nul ne le savait, tant il faisait bien les choses. Et, certes, il ne s'était pas enrichi à gouverner les beaux-arts. S'il avait quelque fortune, c'était grâce à sa collection d'armes qu'il vendit dix fois ce qu'elle lui avait coûté ; il gagna aussi quelques poignées d'or en vendant avec une plus-value de plus de moitié son petit hôtel du parc Monceau. Ainsi vont les choses de ce monde. Il avait bâti cet hôtel pour s'y réfugier le cas échéant. Mais, après la révolution, qui lui prit son titre de sénateur et de surintendant, il jugea que sa personnalité n'avait plus ses grands droits de cité en France. Surintendant et sénateur, il allait de pair à compagnon avec les

hommes d'État. On pouvait dire même qu'il était plus qu'un ministre. Il ne voulut pas être humilié par les nouveaux venus qui, certes, n'étaient pas à sa hauteur. C'était d'une noble fierté. Voilà pourquoi il s'exila en Italie, à la villa Cattajola, tout près de Lucques, non loin de Florence, dont il adorait les chefs-d'œuvre, vivant dans le souvenir de ses amis. C'est là que je devais le revoir cet hiver. Me permettra-t-on de donner ici une de ses dernières lettres pour prouver notre amitié, qui datait de 1844 :

« Mon cher Houssaye,

» J'ai lu, de la première à la dernière ligne, vos *Confessions, souvenir d'un demi-siècle.* C'est tout ce qu'il y a de plus amusant, de plus spirituel, de plus intéressant. Étant votre contemporain, j'ai connu la plupart des gens et vu une grande partie des choses dont vous parlez.

» Je crois bien que vous avez, quelquefois,

suppléé par votre esprit à celui des autres. Mais il me semble que tout y est aussi vrai que possible. Il m'eût été agréable de continuer à retrouver, dans quatre autres volumes faisant suite aux quatre premiers, le plaisir que j'ai éprouvé.

» Vous m'avez fait revivre au milieu de personnes que j'ai, ou connues, ou aimées, et m'avez rajeuni de ces cinquante années que vous avez si bien racontées.

» Vous êtes souvent malin sans être jamais méchant, ce qui est bien rare quand on passe tant de gens et tant de choses en revue. Merci donc, pour le plaisir que je vous dois, et croyez toujours à ma vieille amitié.

» NIEUWERKERKE. »

II

Le malheur des hommes du pouvoir et des grands de ce monde, c'est de n'être pas aimés

par les gavroches de la littérature et des arts. Nieuwerkerke grand seigneur nuisait à Nieuwerkerke artiste. J'ai vu ceci : un critique à l'exposition de 1855 regarde un buste de femme. « Voilà un beau marbre, » dit-il. Mais, tout à coup, voyant le nom de Nieuwerkerke : « Oh ! la, la ! c'est de Nieuwerkerke ! » — C'est dans cet esprit-là que MM. les jurés lui firent l'aumône d'une troisième médaille. Les journalistes et les biographes ne lui furent pas moins amers, ne lui pardonnant ni son titre de comte, ni son titre de surintendant. Ces messieurs trouvaient étrange que ce Hollandais — lui qui était bien Français — se trouvât ainsi habiter le Louvre comme un roi de France, et, pourtant, Dieu sait s'il les accueillait en bon camarade ! Les ambassadeurs et les ministres n'étaient pas reçus par un meilleur sourire.

On lui reprochait tout. D'une part, on disait qu'il prenait un sculpteur pour faire ses bustes et, d'autre part, on disait que ses bustes

étaient mauvais, ce qui n'était pas logique, car il avait bien assez d'esprit, s'il ne faisait pas ses bustes lui-même, pour les donner à faire à un sculpteur de talent.

III

On lui reprochait aussi son nom étranger, disant que puisque sa grand'mère était bien connue à Paris sous le nom de comtesse de Neuvéglise, il avait tort d'avoir retraduit son nom en hollandais.

Quand Nieuwerkerke montra à l'Empereur le buste de l'Impératrice, qui n'était encore que comtesse de Téba, Napoléon III déclara bien haut que l'œuvre du très gracieux sculpteur serait le buste officiel de l'Impératrice. Ce buste est le portrait d'une belle fille plus encore que celui d'une souveraine : la couronne l'a surprise. C'est la comtesse de Téba

que Nieuwerkerke avait voulu faire : c'est l'Impératrice qui sortit de ses mains. On a fait bien des bustes de l'Impératrice, mais le ciseau n'a plus été qu'un courtisan dans les mains des sculpteurs. Nieuwerkerke était de la Cour, mais il n'était pas courtisan, surtout en face du marbre. Il a sculpté d'autres bustes charmants avec le sentiment de la vérité, tout en donnant à la figure cette lumière idéale qui est la vie du marbre.

IV

Nieuwerkerke me conta ainsi l'histoire de sa statue de Guillaume le Taciturne. La duchesse de Gramont, chez qui nous nous sommes souvent rencontrés avec d'Orsay et Guiche, lui dit un jour : « Vous ne savez pas, mon cher Nieuwerkerke, à qui j'ai rêvé cette nuit? — Ma chère duchesse, je n'oserais pas dire que c'est

à moi. — Vous pouvez le dire. Hier j'ai reçu une lettre du roi de Hollande, où il me parlait de Guillaume le Taciturne. Cette nuit, cette figure légendaire m'a frappée dans mon sommeil ; il passait à cheval devant moi et s'arrêtait pour me saluer. Tout à coup, le cheval et l'homme se changèrent en statue équestre. Or, la statue était de vous, vous y mettiez le dernier coup de pouce. »

Nieuwerkerke remercia la duchesse de faire un rêve où il était si bien en scène. Elle lui dit : « Pourquoi ne feriez-vous pas cette œuvre-là ? — Parce que je ne suis pas un grand sculpteur. — Qui sait ! c'est l'œuvre qui fait l'artiste. »

Rentré dans son atelier, Nieuwerkerke se mit à faire une maquette réussie à ce point que Marochetti, son maître, lui dit qu'on ne pouvait pas mieux travailler en Italie ni en France.

Et voilà Nieuwerkerke parti pour La Haye. Il présente sa maquette au Roi, qui en est

ravi, et dit au sculpteur : Eh bien ! mon cher comte, je vous commande la statue en marbre ou en bronze. »

Je demandai un jour à Nieuwerkerke pourquoi il n'avait pas sculpté son buste, lui qui avait la tête fière et souriante des artistes de la Renaissance.

— Mon cher ami, me dit-il, la première année de mon mariage, j'ai fait un buste de moi, et je crois qu'il était crânement enlevé dans le vrai caractère de ma figure. Quand il fut coulé en plâtre pour le donner au praticien qui devait le sculpter en marbre, je pris ma femme par le bras et je la conduisis à mon atelier : « Oh ! le beau buste ! » s'écria-t-elle en entrant. Elle s'approcha du plâtre et murmura en me regardant : « Qui est-ce ? » Je n'avais qu'une réponse à faire, je fis sauter le plâtre en vingt morceaux.

V

J'ai dit déjà : Académus fonda la première académie dans son jardin ; Conrart fonda l'Académie française dans sa chambre à coucher ; le comte de Nieuwerkerke fonda une Académie universelle dans le palais du Louvre. C'était en 1855, quand il fut nommé directeur des musées et qu'il prit pied au milieu des chefs-d'œuvre. Qui ne se rappelle ses merveilleux vendredis, qui ont fait dire à l'Empereur : « La Cour n'est pas aux Tuileries, elle est au Louvre. » En effet, toutes les gloires modernes irradiaient en ces fêtes de l'intelligence, illustrées par les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'art. « Mais cela manque de femmes, disait Nieuwerkerke à l'Empereur. — Mon cher Nieuwerkerke,

ne vous plaignez pas ; les femmes en peinture de Raphaël, de Titien et de La Tour, c'est de l'idéal. »

Et, cependant, il venait une seule femme au Louvre : mademoiselle Rachel. Mais, disait Nieuwerkerke, ce n'était pas une femme, c'était une déesse de l'Olympe.

Je ne saurais mieux peindre Nieuwerkerke surintendant des beaux-arts que par cette belle action :

Un matin, je me rencontrai chez Alfred de Musset, déjà bien malade, avec l'odieux Viel-Castel. Le poète nous dit que son plus grand regret, avant de mourir, était de ne pas revoir ses amis, Raphaël, Giorgione et Léonard de Vinci. Il nous était difficile de lui amener ces amis-là.

— Vous devriez bien, lui dis-je, venir les voir aux flambeaux, car Nieuwerkerke vous invitera, si vous le voulez, à une de ces fêtes éblouissantes qu'il donne, la nuit, aux souverains « de passage à Paris ».

— Ce serait mon rêve, dit de Musset en s'animant ; mais je voudrais être seul.

— Rien que cela ! C'est à peu près comme si je demandais au directeur de l'Opéra de me donner une représentation à moi tout seul.

— Pourquoi non ? reprit de Musset, qui n'aimait pas qu'on jetât une pierre sous ses pieds.

Le lendemain — Viel-Castel ne l'espérait pas, mais je n'en fus pas surpris — Nieuwerkerke envoya une très gracieuse invitation à Alfred de Musset pour visiter le Louvre aux flambeaux. Ce ne fut pas tout : il vint le prendre chez lui. Quand le poète fut arrivé au Louvre, celui qui devait être bientôt surintendant des beaux-arts dit à Musset :

— Mon cher de Musset, si vous voulez être seul à côté des maîtres que vous aimez, j'irai vous attendre dans mon cabinet, avec Houssaye et Viel-Castel, qui ne sont venus que pour souper avec nous.

— Eh bien, oui, dit Alfred de Musset, en

serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce. Mais si vous restiez là, je serais avec vous, et non pas avec Raphaël ou Vinci.

Que se passa-t-il dans cette dernière effusion du poète vers les grands maîtres ? Je n'ai jamais pensé sans être ému à cet éloquent adieu aux chefs-d'œuvre du musée du Louvre par un homme qui allait ne plus rien voir.

Alfred de Musset dit une dernière parole à la Joconde et à la Fornarina ; après quoi, pâle et les yeux humides, il s'en vint remercier Nieuwerkerke de son exquise bonté :

— On voit bien, mon cher Nieuwerkerke, que vous êtes né grand artiste et grand seigneur.

C'était la première fois qu'on traitait un poète en souverain. Aussi, chaque fois que je serrais la main de Nieuwerkerke, Alfred de Musset y était pour quelque chose.

XVIII

LES BELLES INCONNUES

I

Alexandre Dumas, qui sera toujours un grand moqueur, dit aujourd'hui qu'il n'a pas reçu de lettres de « belles inconnues », ces insatiables qui veulent tourmenter tous les esprits, faute d'avoir tourmenté tous les cœurs. Dumas joue ainsi au Don Juan qui ne daigne pas se souvenir de ses victoires féminines d'antan.

Pour être plus près de la vérité, je vous

dirai, sans faire de manières, que j'ai connu les « belles inconnues ». Si j'ai conservé un bon millier de lettres, dont quelques-unes prendraient feu toutes seules, ce n'est point du tout par fatuité. Je n'ai pas eu besoin de revenir de ce pays-là, n'y étant jamais allé ; mais une de ces dames m'ayant, par moquerie ou par défi, donné un meuble Louis XVI à vingt-six tiroirs sur chacun desquels est inscrite une lettre de l'alphabet, la dame m'a dit en riant : « Hormis des lettres de moi, on en trouvera de tout le monde. » Or, à cette heure, on en trouverait un tiroir tout plein, à ne pas pouvoir y loger une mèche de ses cheveux.

En effet, on m'en écrivait beaucoup, mais quoi de plus naturel ? J'étais, à ce moment, directeur de la Comédie-Française, où il y avait de belles épistolières : Rachel, Dorval, Brohan, Judith, Favart; les dames et damoiselles des théâtres de genre, les étoiles de l'Opéra, les « dames aux camélias », enfin

toutes les aspirantes à l'amour et surtout à la renommée.

Il y avait alors, comme toujours, le théâtre du monde, où on joue la comédie, non moins flambante. Pendant toute une période, j'étais l'ami de ceux qui s'amusent, ce qui me condamnait, çà et là, aux travaux forcés du plaisir. Quoi qu'il en soit, si on publiait un jour les lettres pieusement ensevelies dans les tiroirs du meuble Louis XVI, on aurait une vision très édifiante du temps où j'ai vécu parmi les comédiennes du monde et du théâtre, sans compter quelques bas-bleus. C'étaient là les « belles inconnues ».

II

Je recevais beaucoup de lettres anonymes, non pas beaucoup plus anonymes que les femmes du bal de l'Opéra; mais, parmi les

vraies curiosités de la correspondance, combien de lettres qui ne sont que rabâchage! Combien qui ont servi plusieurs fois, la dame étant toujours amoureuse, mais ayant changé d'objectif!

Sur ce chapitre des fantaisies amoureuses des « belles inconnues », Dumas vous parlera mieux que moi. Voici, par exemple, un fragment d'une lettre admirable qu'il m'écrivait à propos des deux derniers volumes de mes *Confessions* :

. . . .

« Les belles connues, comme les belles inconnues, n'en veulent pas à l'homme célèbre qui divulgue l'amour qu'elles ont eu pour lui ou qu'il a eu pour elles, pourvu que ce soit à l'univers entier qu'il le divulgue. Laure ne reprochera rien à Pétrarque, ni madame Récamier à Chateaubriand; et si madame de Warens se retrouve avec Jean-Jacques dans un autre monde, elle passe son éternité à le remercier de l'avoir déshonorée dans celui-ci.

Toutes les femmes sont prêtes au déshonneur qui les immortalise.

» Parmi celles qui sont venues chercher sans le savoir la renommée à votre confessionnal, il en est plusieurs, dites-vous dans la préface de ces derniers volumes, qui avaient passé par le mien. J'ai retrouvé, en effet, parmi vos pénitentes, quelques physionomies connues. Par nos études, par nos travaux, par la forme que nous donnons à notre pensée, dans le roman ou sur la scène, nous sommes ces refuges tout indiqués du carrefour populeux que toutes les agitées traversent. Elles ont beau venir de différents points de l'horizon, à un moment donné elles passent toutes par là. Elles nous racontaient leur histoire, et comme vous dites très justement, cette histoire était toujours la même. C'est qu'il n'y a pas deux histoires pour la femme, il n'y en a qu'une : l'amour.

» L'histoire n'est diverse que par les circonstances, les dates et les personnages ; mais

le fait et le sentiment sont toujours identiques.

» Elles sont ou elles ne sont pas aimées, elles aiment ou elles n'aiment pas, elles se sont données ou elles se sont refusées, elles voudraient se donner ou se reprendre, elles viennent nous demander ce qu'elles doivent faire et ne font que ce qu'elles veulent, quitte à venir nous demander encore comment elles vont se tirer de là.

» Elles sont sincèrement amoureuses ; elles ne savent pas comment elles ont été infidèles ; elles sont vraiment inconsolables et n'aspirent qu'à être consolées. Elles se déclarent très sérieusement à la fin de leur vie effective, et se sentent tout à coup et de très bonne foi à leur premier battement de cœur. Nombreuses sont celles qui nous mentent, plus nombreuses celles qui se mentent à elles-mêmes sans s'en douter et quelquefois jusqu'à en mourir.

» Nous avons vécu assez tous les deux pour entendre les mêmes femmes nous raconter

deux fois, trois fois la même peine, à propos de deux ou trois hommes différents; et la dernière fois, elles ne se souvenaient pas plus du second que du premier. C'est pour cela que nous les écoutions, bien que l'un de nous les eût écoutées déjà. C'était toujours pareil et c'était toujours nouveau, comme tout ce qui est éternel, comme le soleil et comme la vie.

» Heureux ceux qui, comme vous, peuvent plonger incessamment dans leurs souvenirs sans en rapporter sur la face l'éternelle pâleur du sépulcre. Moi, je serais incapable de ces retours en arrière.

» Avez-vous tout dit? Je me connais; moi, je dirais tout. Ce serait abominable.

» Quand je regarde ce qui se passe autour de moi, je me considère comme un saint; quand je me rappelle ce qui s'est passé en moi, je me tiens pour un monstre. Ne le dites pas.

» Bien tendrement à vous.

» Alexandre Dumas fils. »

Toute la lettre est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre à la Dumas.

III

Que vous dirais-je de plus à propos des « belles inconnues » ? Elles ne sont plus de notre temps ; mais le diable n'y perd rien. Elles sont en train, aujourd'hui, de prendre un bain de jeunesse à Trouville, à Dieppe, à Royan ou à Biarritz. Que les nageurs bien avisés les bercent dans la colère des flots !

Ne serait-ce pas le moment de raconter l'histoire de la « belle inconnue » d'Albéric Second ? Celle-là, vivant dans un château bien solitaire, s'était prise d'une belle passion pour le spirituel chroniqueur de l'*Univers illustré*. Elle lui écrit des lettres de flamme, exhalant un parfum endiablé. Après avoir gardé l'anonyme pendant toute une année, elle soulève

un peu son masque. Il lui écrit lui-même des lettres qui flambent. Ils n'y tiennent plus ni l'un ni l'autre. Elle l'appelle dans sa solitude. Il s'envole vers la dame. Un valet de pied le reçoit au pied du grand escalier et le conduit au seuil du petit salon. On est dans l'ombre des rideaux et dans l'ombre du soir. Le pauvre Albéric s'aperçoit alors que la désillusion marche avec lui. La dame a beau prendre le sourire de la jeunesse, elle est vieille, très vieille, plus vieille encore ; ce qui est plus grave, elle a les moustaches d'un grenadier et les sourcils de Jupiter tonnant.

Albéric Second se retire en bon ordre.

XIX

LA PLÉIADE MONDAINE

I

Chaque siècle a ses groupes mondains qui imposent la mode, non pas seulement la mode des habits, mais la mode de l'esprit. Je ne veux pas rebrousser chemin dans la nuit des temps. Je veux indiquer quelques figures dont les portraits sont bien vivants encore. Sous Louis XIV, ce n'est pas le roi qui donnait la mode, c'est le marquis de Lauzun. Combien de satellites autour de cette planète qui déconcerta les astronomes! Sous le régent, il

n'y eut qu'un monde ès-lettres, ès-art, ès-mode. C'est que ce grand esprit révolutionnaire voulait refaire la France à son image. Il mourut trop jeune pour la France. Sous Louis XV, je ne parlerai pas des Marmousets, mais j'évoquerai la *Société de ces Messieurs* avec Crébillon fils pour président.

Ce fut là que Champfort, Beaumarchais, Rivarol prirent leurs flèches les plus aiguës.

Sous la Révolution, Barrère l'impertinent, qui s'accoudait sur la guillotine pour railler son monde, traînait à sa suite ceux qui osaient avoir de l'esprit.

Sous le Directoire, ce fut Fréron le Beau. Mais Napoléon apparut, qui souffla sur les gens d'esprit, comme il soufflait, le soir, sur les bougies de madame de Beauharnais. On avait joué aux pieds de l'Olympe; il monta sur le mont Sacré avec sa suite de héros, qui ne s'amusaient pas à aiguiser des mots. Beaucoup trop de sabres et d'épaulettes pour les modes de Fréron.

L'Empire tombé, les mondains, presque tous soldats, se divisèrent en deux camps : les modes nouvelles et les modes anciennes. C'était surtout au Palais-Royal, dans les provocations à des duels, que se dessinaient les modes, les figures et les caractères sous la Restauration. Il était temps surtout pour les femmes que Gavarni survînt ; car jamais on n'avait vu de pareils accoutrements pour masquer la beauté et le charme de ces dames. Aujourd'hui, en étudiant les images de ce temps-là, on se croit dans une galerie de caricatures.

Les femmes ne reprirent leur grâce que vers 1840, et encore ! On se demande comment mademoiselle Rachel, madame de Girardin et la comtesse du Chatel, qui étaient la grâce même, n'ont pas mieux inspiré les couturières. — On se demande comment Daru, Walewsky, Delahante, Gilbert de Voisin, le marquis du Hallay, Nieuwerkerke, le comte d'Orsay, Morny et vingt autres, qui étaient la coqueluche des femmes, ne les condamnaient

pas, par force majeure, à se mieux habiller.

Ceux-là que je viens de citer menaient plutôt l'esprit que la mode, car ils avaient avec eux Balzac, Janin, Alfred de Musset ; çà et là Alphonse Karr, Méry, Gozlan, Beauvoir, Roqueplan. Il me faudrait encore rappeler beaucoup de gens d'esprit tombés dans l'abîme de l'oubli.

II

Sous l'Empire numéro deux, il y eut encore un groupe, le dernier, car il n'y en a plus aujourd'hui; l'esprit se vend trop cher pour qu'on le dépense en bonne ou mauvaise compagnie.

Ce dernier groupe avait pour présidents le prince d'Orange, Demidoff, Caderousse, de Caux, et tour à tour, beaucoup de gentilshommes du monde et quelques gentilshommes de lettres.

C'est ainsi que Gaston Jollivet y tenait bien sa place avec Heeckeren, Saint-Maurice, les trois frères Espeleta, le duc de Rivoli, le marquis de Massa, Aurélien Scholl et Kalil-Bey qui mourut de ses belles folies comme Caderousse. « Ci-gît qui ne s'embêta pas sur la terre. » Combien de convives d'occasion qui semblaient ne venir au Grand-Seize du Café Anglais que pour y prendre le mot d'ordre!

Il ne faut pas oublier le marquis de Bridge, qui ne s'était pas trop démonétisé en dirigeant un atelier de photographie. Ce pauvre de Bridge, il comptait, depuis bien longtemps, sur les millions de sa mère, qui lui fit le mauvais tour de ne pas mourir avant lui, quoiqu'elle eût quatre-vingt-dix ans. Autant en emportent les nuages.

III

Aujourd'hui, hormis le prince de Sagan et trois ou quatre de ces messieurs, quels sont les noms de ceux qui laisseront une épitaphe? Il y a encore de beaux entraîneurs, mais des entraîneurs pour les courses ou pour le jeu; quelques-uns cependant sont piqués de la passion du théâtre; dans chaque club, on donne la comédie, mais il y a vingt-cinq ans, on faisait mieux que de jouer la comédie des autres, on jouait la comédie en action. Dans quelques années, on lèvera la toile sur des scènes bien curieuses qui sont l'histoire; ce sera encore l'histoire du Décameron de l'Impératrice, des dames de la cour et des coquines de haute volée.

N'oublions pas, parmi les quasi-gentilshommes, ce galant homme qui s'appelait

Costet et à qui toutes les femmes du demi-monde disaient : « Je voudrais bien t'accoster. » Il était musicien à ses heures perdues. Heures plus perdues, celles qu'il passait dans une administration de l'Etat. Pas beaucoup d'argent, mais qu'il dépensait d'un air de grand seigneur. Il avait joué quelque peu, ce qui, naturellement, avait réduit sa petite fortune.

Ce train de vie ne pouvait durer longtemps. Il le continua jusqu'au bout sans crier misère. Un jour, nous dînions avec lui et de Bridge, au café des Ambassadeurs. Il dîna gaiement, mais rentré chez lui, il se brûla la cervelle. Pourquoi ? Tout simplement, parce qu'il avait mangé son dernier louis à son dernier dîner. Il mourut en brave et en philosophe, mangeant le fonds avec le revenu. Ses amis ne se doutaient pas de cette fin de la fortune et de cette fin de la vie. On fut donc bien étonné d'apprendre qu'il ne laissait pas de quoi se faire enterrer. Il ne s'évertuait pas à montrer son esprit, quoi qu'il en eût. Il avait interrogé

un employé des pompes funèbres la veille de sa mort.

— Qu'est-ce que ça coûte, pour aller au Père-Lachaise, quand on est mort ?

— Oh ! pour un homme comme vous, ça coûte bien 3,000 francs, y compris l'église.

— Oh ! oh ! c'est bien de l'argent ! J'aime mieux aller à pied.

IV

Celui qui défila le premier la parade, ce fut un des présidents du Grand-Seize, Kalil-Bey, qui était devenu Kalil-Pacha.

Il disait gaiement :

« — Savez-vous pourquoi je me suis fait nommer ambassadeur à Paris ?

» C'est parce que Paris est un harem. »

Il a habité longtemps l'hôtel Mauresque, 47, avenue Friedland, qui a toujours abrité

des hôtes de haute fantaisie. Il nous donnait souvent à déjeuner.

Un de nous lui demanda un jour pourquoi, dans une maison mauresque, il n'avait pas créé un petit sérail pour lui et ses amis. Il prit l'idée au sérieux. Dix jours après, une belle Turque apparut au déjeuner. Elle fut saluée par beaucoup de points d'admiration. Tout le monde lui fut gracieux. C'était à qui lui baiserait la main et lui allumerait son narghilé. Quels que fussent nos points d'admiration, elle se déplut à Paris quand elle se vit habillée à la française ; ce fut bientôt le désespoir de Mignon regrettant sa patrie. Kalil-Pacha voulut l'acoquiner à quelques Françaises du demi-monde, mais elle se tournait vers Constantinople comme les roses se tournent vers le soleil.

V

Il y a un survivant à messieurs de Bois-Doré : j'ai nommé le comte de Lagrenée. Lagrenée ! c'est une terre riche pour le bon grain ; aussi a-t-il pu s'égrener par tout l'univers, sans rien perdre de son grenier d'abondance. On peut lui reprocher d'avoir semé dans son esprit des bluets et des coquelicots ; c'est qu'il a voulu que sa gerbe fût riche mais poétique. Il s'est toujours souvenu que les mauvaises herbes de l'esprit sont souvent le régal des yeux par la gaieté des couleurs. Or, le grand artiste qui a créé le monde était un grand coloriste. Tous ceux qui travaillent de près ou de loin à renouveler ce tableau féerique doivent imiter le maître. Voilà pourquoi les poètes ont toujours mis, par amour des con-

trastes, les folles herbes des champs dans le blé sacré pour la joie des yeux.

Lagrenée est un chroniqueur, sans le savoir, plus Parisien que les Parisiens. Lui qui court le monde, quand on le voit reparaître dans la capitale des capitales, c'est toujours lui qui, au débotté, nous apprend les dernières nouvelles de Paris. Ce Parisien par excellence, c'est qu'il a fait de l'univers la cité future. On l'a vu, consul en Russie, préparant l'alliance russe par les femmes. A Moscou comme à Pékin, pareillement en Amérique, il a fait aimer la France. Son maître, Talleyrand, — mais est-ce bien son maître — travaillait avec l'esprit du démon à mettre tout le monde dedans. N'a-t-il pas même trahi la France en 1815, quand on pouvait refaire l'Empire, et qu'il réarma les nations contre l'empereur? Lui, Lagrenée, ne trompe personne, mais il sème à pleines mains l'esprit français qui est, quoi que fassent les gouvernements, l'esprit de l'avenir. Si on l'envoie en Afrique, il fera

mieux que plusieurs régiments ; pareillement au Tonkin. Mais je ne veux pas l'exiler, ce franc mousquetaire de la diplomatie. Pour la santé de l'esprit parisien, il faut qu'il nous donne sa gaieté de cœur sous le sel de son esprit. Quant il est à Paris, il prodigue ses mots dans les bureaux de rédaction, c'est-à-dire dans les chroniques des autres. Pour lui, ce qu'il fait bien, c'est la chronique parlée. Il est intarissable ! Que de fois il rouvre la porte pour jeter le mot de la fin !

XX

MON FILS HENRY HOUSSAYE

ET LE IXe FAUTEUIL

De tous mes livres, le meilleur c'est Henry Houssaye.
(*Confessions d'Arsène Houssaye.*)

I

Il y a quelque quarante ans, quand Augustine Brohan voulait punir son fils, un camarade du mien, elle lui disait : « Si tu continues à n'être pas sage, je te condamnerai à faire le tour de madame Allan. »

Moi, quand je voulais punir mon fils, je lui

disais : « Si tu continues à n'être pas sage, je te mènerai à l'Académie. »

La troisième fois que je lui fis cette menace, il me répondit : « A l'Académie! j'irai bien tout seul! »

Et il y est allé tout seul.

Me permettrez-vous de vous dire quel chemin il a pris pour arriver droit à l'Institut?

En 1866, le ministre d'État me chargea de le représenter à l'inauguration de la statue de Greuze. On sait que la patrie du peintre des innocentes perverties est Tournus : cette petite ville charmante ne s'était jamais vue à pareille fête, mais ce furent des discours sans fin. C'était déjà trop du premier, qui était de moi. Enthousiasme difficile à décrire, car les Tournusiens sont bruyants. J'avais mieux fait que de discourir : j'avais donné au monde un portrait de Greuze, peint par Greuze lui-même, et la montre de Greuze où son nom avait été gravé, vers 1780; aussi fus-je proclamé citoyen de Tournus.

Le soir, après tant d'éloquence dépensée aux pieds de la statue, il y eut un plein-air sur la place publique : un dîner de deux cents couverts, si je me souviens bien.

On discourut encore à table; cette fois, ce fut mon fils qui fut invité à prendre la parole. Il parla d'autant mieux qu'il ne s'attendait pas à parler.

II

Le lendemain, grande surprise pour moi quand je le vis tout équipé pour partir, quoique nous dussions rester encore un jour à Tournus, chez ce brave Adrien Delahante, qui aimait tant les arts et les lettres.

— Pourquoi pars-tu aujourd'hui?

— Parce que je ne retourne pas à Paris.

A cette réponse ma surprise s'accentua.

— Où vas-tu ?

— Je vais à Athènes.

— Comment, tu vas à Athènes? Mais il est convenu que je dois faire avec toi le voyage en Grèce!

— Oui, mais j'ai peur d'attendre trop longtemps. Je veux puiser aux sources vives. Toi, tu es un romanesque et un poète, tu ne peux pas être mon professeur en Grèce.

— Tu es dans les bons principes, mais tu brûles la politesse à ton père. Attends-moi.

— Non, non, j'attendrais trop longtemps.

J'eus beau batailler par l'éloquence paternelle et par celle de mes amis, mon fils n'en voulut pas démordre. Je décidai alors que je le conduirais à Marseille pour lui dire adieu sur le navire.

Voilà comment Henry Houssaye s'embarqua la première fois pour la Grèce. Il partit tout joyeux comme si ce fût pour la Terre promise. Il était né avec l'amour de la Grèce. Après avoir pensé à se faire peintre, d'après les grands exemples des antiques, il avait résolu

d'être un historien nourri à la première école du monde. Il n'avait guère alors que dix-sept ans. Dieu sait comme il s'imprégna du caractère grec dans les choses de l'art, se passionnant pour les ruines qui parlent si haut du Beau et du Vrai.

Il courut toute la Grèce, m'écrivant des lettres enthousiastes que j'ai gardées comme souvenir de son culte pour Phidias comme pour Homère. Je voulais toujours aller le retrouver, mais il ne voulait pas, disant que le moment n'était pas venu, tant il avait peur d'être arraché trop tôt à ses vaillantes études. Mais un jour, un des amis qu'il avait charmés tout là-bas, m'écrivit qu'il était malade. Je partis sur-le-champ. Comme j'arrivais à Marseille, une dépêche me parvint où l'on m'annonçait le retour de l'enfant prodige — tout aussi inquiétant que les enfants prodigues. En effet, le surlendemain, comme j'étais sur le quai, je reconnus mon fils parmi les passagers qui débarquaient. Quand je dis : je reconnus,

je me trompe; les fièvres l'avaient ravagé; c'était un fantôme qui me revenait. Il semblait sortir du royaume des morts.

Je le pris dans mes bras tout en sanglotant :

— Ne t'inquiète pas, mon père, me dit-il les yeux tout pleins de larmes, je sais bien que j'ai l'air d'un mourant, mais je reviendrai à moi.

Vous voyez qu'il revint à lui, et il y revint avec une moisson fauchée dans l'antiquité.

Il était malade encore quand il écrivit les premiers chapitres de l'*Histoire d'Apelles*, un livre qui parut, qui eut du succès, mais qu'il condamna lui-même jusqu'à racheter chaque exemplaire qu'il retrouva, pour les jeter au feu.

III

A quelque temps de là, les pâles inquiétudes devaient encore m'assaillir. Dieu sait ce que

j'ai souffert pendant l'année terrible. Henry Houssaye, qui était retourné en Grèce, revint à la nouvelle de la déclaration de guerre et s'engagea. Ce ne fut pas sans avoir été prier à Bruyères sur la tombe de sa mère, une sainte femme douée de toutes les vertus, morte en pleine jeunesse, dans sa beauté radieuse, ainsi que le témoignent les portraits de Lehmann et de Diaz, deux chefs-d'œuvre. D'ailleurs, à tous les événements de sa vie, mon fils va toujours s'inspirer dans cette chapelle, où il retrouve toutes les forces de son cœur.

Henry Houssaye partit donc. Après l'avoir conduit le plus loin qu'il fût permis, je revins à ma maison toute déserte. A une de mes sœurs qui partait pour le Midi, je confiai mon second fils, encore enfant. Ce fut alors qu'une autre de mes sœurs partit pour la Bretagne, d'où elle ne devait pas revenir. A-t-on oublié ce drame de la mer qui, prenant ma sœur et trois de ses amies sur le rocher de Penmarc'k,

les emporta dans les vagues toutes les quatre pour les ensevelir à jamais!

Ma solitude à Paris me donna la fièvre. Je n'y tins plus; je courus au camp de Châlons, pensant à me faire soldat moi-même. Je retrouvai Henry. On espérait encore avoir raison des Allemands. Mais tout était déjà perdu, quand l'Empereur vint lui-même au camp de Châlons, tout désemparé et tout désespéré. Je revins à Paris en même temps que le régiment de mon jeune officier. Un peu plus tard, au siège de Paris, je m'engageai dans les bataillons de marche.

Mon fils souffrait mortellement de la défaite, mais il se consola en se battant devant Paris, où tout le monde risquait sa vie pour la France sans marchander son sang.

Dans la bataille du 30 novembre, Henry Houssaye porta, sous le feu de toute une ligne de tirailleurs dont il était le point de mire, un ordre à un bataillon qui allait être enveloppé. Il reçut le lendemain la croix de la Légion

d'honneur. Cette croix militaire ne vaut-elle pas mieux encora que le croix littéraire ?

IV

Le soldat déposa son épée, non sans regret, et reprit la plume. Il disait : « Ma vocation était d'être soldat. » N'y avait-il pas là un phénomène d'atavisme : Son grand-père maternel fut un « brigand de la Loire ». Aide de camp du général Hullin, il donna sa démission après les Cent Jours.

L'*Histoire d'Alcibiade* obtint le prix Thiers à l'Académie française, où MM. les Quarante furent surpris qu'un si jeune écrivain atteignît du premier coup à la lumière de l'histoire. C'est que déjà le jeune historien avait dédaigné les phrases dans sa religion pour la vérité et qu'il avait le plus rare des courages,

celui de cacher l'art de l'écrivain pour mieux faire parler les faits.

Le grand prix qu'il obtint lui donna d'illustres amis comme M. Mignet et M. Thiers. Il entra alors au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes.*

Après d'autres livres sur la Grèce, il a fait revivre par le miracle de l'histoire, sous le titre *1814* et *1815*, ces deux années dramatiques entre toutes. Ce n'est pas à moi de parler du succès de cette œuvre « d'une vie si intense dans sa sobriété enflammée », comme l'a écrit Jules Lemaître, et où bat le cœur de la France.

V

Henry Houssaye est élu à l'Académie française par vingt-huit voix sur trente votants. Il a presque l'unanimité, ce qui est

rarissime. Je remercie profondément Dieu et MM. les Immortels de m'avoir donné cette joie en ma quatre-vingt et unième année.

Le hasard des choses donne à Henry Houssaye le fauteuil des deux Corneille, de Victor Hugo et de Leconte de Lisle, fauteuil glorieux s'il en est, puisqu'il fut celui des deux plus grands poètes de la France. En effet, le génie de Pierre Corneille et de Victor Hugo dépasse de pas mal de millimètres les fronts les plus radieux. Certes, Henry Houssaye n'espérait pas un pareil fauteuil, mais il pourra se dire : Puisqu'aussi bien Maynard, Bussy-Rabutin et Lemercier ont passé par là, ne puis-je pas m'y asseoir aussi ? Ces ombres demi-célèbres me protégeront contre ces coups de soleil : Corneille et Hugo.

Il pourra penser aussi que son vrai parrain académique, Leconte de Lisle, le jugeait digne de lui succéder, puisque trois jours avant sa mort, la veille de son départ pour Louveciennes, le grand poète lui disait :

« Mon ami, je ne voterai plus pour vous, mais c'est vous qui me succéderez. »

Et voilà comme l'historien du 41e fauteuil voit son fils s'asseoir dans le 9e fauteuil.

VI

On m'a souvent demandé pourquoi j'ai écrit l'*Histoire du 41e fauteuil de l'Académie.* Quelques critiques, pour faire leur cour à l'Académie, ont dit que c'était par dépit de n'y être pas. Ces gens-là ne me connaissent guère.

J'ai commencé cette histoire, dont quelques fragments ont paru dans les Revues, bien avant l'âge où l'on se présente à l'Académie.

Je ne pardonnais pas à l'illustre Compagnie d'avoir repoussé jusqu'à trois fois le poète du *Cid* et le poète d'*Hernani.*

Pareillement Balzac, Dumas et beaucoup

d'autres trouvaient porte close. Je m'imaginai qu'il était temps de créer un quarante-unième fauteuil pour y asseoir toutes les gloires dédaignées, gloires du temps présent comme du temps passé. J'en pourrais citer jusqu'à cent illustres, je me contente d'en citer jusqu'à vingt : Descartes, Molière, Pascal, Regnard, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Le Sage, l'abbé Prévost, Jean-Jacques, Diderot, Beaumarchais, André Chénier, Rivarol, Lamennais, Stendhal, Michelet, Balzac, Béranger, Théophile Gautier, Alexandre Dumas.

Je voulais donc venger en ce *41e fauteuil* tous les grands méconnus par l'Académie, sans pour cela donner raison à Lamartine qui a tant mal dit de cette illustre maison où tout ce qui reluit n'est pas or, mais qui pourtant a du bon et du meilleur.

Le jour de la réception d'Alfred de Musset, à l'Académie, en 1852, Rachel m'écrivit, un matin, ce joli billet :

« Mon cher directeur,

» Je vous prendrai à midi, pour aller à l'Académie.

» Rassurez-vous, nous n'y resterons pas.

» Votre amie,

» RACHEL. »

Panurge dit : Faut-il me marier ou ne pas me marier — avec l'Académie ? Si je suis académicien, je serai un des Quarante, mais je m'ennuierai comme quarante. Je serai surchargé d'honneurs, comme le mulet chargé de reliques. Il me faudra aller une fois par semaine sous cette sombre coupole, qui est la préface du tombeau ; tout cela pour douze cents francs par an. Sans compter qu'il me faudra distribuer des prix de vertu, moi qui ne m'y connais pas. Donc, pas le plus petit mot pour rire.

Mais, reprend Panurge, si je ne suis pas de l'Académie, je ne serai pas des fêtes de l'Ins-

titut, je n'aurai pas de situation dans l'Etat, je ne m'appuierai pas sur mon bâton de maréchal et je n'aurai pas la joie de passer tout vivant dans le royaume des Immortels.

XXI

LE DERNIER SONGE

Il neigeait, il neigeait, il neigeait. Paris était tout blanc des pieds à la tête, les rues les toits, les fiacres comme les chiffonniers.

Je rentrai chez moi, heureux de trouver un beau feu et d'écouter chanter la bouilloire éloquente. Je jetai dans une coupe d'argent une pincée de fleurs d'oranger saupoudrée d'un narcotique célèbre au moyen âge. Ce narcotique m'avait été donné par Berthelot. Je versai là-dessus un peu d'eau bouillante et je

bus ce breuvage qui m'endormit profondément.

A peine avais-je perdu pieds qu'on sonna à ma porte.

Que le diable emporte les visiteurs nocturnes!

Quand on eut sonné trois fois j'allai ouvrir. Je vis trois femmes toutes blanches sur le palier. Je les saluai et je les priai d'entrer.

Oui, toutes blanches, comme si la neige eût tombé sur elles. Mais ce n'était pas la neige. Toutes les trois étaient revêtues d'un linceul.

Je ne comprenais pas, j'ouvrais de grands yeux. La lumière se fit pour moi quand les trois femmes arrivèrent dans le salon.

La première me dit : — Il fait froid ici.

J'ouvris la porte de ma chambre ; elles passèrent toutes les trois pour se mettre devant le feu.

La seconde me dit : — Il y a si longtemps que j'ai froid !

La troisième murmura : — On s'habitue à tout dans la vie et dans la mort.

— Est-ce un songe ? demandai-je aux trois femmes.

— Non, ce n'est pas un songe ; déjà nous sommes venues souvent, mais tu n'as pas compris.

Non, tu n'as pas compris, mais ce n'est pas ta faute. Nous venions te voir et tu ne nous voyais pas.

C'est que tu étais tout âme aux choses de ce monde. Nous avions beau passer devant toi, tes yeux ne s'ouvraient pas sur l'autre monde.

Mais aujourd'hui, le néant des vanités t'a dessillé les yeux. Aujourd'hui que tu as mis un pied dans le tombeau, nous sommes venues toutes les trois pour te dire que la mort a ses douceurs.

Je voulais parler, j'avais perdu la voix, mais par une vision surnaturelle je reconnaissais bien les trois blanches apparitions : c'étaient les trois femmes que j'avais adorées.

— C'est toi, ô Fanny, toute rayonnante de beauté, toi, dont Henri Lehmann a fait une

peinture belle comme la Joconde. C'est toi, dont Diaz a peint l'ineffable grâce dans une douceur idéale. C'est toi, que Jouffroy a sculptée avec un ciseau d'argent.

Je m'approchai d'elle et j'appuyai mes lèvres sur son front. C'était du marbre, c'était de la neige.

La seconde femme fit un pas vers moi.

— Me reconnais-tu bien ? me dit-elle en me serrant la main.

— Oui, je te reconnais, ma belle cantatrice, toi, dont Couture a fait un chef-d'œuvre dans cette femme qui effeuille une marguerite. Tu as eu dans le cœur le Paradis et l'Enfer.

— Que m'importe, répondit-elle, puisque j'ai eu les joies du cœur.

La troisième s'était approchée.

— Ne t'ai-je donc pas assez aimé, toi qui ne m'aimais pas parce que je t'aimais trop ? Mais je t'ai pardonné quand j'ai vu une larme dans tes yeux. Cette larme a adouci toutes mes an-

goisses puisque tu as eu aussi pour moi ton heure d'amour !

J'embrassai les deux mains de la troisième femme.

— Oui, tu aimais bien, lui dis-je ; le soleil des Espagnes avait brûlé ton cœur. Aussi es-tu morte de ton amour.

A cet instant j'entendis sonner encore ; par la porte restée entr'ouverte, je vis arriver toute une légion de femmes qui à leur tour venaient me rappeler les phases passionnelles de ma vie. Mon cœur était content comme si je retrouvais tout ce que j'avais aimé. Mais une soudaine inquiétude me vint à l'esprit : pourquoi toutes ces femmes ? J'aurais mieux aimé que la première me vînt toute seule.

C'est alors que Fanny, la plus adorée, vint s'appuyer sur mon cœur.

— Ne te tourmente pas, me dit-elle ; de toutes ces femmes aucune ne va rester avec toi. Tu continueras à les aimer de loin et quand

tu les retrouveras au pays des étoiles, tu verras que le doux crucifié de Jérusalem a eu raison de dire : « Dans le royaume du ciel toutes les amours renaissent. » Et, miracle divin, elles sont dépouillées des jalousies. C'est là seulement qu'on connaît les délices de l'amour. Adieu !

Et, comme par un coup de théâtre, toutes les apparitions s'évanouirent dans le noir.

— Voilà qui est étrange, murmurai-je ; je ne rêve pourtant pas.

Très ému par la visite des trois femmes blanches, je tisonnai le feu, croyant voir leurs silhouettes dans les braises, quand une seconde fois j'entendis sonner.

— Tant pis, dis-je, je n'ouvrirai pas, car une nouvelle visite chasserait de mon esprit le souvenir de mes belles disparues.

Mais on sonna une troisième fois, puis une quatrième fois. « Ouvrirai-je pour dire à l'indiscret ou à l'indiscrète qui venait si tard : « Allez vous promener, car je vais me coucher? »

Mais dès que j'eus ouvert la porte, ce fut une avalanche de femmes vêtues selon les modes de 1830, de 1850, de 1860, de 1875, en un mot vêtues selon toutes les modes de trois quarts de siècle.

Ce n'était plus la pâleur de marbre des femmes blanches ; c'étaient des figures enjouées et rieuses, babillant à toute volée.

— Ah ! vous voilà ! ah ! te voilà ! il y a trop longtemps que je ne t'ai vu. Tu nous as bien oubliées ?

— C'est vous qui m'avez oublié. Mais, dites-moi pourquoi vous me venez ainsi toutes par le même train.

— Le train express, mon cher, car plus d'une d'entre nous n'a pas longtemps à rester ici.

Celle qui parlait ainsi fut mon premier amour, véritable amour romanesque. Elle était née le même jour que moi. En sa vingtième année, elle m'avait dit en pleurant :

— Ma mère m'a mis sur le sein un petit

crucifix d'argent en me faisant jurer de ne plus penser à toi, parce que je vais épouser mon cousin Camille.

Et comme je voulais l'embrasser, elle mit le crucifix sur mes lèvres.

Je n'étais pas un épouseur à dix-huit ans ; je fis le signe de la croix sur ce dénouement.

— Ah ! me dit-elle en me revoyant, Dieu ne m'a pas aimée, car j'ai été bien malheureuse sans toi.

Elle avait encore des larmes dans ses yeux; mes lèvres prirent doucement ses larmes.

Après celle-ci, ce fut Ninon, que je rencontrai un matin sous un arbre des Tuileries qui portait le numéro 333.

Elle me rappela notre conversation d'antan :

« Que faites-vous là, ô belle évaporée ? Votre amoureux, c'est moi, car vous êtes bien jolie !

— Vous trouvez ? Mais lui n'est pas de cette opinion-là, puisqu'il ne vient pas.

— Eh bien! prenez mon bras et allons déjeuner au café d'Orsay; c'est tout à côté. »

Elle ne fit pas de façon. Nous déjeunâmes bien gaiement en compagnie de Chenavard, de Musset, d'Hetzel et de Gérard.

Ninon avait un esprit naturel et parlait mieux que nous.

Je fus ensorcelé dès ce jour-là, et cette furie dura toute une année. Comme elle ne savait pas son chemin dans la vie et qu'elle ne voulait pas rentrer chez sa mère, elle vint vivre chez moi en toute camaraderie de notre célèbre Bohème. Elle fut l'amie de la Cydalise. Ce fut elle, seule de femme, qui l'accompagna au cimetière Mont-Parnasse quand la pauvre fille en fut à sa dernière station.

Tous mes amis ont fait des vers à Ninon. On pourrait fagoter un bouquet de tous les sonnets et de toutes les stances qui saluèrent alors cette jolie fille. Il y a même à son propos un sonnet de Théophile Gautier.

Les plus belles choses n'ont qu'un temps.

En me revoyant, Ninon m'affirma, foi de Ninon, que nous aurions mieux fait de vivre une seconde année dans notre amour. Je lui répondis qu'il ne fallait jamais manger les miettes de la table.

Elle se mit à rire et laissa passer devant elle une comédienne célèbre qui ne joue même plus la comédie. Je l'avais bien aimée ; je fus attristé de la voir si vieille : elle n'avait plus bon pied, bon œil comme en ses beaux jours.

— Ah ! belle servante de Molière, lui dis-je, les beaux temps sont passés.

— Oui, nous sommes loin des jours où la fièvre amoureuse nous emportait à toutes les folies.

Elle me rappela en quelques mots la saison des fêtes du cœur. Elle essaya un sourire et m'embrassa d'une lèvre trop refroidie.

Survint alors celle qui un jour, il y a de cela plus d'un quart de siècle, m'apporta un tableau qui était un faux Greuze. Je lui dis : « Mademoiselle, c'est vous qui êtes un vrai

Greuze ; vous en avez toute la malice voilée par l'innocence.

— Eh bien, monsieur, puisque je suis un vrai Greuze, prenez-moi. »

C'était une fille de bonne noblesse, dont la famille cachait sa misère.

Dès le lendemain, je mis une plume dans les mains d'Émilia.

Toute bien née qu'elle était, elle violait cruellement l'orthographe, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit et de bien juger ce que je lui dictais, me disant bravement : Ceci est bien ; ceci est mal.

Cette femme, qui ne savait rien, savait tout. Elle n'avait rien appris. A peine était-elle sortie du couvent qu'il lui fallut broder pour vivre.

Tout fut romanesque dans sa vie. Nous nous brouillâmes parce qu'elle voulait jouer du revolver contre une comédienne à qui je faisais répéter ses rôles. Quelques années après, elle épousa un poète, noble esprit qui courut tous

les casse-cou et qui mourut à la peine. Elle se remaria avec un peintre de haute lignée. Il ne faut jamais désespérer de la fortune; elle a un hôtel et un château. Le peintre vend très haut ses tableaux, sans compter qu'il a bien cent mille livres de rente.

On a dit que je portais bonheur aux femmes. C'est peut-être moi qui avais fait courir ce bruit-là pour que les femmes romanesques vinssent à moi.

Romanesque et charmante aussi fut celle qui avait pris autrefois la place d'Émilia. Elle se planta devant elle avec quelque dédain, car elle avait eu jadis maille à partir avec elle.

— Comment, me dit-elle, tu en tiens toujours pour ton faux Greuze ! Moi, je ne joue pas aux innocentes de Greuze, parce que je vais droit mon chemin.

Et reprenant son sourire habituel, elle me dit doucement :

— Avons-nous assez brûlé de siècles ensemble !

Elle alluma une cigarette russe.

— Tu vois que j'ai toujours du feu.

Une très jolie fille se jeta alors entre nous. Elle était couverte de diamants et de perles.

— Tu ne me reconnais plus, toi qui m'as donné mes premières boucles d'oreilles, à moi qui n'avais pas de quoi acheter une robe?

Nous nous sommes aimés à la vapeur, entre toutes les jalousies. Pour moi, je ne suis pas assez bête pour être jalouse; c'est bon pour les cuisinières.

— Tais-toi, lui dit une autre jolie fille, une Romaine emparisinée qui avait des yeux et des dents à éblouir les aveugles, je suis jalouse, comme la jalousie.

Et se tournant vers moi.

— T'en souviens-tu? me dit-elle avec une passion renaissante, j'ai failli plus d'une fois jouer du revolver avec toi.

— Ah! notre amour était violent; aussi, quoique ce fût bien la vraie passion, ça a duré trois mois !

Une femme très élégante s'était assise devant la cheminée. Elle souriait avec mélancolie.

— Et vous, madame ?

— Moi, je suis une rêveuse et je n'aime que les sentimentalistes. Si je me remariais, j'épouserais M. Platon lui-même, tant je suis dans le platonicisme.

— Vous avez bien raison, il n'y a que les amours platoniques qui durent.

D'autres figures passèrent sans s'arrêter; c'étaient des passions d'une heure, mais je les reconnaissais, celle-ci sous son péplum, celle-là sous sa robe à queue, figures de théâtre et figures de fête mondaine.

Tout d'un coup, je les vis toutes s'éloigner vers la porte. Une seule demeura.

— Moi, dit-elle, je ne m'en vais pas. En bonne comédienne, j'attends la chute du rideau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PARIS. — IMP. E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.